This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

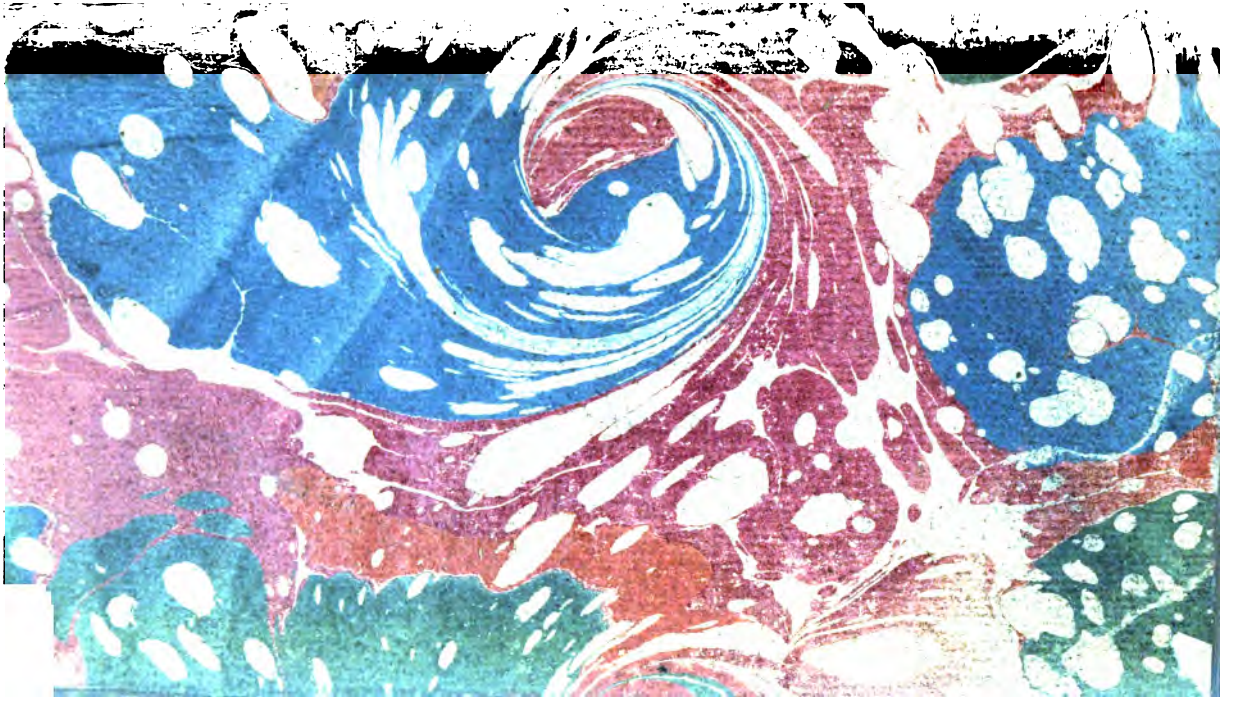
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Bibliothèque

DE

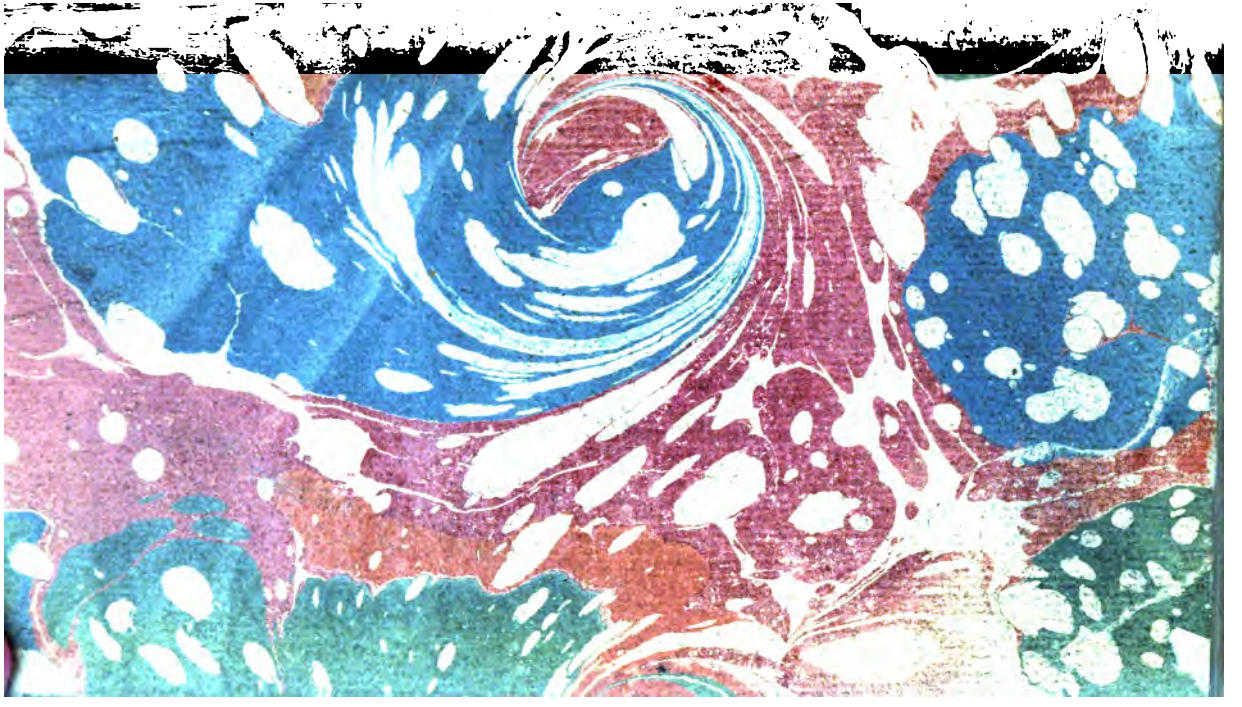
18



Bibliothèque

DE

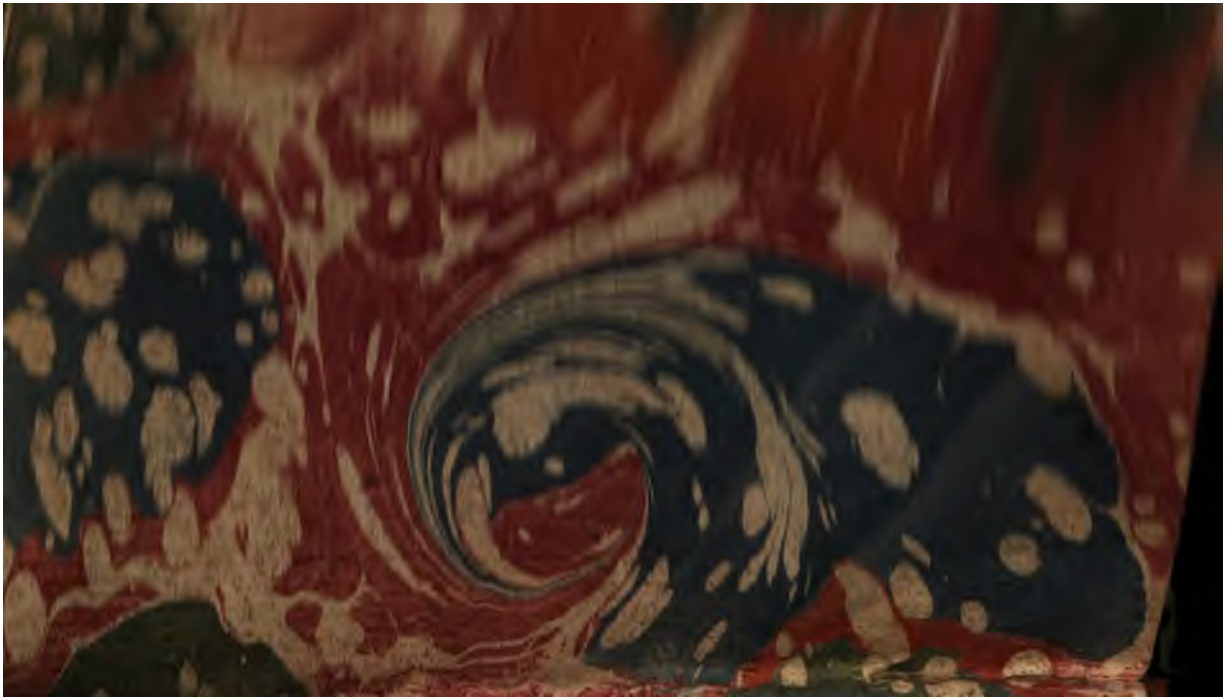
18



Bibliothèque

DE

18



PQ
2
.A598

LETTRES
SUR
QUELQUES
ECRITS
DE CE TEMS.

PAR M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban & de Nancy.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. Martial.

TOME ONZIÉME.

A NANCY.
Et ſe trouvent à Paris,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue ſaint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. D. C C. LIII.

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage périodique forme juſqu'à préſent 50 Cahiers ou dix Volumes in-12. Il en paroîtra doreſnavant un Cahier tous les dix jours. Le prix de chaque Cahier eſt de 12 ſols, & le Volume 3 liv. chaque Volume contenant cinq Cahiers.

Le Libraire qui les diſtribue à Paris, donne avis qu'il s'eſt arrangé pour les envoyer en Province par la Poſte, moyennant quatre ſols par cahier. Il les envoyera auſſi par toutes les autres voies qu'on lui indiquera. Les perſonnes de Province qui ſouhaiteront ces Feuilles, ſont priées de donner quelque connoiſſance à Paris, pour répondre du payement, qui ſe fera de ſix mois en ſix mois du jour de la demande, à moins qu'on n'aime mieux payer d'avance.

Les perſonnes de Paris qui déſireront qu'on leur porte ces mêmes Feuilles chez elles, n'ont qu'à envoyer au Libraire leurs noms & leurs demeures.

Ceux qui voudront écrire au Libraire, ou adreſſer à l'Auteur des Lettres ou des reflexions de Littérature, dont ils ſouhaiteront qu'on parle dans les Feuilles, auront la bonté d'affranchir le port de leurs Lettres & de leurs paquets.

Les Obſervations ſur la Littérature Moderne, par M. l'Abbé de la Porte, ſe trouvent chez le même Libraire. Elles compoſent neuf Volumes, qui ſont du même prix que ceux des Lettres. Les Obſervations ſur l'Eſprit des Loix, du même Auteur, ſe vendent 3 liv.

Rominang
Priv. at
3-7-27
+2243

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE I.

IL faut achever, Monſieur, de vous rendre compte de l'*Hiſtoire générale d'Eſpagne.* Cette Monarchie, au milieu du quatorzième ſiècle étoit partagée en cinq Royaumes; ſçavoir, ceux de Caſtille, d'Arragon, de Grenade, de Navarre & de Portugal. Le cruel Don *Pèdre* portoit le ſceptre de Caſtille. L'hiſtoire de ſon regne n'eſt qu'un tiſſu d'inhumanités, dont il devint enfin la victime, ayant été aſſaſſiné par *Henri*, ſon frère naturel. *Ferreras* accuſe *Bertrand du Gueſclin* de s'être prêté à cet aſſaſſinat. Quoiqu'il en ſoit, par la mort de ce Prince finit la branche légitime des Rois de

Suite de l'Hiſtoire d'Eſpagne.

Castille. Une tige batarde lui succéda ; & c'étoit à elle qu'étoit réservée la gloire de jetter les fondemens de la Monarchie d'Espagne, par l'union solide & durable des couronnes de Castille & d'Arragon. Ces deux Royaumes furent réunis par le mariage de *Ferdinand* & d'*Isabelle*. C'est sous le regne de ces deux époux que l'Espagne est parvenue à ce haut degré de splendeur auquel *Charles Quint*, leur petit-fils, ajouta un nouvel éclat. Parmi les événemens de ce regne mémorable je ne ferai mention que de la découverte du nouveau monde par *Christophe Colomb*, de la Conquête du Royaume de Grenade, & de la réunion de la Navarre à la Castille.

Colomb ayant communiqué ses vûes à *Ferdinand* & à *Isabelle*, ceux-ci parurent d'abord fort étonnés d'apprendre qu'il y eût un autre Monde à découvrir ; mais considerant ensuite les grands avantages qui leur reviendroient de cette découverte si elle étoit réelle, ils se déterminèrent à fournir tous les secours nécessaires pour cette entreprise. Vous sçavez, Monsieur, quelles en furent les suites heureuses : la gloire en est dûe principalement à *Isabelle* : cette Princesse manquant d'argent pour les frais de l'ar-

nement, voulut engager ſes joyaux; mais elle trouva dans les avances d'un particulier tous les ſecours dont elle avoit beſoin.

Tandis que la Reine ſoumettoit des Pays inconnus à la domination Eſpagnole, le Roi *Ferdinand* travailloit à la conquête du Royaume de Grenade. Ce Prince fit en perſonne le ſiége de cette grande ville. Après bien des actions de valeur de part & d'autre, les Maures céderent enfin aux efforts des Chrétiens. Ce fut au mois de Janvier de l'année 1492 que *Ferdinand* & *Iſabelle* prirent poſſeſſion de la ville de Grenade, & qu'ils y firent leur entrée. Dès que le Roi Sarraſin vit approcher ſon vainqueur, il ſortit de la ville, & vint au-devant de lui. Quand il fut en ſa préſence, il voulut lui baiſer la main; mais *Ferdinand* le traitant en Roi pour la dernière fois, lui tendit les bras & l'embraſſa. Le Prince Mahometan préſenta enſuite les clefs de la ville au Roi d'Arragon. Les Chrétiens y entrèrent, & allerent auſſi-tôt arborer la Croix au haut des tours les plus élevées. Pendant ce temps-là un Hérault d'armes crioit à haute voix : *Caſtille, Caſtille. Grenade pour les invincibles Rois* FERDINAND & ISABELLE. A l'aſpect de la

Croix, le Roi, la Reine & toute l'armée ſe proſternèrent le viſage contre terre, répandirent des larmes de joie, & remercièrent Dieu de ce qu'il avoit bien voulu les employer pour faire triompher la Croix dans un Royaume où l'impiété avoit regné durant tant de ſiécles. Après cette cérémonie l'infortuné *Aboabdeli*, c'eſt le nom du Roi Maure, prit congé de *Ferdinand* & d'*Iſabelle* en leur baiſant la main, & ſe retira avec toute ſa famille qui l'attendoit. Arrivé ſur un côteau d'où l'on appercevoit encore la ville de Grenade, il ſe détourna pour y jetter un dernier regard. Il tint longtemps les yeux fixés ſur ces Tours & ces Palais ſuperbes qu'il venoit de perdre pour toujours. Cette vûe le toucha ſi vivement, qu'il ſoupira & verſa des larmes en s'écriant : *O, Seigneur, Dieu des batailles ! C'eſt avec raiſon*, lui dit ſa mère, *que tu pleures maintenant comme une femme, puiſque tu n'as pas ſçu en homme brave conſerver une ſi grande ville.* Ce Prince ne put vivre en ſimple particulier dans un Pays où il s'étoit vû le maître ; & il paſſa en Afrique avec un grand nombre de ſes anciens ſujets. Le bruit de la conquête de Grenade ſe répandit dans toutes les contrées du Chriſtianiſme ; & ces victoires jointes

au zèle de *Ferdinand* & d'*Iſabelle* pour la converſion des Maures, mériterent à ces deux Princes le nom de *Rois Catholiques*, que les Rois d'Eſpagne portent encore.

Ferdinand ne s'acquit pas la même gloire lorſqu'il ajouta le Royaume de Navarre à toutes ſes autres couronnes. *Jean d'Albret* qui occupoit ce trône, s'étoit joint au Roi de France contre le Saint Siege, l'Eſpagne & l'Angleterre réunis. *Jules II* qui portoit alors le ſceptre Eccléſiaſtique, excommunia *Jean d'Albret* comme fauteur du ſchiſme, & ſchiſmatique lui-même. Le Pape délivra ſes ſujets du ſerment de fidélité, & donna ſon Royaume au premier qui pourroit s'en emparer. *Ferdinand* ſaiſit cette circonſtance pour aſſouvir ſon ambition; il entra à main armée dans la Navarre, & l'enleva à ſon légitime poſſeſſeur. Cette injuſte conquête acheva de le rendre maître de toute l'Eſpagne. L'héritière de tant de couronnes, *Donna Jeanne*, fille de *Ferdinand* & d'*Iſabelle*, avoit épouſé *Don Philippe* Archiduc d'Autriche; & c'eſt de ce mariage que nâquit l'Empereur *Charles-Quint*. *Donna Jeanne* étoit une Princeſſe dont l'eſprit naturellement foible & borné faiſoit préſager

un dérangement qui ſe declara bientôt. *Don Philippe* mourut jeune, & fut extrêmement regretté de la nation Eſpagnole. Mais perſonne ne témoigna plus d'affliction que la Reine ſon épouſe. Elle l'avoit aimé avec paſſion durant ſa vie. Dès qu'il eut les yeux fermés, cette Princeſſe inconſolable refuſa de prendre aucune nourriture. Elle demeura longtemps le viſage collé contre celui du Prince mort. Elle conſentit enfin qu'on le mît dans un cercueil ; mais ce cercueil l'accompagnoit toujours. Elle le traînoit dans toutes les Villes de Caſtille avec l'appareil lugubre de ſa viduité, ne trouvant d'autre plaiſir que celui de renouveller éternellement ſes obſèques. Quelquefois elle faiſoit ouvrir le cercueil pour revoir celui dont l'idée étoit toujours préſente à ſon eſprit. Cette vûe ranimoit ſes douleurs & ſa tendreſſe ; elle embraſſoit ce cadavre, qu'elle arroſoit de ſes larmes ; elle ne ceſſoit de le conſiderer juſqu'à ce que l'excès de ſon amour & de ſon chagrin lui fît perdre connoiſſance. Revenue à elle même, elle recommençoit à pleurer & à ſoupirer ; jamais on ne vit d'exemple d'une douleur auſſi longue & auſſi vive pour la perte d'un mari. Elle mourut en

1555 à Tordéſillas, où elle s'étoit enfermée avec ce qu'elle appelloit ſon tréſor.

Le regne glorieux de *Charles-Quint* fit oublier aux Eſpagnols les malheurs occaſionnés par la démence de cette Reine infortunée. On ſçait avec quel éclat ce grand Prince occupa tout à la fois le trône d'Eſpagne & celui de l'Empire. Mais l'événement le plus mémorable de la vie de ce Monarque fut l'abdication de tous ſes États héréditaires en faveur de ſon fils *Don Philippe*.

Non content des Pays immenſes que ſon père lui avoit abandonnés par ſa retraite, *Philippe* voulut encore y joindre le Royaume de Portugal, & il y réuſſit. Ses droits ſur cette couronne n'étoient point inconteſtables ; ceux du Duc de Bragance paroiſſoient auſſi-bien fondés. Mais *Philippe* étoit le plus fort, & il fit valoir les ſiens les armes à la main. Il entra en Portugal avec une armée nombreuſe, & il contraignit les peuples à le reconnoître pour leur Souverain. Ainſi les différens Royaumes d'Eſpagne qui compoſoient autrefois la vaſte Monarchie des Gots, ſe trouvèrent réunis pour la première fois, depuis l'invaſion des Maures, ſous la domination d'un ſeul Prince. C'eſt par

ce grand événement que *Ferreras* termine ſon hiſtoire d'Eſpagne.

Je vous ai dit, Monſieur, qu'il y avoit mêlé celle de Portugal, & je n'ai pas cru devoir le ſuivre dans cette longue digreſſion. La fin tragique de la célèbre *Inès de Caſtro*, qui vivoit au quatorzième ſiècle, eſt un des faits les plus intéreſſans conſacrés dans les annales Luſitaniennes. Comme vous voyez ſouvent cette amante infortunée reparoître ſur notre Théâtre, vous ne ſerez peut-être pas fâché de ſçavoir ſes aventures, quand ce ne ſeroit que pour obſerver en quoi le Poëte *la Mothe* s'eſt écarté dans ſa Tragédie de la vérité hiſtorique.

Don Pèdre, Infant de Portugal, après la mort de *Conſtance* ſa première femme, devint amoureux d'*Inès*, fille d'un Seigneur Caſtillan. Il l'épouſa en ſecret, & en eut pluſieurs enfans. Les Seigneurs Portugais, jaloux du crédit que les parens d'*Inès* avoient à la Cour, repréſentèrent au Roi *Alfonſe* père de *Don Pèdre*, qu'il étoit à craindre que cette nouvelle épouſe n'entreprît de faire regner ſes enfans au préjudice de ceux de *Conſtance*. Sur cet avis *Alfonſe* mande l'Infant pour ſçavoir de lui s'il étoit vrai qu'il fût marié, comme on le lui avoit aſſuré. L'In-

sant soutint constamment qu'*Inès* n'étoit que sa maîtresse. Le Roi le pressa de la quitter & de se remarier. *Don Pèdre* allégua différens prétextes. *Alfonse* résolut de suivre le conseil qu'on lui avoit donné de faire mourir *Inès*. Celle-ci en fut instruite. Elle se flatta que la vûe de ses enfans, petits-fils du Roi, pourroit le toucher. Elle alla avec eux se prosterner à ses pieds ; & versant un torrent de larmes, elle le supplia d'avoir pitié d'elle & des fruits malheureux de son mariage. Le Roi fut attendri ; mais ses Courtisans revinrent à la charge, & déterminèrent ce foible Monarque à prononcer l'arrêt funeste : ils se chargèrent même de l'exécution, & poignardèrent *Inès* dans un Couvent où elle s'étoit retirée. *Don Pèdre* attendit la mort d'*Alfonse*, qui arriva cinq ans après, pour se venger des infâmes meurtriers de sa chère *Inès*. Pierre *Coello* eut le cœur arraché par le sein, & *Alvar Conçalès* par les épaules. *Don Pèdre* assista lui-même à cette barbare exécution ; & furieux de voir que la violence des tourmens ne leur arrachoit pas un soupir, il prit un fouet, & en frappa *Coello* au visage. *Coello* regarda le Roi avec des yeux enflammés de colère, & fit à ce Prince les reproches les

plus ſanglans. Mais *Don Pèdre*, aveuglé par la vengeance, dit à un de ſes Officiers : *Apportez du vinaigre & de l'ail à ce lapin écorché.*

Ferreras n'a pas ſçu rendre ſon Hiſtoire d'Eſpagne auſſi curieuſe ni auſſi intéreſſante que le ſujet le comportoit. La narration d'un fait, dont le recit commence à attacher le Lecteur, ſe trouve tout à coup interrompue par d'autres faits qu'il falloit ou placer ailleurs, ou omettre entièrement. On croit ſuivre une affaire importante, & à chaque inſtant l'Auteur s'arrête pour nous apprendre qu'en telle année un Moine mourut en odeur de ſainteté, & fut enterré dans ſon Monaſtère ; qu'en tel jour on fit des Proceſſions publiques pour obtenir quelques graces du Ciel, ou pour remercier Dieu de les avoir accordées. Après ces digreſſions pieuſes on s'imagine retrouver le fil, & l'on eſt tout étonné de ſe voir tranſporté dans un autre Pays où l'on commence un récit qui n'a aucun rapport avec le précédent. Ce qu'on peut dire à la louange de cet Hiſtorien, c'eſt que ſon ouvrage eſt dépouillé de toutes les fables que *Mariana* & les autres Ecrivains Eſpagnols ont inſérées dans les annales de leur Patrie. C'eſt ce

que M. d'*Hermilly*, Critique auſſi judicieux qu'excellent Traducteur, a fait remarquer dans les ſçavantes préfaces qui ſont à la tête de chaque volume. C'eſt un proverbe que, pour être un bon Hiſtorien, il faudroit n'être d'aucun Pays, d'aucune profeſſion, ni d'aucune croyance. On s'apperçoit un peu trop que *Ferreras* eſt Prêtre, Eſpagnol & dévot.

Je vous annonce, Monſieur, quatre mille vers raſſemblés dans un volume intitulé : *Poëſies variées de M. de Coulange*, à Paris, Rue Saint Jacques, chez *Cailleau* Libraire, au-deſſus de la rue des Mathurins. Ce ne ſont point ici les chanſons du célèbre *Coulanges*. Je ne crois pas même que l'Auteur des *Poëſies variées* ſoit de la même famille. Ces Poëſies ſont diviſées en quatre Livres. Le premier renferme des Poëſies dans le genre badin ; le ſecond, des Poëſies héroïques ; le troiſième, des Odes prophanes & ſacrées ; le quatrième des Poëſies diverſes par forme de ſupplément. M. *de Coulange* nous apprend dans une courte Préface qu'il a employé vingt ans à compoſer les différentes pièces de ſon Recueil, & vingt autres années à les retoucher. C'eſt pourquoi, Poëſies variées.

dit-il, de plus de dix mille vers qu'il a faits dans ſa vie, il n'en eſt échappé que quatre mille à la rigueur des flammes, dont tous les autres ont été la proie: „ Sacrifice affreux ſans doute pour un „ père de livrer ainſi au feu des enfans „ conçus avec tant de peine, & ſi tendre„ ment aimés. Que ſeroit-ce donc ſi le „ Public alloit juger leurs frères infortu„ nés dignes d'un pareil ſort? „ Il y auroit certainement de l'injuſtice à porter un jugement auſſi rigoureux; ce n'eſt pas qu'il n'y ait encore bien des vers ſur leſquels l'Auteur auroit peut-être dû ſévir; mais il y a pluſieurs pièces très-jolies qui prouvent que M. *de Coulange* eſt né avec de l'eſprit, du talent même. La plûpart de ſes vers ſont doux, aiſés, faciles, naturels, harmonieux, ſans affectation, ſans pointes épigrammatiques. Je vais vous offrir quelques échantillons de ſa Muſe dans les différens genres qu'il a cultivés.

Parmi les Poëſies badines, il y a un morceau qui m'a beaucoup plû; c'eſt *le tombeau de Grégoire, ou éloge funèbre* d'un fameux Bûveur nommé *Grégoire*, qu'on ſuppoſe être mort pour avoir bû un verre de Tiſanne. On feint encore qu'un Bûveur prononce cet éloge dans un Cabaret en préſence des compagnons du défunt.

On vante d'abord ſes exploits bachiques.

De la plus âpre ſoif ſon goſier embraſé,
Des flots d'un broc entier n'étoit point appaiſé ;
Mais des vapeurs du vin ſurmontant la tempête,
Il conſerva toujours ſa raiſon & ſa tête.
Les plus fiers Biberons à le vaincre obſtinés,
Succomboient devant lui, de leur chûte étonnés.

Un homme de ce mérite auroit dû terminer ſa carrière plus noblement.

Encor ſi ce héros dans un fleuve de vin
Eût au gré de ſes vœux terminé ſon deſtin ;
Une ſi belle mort ſur le rivage ſombre
Aujourd'hui ſerviroit à conſoler ſon ombre ;
Et dans tout l'Univers il n'eſt point de Bûveur
Qui d'un pareil trépas n'enviât la faveur.
Si le divin nectar eût abrégé ſa vie
Sa mort de nos ſoupirs ne ſeroit point ſuivie ;
Et, loin ſur ſon tombeau de répandre des pleurs,
Nous irions triomphans le couronner de fleurs.

Mais qui l'auroit pû croire ? O diſgrace effroyable !
L'Eau, l'éternel objet de ſa haine implacable ;
L'Eau, de ſes ennemis le plus pernicieux,
L'a privé pour jamais de la clarté des Cieux.

On avoit averti *Grégoire* dés ſa plus tendre jeuneſſe d'éviter la Seine, qui pourroit un jour lui devenir funeſte. Il promit bien, que l'eau de cette Rivière ni d'aucune autre n'entreroit jamais dans ſon goſier. En ſanté, il garda fidellement ſa promeſſe ; mais

Dans ſon corps douloureux une fiévre inquiète
Allume le braſier d'une flamme ſecrette.

Auſſitôt on fait venir un Docteur Galénique, qui ordonne au malade de boire de l'eau en quantité. *Grégoire* ne veut point ſe ſoumettre à cette cruelle ordonnance. On l'exhorte, on le conjure d'avaler la fatale Tiſanne ; après bien des réſiſtances, il ſe détermine enfin. Le pauvre *Grégoire*

Voyant qu'il faut périr, fait un dernier effort ;

Et boit, les yeux fermés, la Tiſanne & la mort.

Les invectives du Poëte contre le Médecin de *Grégoire* ſont fort bonnes.

Ah, barbare aſſaſſin! Animal aquatique,
Voilà, voilà le fruit de ton art ſophiſtique!
Voilà de tes poiſons l'effet contagieux!
Digne objet du courroux de la terre & des cieux,
Puiſſe du ſein des morts cette ombre enſanglantée,
Frapper inceſſamment ta vûe épouvantée,
Les flambeaux à la main ſuivre par-tout tes pas,
Et venger dans ton cœur le crime de ton bras!
Puiſſes-tu, pour ſurcroît de douleur & de rage,
Faire de l'eau de Seine un éternel uſage,
Avaler tout le fleuve : & puiſſe la même Eau,
L'inſtrument de ta mort, te ſervir de tombeau.

Il y a pluſieurs autres petites pièces de ce genre, qui ne ſont pas, à la verité, auſſi bien faites que celle de *Grégoire*, mais où il y a des choſes agréables,

L'Auteur dans ſes vers héroïques fait voir qu'il eſt en état de traiter les grands ſujets. Son Poëme en deux Chants de *Ceyx & d'Alcyone*, tiré des Métamorphoſes d'*Ovide*, n'eſt point une copie indigne de l'original. Voici la deſcription du Palais, ou plutôt de la Grotte du Sommeil.

Dans ces triſtes climats où le flambeau du Monde
N'a jamais répandu ſa lumière féconde ;
Au fond des longs détours d'un rocher écarté
Eſt un Antre, ſéjour de la Tranquillité.
D'aucun vent indiſcret jamais la violence
De ces paiſibles lieux ne troubla le ſilence ;
Et jamais nul oiſeau dans les champs d'alentour,
D'un ſoleil importun n'annonça le retour.
Dans un coin toutefois de cette Grotte obſcure
Un ruiſſeau du Léthé ſerpente ; & ſon murmure,
Bien loin de procurer un funeſte réveil,
Invite ſeulement aux douceurs du Sommeil. &c.

Le Poëme qui a pour titre : *Le Tombeau d'Alexandre*, eſt plein de verités terribles & de fortes leçons pour les

Conquérans. Il leur adreſſe ainſi la parole :

Tandis que vous vivez, le reſpect & la crainte
Etouffent devant vous le murmure & la plainte ;
Vous pouvez violer les plus ſaintes des loix ;
Vous impoſez ſilence à la publique voix ;
Nous tremblons à vos pieds, & nos bouches muettes
N'oſeroient de nos cœurs être les interprètes.
Mais quand la Mort enfin, par ſes terribles coups
Vient, malgré votre orgueil, vous égaler à nous,
Alors, en liberté, nous détaillons vos vices,
Et nous mettons au jour toutes vos injuſtices :
Alors, pour vous juger, l'auſtère Vérité
Vous cite au tribunal de la Poſtérité.
Juge ſans intérêt, l'Avenir équitable
Place chacun de vous dans ſon rang véritable.
Fléaux du monde entier, ravagé par vos mains,
Vous êtes le mépris & l'horreur des humains.

. . . . . .

Dans la foule des Rois, imitez les exemples
De ceux à qui la Terre a conſacré des Temples.
Des ſages *Antonins*, des bienfaiſans *Titus*,
Rendez nous, s'il ſe peut, les ſublimes vertus;
Comme eux, de vos Etats écartez les miſères :
Soyez de vos ſujets moins les Rois que les pères ;
Et vous verrez écrit dans leurs yeux ſatisfaits
L'amour de tous les cœurs, doux fruit de vos bienfaits.

Parmi les Odes il y en a une contre un Calomniateur, qui commence ainſi :

O toi, dont la langue parjure,
Vil organe de l'impoſture,
Glace la probité d'effroi ;
Je vois enfin ta perfidie,
Et que la ſeule Normandie
Produit des monſtres tels que toi.

Ce trait de ſatyre contre la Normandie eſt aſſez déplacé dans une Ode. Peut-être eût-il été excuſable dans une pièce badine. M. *de Coulange* dit auſſi quelque part un peu de mal des Financiers. Mais il a ſoin d'avertir dans une note

qu'il ne faut pas confondre avec les partiſans du dernier Siècle, ceux du nôtre. « La Scène a tellement changé, qu'autant que ceux là méritoient le mépris & la cenſure des honnêtes gens, autant ceux-ci en méritent l'eſtime & les éloges, par l'intégrité de leur conduite & la nobleſſe de leur ſentimens & de leurs manières. » Une choſe aſſez digne de remarque, c'eſt que les Poëtes, les Orateurs, les Hiſtoriens, &c. du regne de Louis XIV, étoient aſſurément fort ſupérieurs à ceux d'aujourd'hui; les ſeuls Financiers valent mieux que leurs prédéceſſeurs.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 2 Sept. 1753.

LETTRE II.

Nouveaux dialogues.

LES Grecs & les Romains nous ont laiſſé des modèles dans preſque tous les genres. *Lucien* eſt celui que l'on doit étudier ſi l'on veut faire converſer les Morts. Ses Dialogues ſont pleins d'eſprit, de ſel & d'agrément. Il eſt très-ſatyrique, & n'épargne pas même les Dieux. Ce n'eſt pas cette licence qu'il faut imiter; c'eſt l'art & la fineſſe avec leſquels il fait parler les perſonnages

qu'il introduit. Pluſieurs Ecrivains de notre Nation ſe ſont exercés avec ſuccès dans ce genre de littérature. Mais on reproche à quelques-uns d'entr'eux trop de ſubtilité dans les penſées, trop peu de naturel dans le ſtyle, trop de curioſité à marier des choſes diſparates, à mettre en parallèle des Morts qui pendant leur vie n'avoient rien de commun, à faire remarquer des ſimilitudes ou des différences entre les diverſes profeſſions des hommes. Ce qui doit humilier les Auteurs qui ſe peinent à rapprocher ainſi des objets éloignés, c'eſt qu'il n'y a rien de plus facile à ſaiſir que ces ſortes de contraſtes ou de reſſemblances, réprouvés par le bon goût. Faut-il donc un grand effort d'imagination pour faire cauſer enſemble un Conquérant qui ſoûmet des Empires, & une Belle qui ſoumet tous les cœurs, une Coquette & une Prude, un Sage & un Fou ? &c.

Je crains bien qu'on ne blâme cette affectation antithétique dans les *Nouveaux Dialogues des Morts* en deux parties, chez *Nyon* fils & *Guillyn*, Libraires, Quai des Auguſtins, du côté du Pont Saint Michel.

Les interlocuteurs du premier Dialogue ſont l'Empereur *Charles-Quint* & le

Comédien *Baron.* On voit pluſieurs traits de reſſemblance entre le Prince Eſpagnol & l'Acteur François. Le premier joua un rôle brillant dans l'Europe, remporta des victoires éclatantes, ſe dégouta du trône, & abdiqua la ſouveraine puiſſance. Le ſecond ſe ſignala à Paris par ſes talens, fit un grand nombre de conquêtes ſur le beau ſexe, s'ennuya de ſa profeſſion, & renonça au Théâtre; mais quelques années après il rentra dans la carrière qu'il avoit abandonnée, au lieu que *Charles-Quint* fut obligé de paſſer le reſte de ſes jours dans ſa triſte ſolitude. Ne trouvez-vous pas, Monſieur, ce rapport bien ſingulier, bien étonnant? Vous le ſentirez encore mieux en liſant ce que l'Auteur fait dire au Comédien.

„ Il eſt beau de regner ſans doute, &
„ d'être environné d'une Cour qui vous
„ flatte, d'une armée qui vous applau-
„ dit, d'un peuple qui vous idolâtre....
„ Mais comptez-vous pour rien d'être
„ écouté, d'être applaudi, d'être aimé
„ d'une foule de ſpectateurs qui, chez
„ chez une Nation telle que la mienne,
„ ſont par leurs lumières & leur goût
„ les arbitres nés des grands ſuccès.
„ Vous vouliez exciter la jalouſie des
„ Rois, & moi celle de mes Camarades.

„ L'Univers avoit les yeux fixés ſur „ vous ; j'attachois ſur moi ceux d'un „ Parterre éclairé, & des plus aimables „ femmes de la première Ville du mon- „ de, &c. „

Bias pour vivre en liberté jetta toutes ſes richeſſes au fond de la mer. L'Auteur met cet extravagant Philoſophe aux priſes avec *Lucullus*, le plus riche Citoyen de Rome, à qui l'on fait tenir ce langage : " Les dépenſes que „ font les riches, ce ſont les pauvres qui „ les gagnent. Le prodigue n'eſt qu'un „ mauvais adminiſtrateur ; l'avare eſt un „ Citoyen à proſcrire. Qu'eſt-ce que „ l'homme opulent ? Le Caiſſier de ſes „ compatriotes. Ses fonds appartiennent „ à l'Etat, au commerce, à la circula- „ tion. Le luxe n'eſt qu'un mot dont on „ abuſe ; tout eſt relatif aux facultés : je „ vivois dans l'abondance parce que je „ pouvois y vivre, & que j'euſſe été „ répréhenſible de faire autrement. La „ ſageſſe du riche n'eſt pas de mépriſer „ les tréſors, c'eſt d'en faire un bon „ uſage. „ Cette morale me paroît très-ſenſée. Il n'eſt pas douteux qu'un homme riche qui fait circuler ſon argent eſt beaucoup plus utile à l'Etat qu'un Philoſophe craſſeux qui ne s'occupe qu'à déclamer

déclamer contre les passions que son indigence ne lui permet pas de satisfaire. Un *Lucullus* fait plus de bien dans un Royaume que cent *Diogènes*.

L'Auteur, pour parler des différens systêmes, introduit *Descartes* & *Law*. Celui-ci ruina plusieurs François, l'autre éclaira un grand nombre de ses compatriotes. Tous les deux sembloient nés pour changer la face des choses. Lorsque *Law* vint en France, il trouva les Finances dans un état si déplorable qu'il falloit pour les rétablir les ressources d'un esprit tel que le sien. Quand *Descartes* parut, la Philosophie n'étoit pas dans un meilleur état, & l'Univers avoit besoin d'un homme qui pût l'éclairer. On vit alors arriver d'étranges révolutions parmi les Philosophes. Les vieux Péripatéticiens qui jouissoient d'une grande réputation, tombèrent dans le mépris, & furent éclipsés par de jeunes Cartésiens. Le systême de *Law* occasionna à peu près les mêmes changemens dans la fortune des particuliers. Les gens riches furent réduits à la dernière indigence, & ceux qui n'avoient rien se virent tout à coup possesseurs des richesses du Royaume.

Le systême de *Law* auroit été bon

en Angleterre, & ne valoit rien pour la France. « J'avois conſtruit, dit ce » fameux Anglois, un ſuperbe & ſolide » édifice; je lui avois donné toute l'é- » lévation qu'il pouvoit comporter. On » voulut le charger d'un étage de plus, » l'édifice s'ébranla, s'affaiſſa, s'écrou- la, & m'enſevelit ſous ſes ruines. » En effet ce *Law* qui avoit tenu dans ſes mains tous les tréſors d'un grand Royaume, ſe vit réduit, chez une autre nation, à ſubſiſter des ſecours de quelques amis qui lui étoient reſtés.

Il y a un Dialogue ſur l'éducation, entre *Séneque* & *Plutarque*. Le premier fut Précepteur de *Néron*, & le ſecond eut pour élève l'Empereur *Trajan*. Celui-ci fut un grand Empereur, & *Néron* un monſtre déteſtable. Doit-on imputer à *Séneque* les crimes de ſon diſciple ? Voici comment ce Philoſophe ſe juſtifie. « Un Sculpteur habile me diſoit » un jour ici, qu'avec le bois le plus » commun il orneroit un appartement » de la manière la plus élégante & la » plus agréable. Je n'en fus point éton- » né quand il ajouta qu'il ſe feroit ai- „ der par *Robert Martin*, l'un des plus „ célèbres Verniſſeurs que l'Europe ait „ produit. Ce méchant bois, c'eſt le

„ mauvais ſujet dont on nous confie l'é-
„ ducation. Nous pouvons bien le tra-
„ vailler, le peindre, le vernir, mais
„ non pas le dénaturer. Les apparences
„ en impoſeront. Au fond ce ſera tou-
„ jours du *Charme* ou du *Maronnier*. J'ai
„ maſqué pour quelque temps mon élè-
„ ve, & l'ouvrage me fit honneur tant
„ que l'art ſubſiſta ; mais le bois travailla,
„ & la nature reprit le deſſus. Le vernis
„ ſe deſſécha ; les couleurs ſe détache-
„ rent ; le fond parut tel qu'il étoit ;
„ Néron fut un Tyran. „ Ceux qui pour-
roient trouver étrange que *Sénèque* con-
noiſſe *Robert Martin*, doivent ſçavoir
que les Morts ſont inſtruits des nouvelles
de ce Monde-ci par ceux qui le quittent
pour aller dans l'autre.

Dans le dernier Dialogue l'Auteur
examine ſi l'on doit préférer le ſuffrage
de ſon ſiecle à celui de la poſtérité. Il
introduit ſur la ſcène *Corinne* & *Ronſard*.
Celui-ci raconte qu'il jouiſſoit dans un
Royaume auſſi policé que floriſſant, &
ſous un Roi reſtaurateur des Lettres,
d'une réputation qui lui fit beaucoup
d'envieux. Lorſqu'il remporta le prix
des Jeux Floraux, la Ville de Toulouſe
fit faire exprès pour lui une Minerve
d'argent maſſif d'un prix conſidérable.

Ce préſent fut accompagné d'un decret qui déclaroit Ronſard *le Poëte François par excellence.* Marie Stuard pouſſa l'admiration encore plus loin. Elle lui envoya un buffet d'argent extrêmement riche, repréſentant le Parnaſſe, avec cette inſcription : *A Ronſard, l'Apollon de la ſource des Muſes.* En un mot ce Poëte étoit alors ſi conſidéré, que l'Auteur lui fait dire : *Si Deſpréaux eût vêcu de mon temps, il auroit été confondu dans la foule de mes adorateurs.* Ronſard ne viſoit point à l'immortalité. " Qu'eſt-ce que la Poſtérité, lui „ fait-on dire? Je demanderois volontiers „ aux Ecrivains qui travaillent pour elle : „ à qui vous adreſſez-vous ? Les hommes & les opinions ſe ſuccédent ſans „ ſe reſſembler. Parcourez les différens „ âges du monde, vous y verrez mille „ goûts divers naître, regner, s'éclipſer „ tour à tour ; & je demande en ce cas „ à quelle Poſtérité l'on en veut, dans „ quel ſiecle, dans quel coin du monde „ on prétend être célèbre. Tel Auteur „ adoré chez les Grecs & les Latins, „ fut inconnu chez les Gots & les Vandales, & critiqué parmi nous „ Les bons ouvrages ſeront eſtimés chez toutes les Nations qui auront du goût. Un Auteur qui cherche à ſe rendre immor-

tel s'embaraſſe fort peu d'être inconnu un jour chez des peuples auſſi barbares que l'étoient autrefois les Goths & les Vandales. *Racine* ſçavoit bien qu'il pourroit ſe trouver, même dans une Nation auſſi policée que la nôtre, des eſprits de travers, des cœurs froids, qui ne ſentiroient pas toutes les beautés que tous les hommes qui ont de l'ame admirent dans ſes Tragédies. C'étoit dans la vûe de plaire aux véritables connoiſſeurs qu'il compoſa *Phèdre*, *Athalie*, *Britannicus*, & tant d'autres chefs-d'œuvres. Tant pis pour ceux qui dans la ſuite ne gouteront pas ces divines productions; nous avons des pièces Gothiques qui pourront les ſatisfaire.

Je ne doute pas que le père des *Nouveaux Dialogues* n'ait eu deſſein de plaire à la Poſtérité. Mais je crois que ſes contemporains auroient ſouhaité qu'il y eût dans ſon ouvrage quelque choſe de plus piquant, & qui reveillât d'avantage l'attention des Lecteurs. Cet Auteur a fait des Comédies qui ſont bien au-deſſous de celles de *Molière*, des fables très-inférieures à celles de *La Fontaine*, enfin des Dialogues qui ne valent pas pas même ceux de M. *de Fontenelle*. Tout cela n'empêche pas qu'il n'ait beaucoup

d'esprit, & qu'il ne soit estimable, même comme Ecrivain.

Œuvres diverses de Pope.

Les mêmes Libraires qui vendent les *Nouveaux Dialogues*, débitent un petit volume intitulé : *Œuvres diverses de M. Pope.* On lit à la tête des *Réflexions préliminaires* sur le goût des traductions. Ces reflexions appartiennent presque toutes à M. *de Tourreil ;* on sent qu'elles n'ont été transportées dans ce petit ouvrage que pour le grossir un peu. Je vous renvoie, Monsieur, à leur véritable source, à la Préface du Traducteur de *Démosthène.* Quatre Epîtres morales de *Pope*, traduites en prose de l'original qui est en vers, forment la partie principale de ce Recueil. Il est bon de vous faire observer que ces Epîtres ont déja paru dans le troisième volume de l'*Idée de la Poësie Angloise* ; ce n'est donc ici qu'une version différente de celle de M. l'Abbé *Yart.* En vous rendant compte de son troisième volume je ne fis que vous indiquer les sujets de ces quatre Epîtres, qui cependant ne sont pas indignes de fixer un moment votre attention.

La première, sur le caractère des hommes, est adressée à Mylord *Cobham*, ami

de ſa Patrie & des Lettres. *Pope* obſerve d'abord qu'on ne peut connoître l'homme ni par l'étude ſeule, ni par la ſeule expérience. Ce n'eſt qu'en réuniſſant ces deux choſes, qu'on peut fixer l'incertitude des principes qui le font agir. Souvent on décide du caractère des hommes par le rang qu'ils occupent dans le monde. " Un Saint en ſandales eſt doublement Saint avec une mître ; un Magiſtrat eſt un homme juſte ; un Chancelier l'eſt encore plus : un homme en ſoutane eſt un homme ſçavant ; un Evêque eſt tout ce qu'il vous plaira ; un Miniſtre eſt un homme habile ; mais un Prince eſt encore plus habile, plus ſçavant, plus juſte, plus que tout ce qui ſe peut imaginer. „ Vous ſentez, Monſieur, combien cette façon de juger des hommes eſt ſujette à l'erreur. Le meilleur moyen de les connoître & de concilier toutes leurs contradictions, c'eſt de découvrir leur paſſion dominante. „ En ce point ſeulement le volage eſt conſtant, le politique eſt naturel, l'imbécille eſt aviſé, & le fourbe eſt ſincère. En ce point les Prêtres, les Princes & les femmes ne déguiſent point ; ce tiſſu débrouillé, tout le peloton ſe défile & l'homme eſt reconnu. . . Lorſque

„ par ſes rapines *Catilina* accumuloit des
„ tréſors, & que *Céſar* débauchoit une
„ des plus nobles Dames de Rome, l'ava-
„ rice dans l'un, la lubricité dans l'au-
„ tre n'étoient pas leur fin ; elles n'é-
„ toient que des moyens ; l'ambition
„ étoit leur vice. Ce même *Céſar* né dans
„ le ſiécle de *Scipion*, eût ainſi que lui
„ tendu à la gloire par la chaſteté. *Lu-*
„ *cullus*, lorſqu'on admiroit la frugalité,
„ eût rôti des navets dans la Ferme de
„ Sabine.

C'eſt dans l'uſage de la paſſion domi-nante que l'homme jouit véritablement de toute ſa force. " Voyez ce vieillard „ décrépit, à qui ſes crimes ont donné „ une race honteuſe, ſe traîner dans les „ rues, & diſputer le pas à ſes propres „ enfans qu'il maudit. Il va en rampant „ ſur ſes genoux diſloqués chercher de „ nouvelles amours ; & il ne voit point „ de moineau que ce moineau ne devien-„ ne l'objet de ſon envie.... On entend „ un fade courtiſan, qui depuis quarante „ ans s'eſt honoré du titre de très-hum-„ ble ſerviteur du genre humain, dire „ encore, lorſqu'il peut à peine remuer „ les lèvres : Si... là où je vais... je „ pouvois vous ſervir, Monſieur..... „ Et vous, brave *Cobham*, juſqu'à l'heure

„ de la mort vous ſentirez votre paſſion
„ dominante ; & votre dernier ſoupir
„ dira : ô Ciel, ſauvez ma Patrie.

La ſeconde Epître eſt une ſatyre contre les femmes. Le Poëte les accuſe de n'avoir aucun caractère décidé. Elle eſt brune ou elle eſt blonde, c'eſt par là qu'on les diſtingue le mieux. Cependant deux paſſions principales les agitent, l'amour du plaiſir & celui de dominer. Toutes les femmes ont le cœur tendre ; toutes les femmes voudroient regner.
„ Mais obſervez quel eſt le deſtin de ce
„ ſexe de Reines. Avoir de la puiſſance
„ eſt tout leur objet ; mais la beauté en
„ eſt le ſeul moyen. Dans leur jeuneſſe
„ elles conquérent avec une fureur ſi
„ peu meſurée, qu'à peine ſe réſervent-
„ elles quelque choſe pour un âge plus
„ avancé. . . . Une retraite faite à temps
„ eſt le triomphe de la ſageſſe ; mais c'eſt
„ une ſcience auſſi difficile pour les
„ Belles que pour les Grands. . . . Les
„ femmes pourſuivent le plaiſir comme
„ des enfans pourſuivent un oiſeau, tou-
„ jours hors de leur atteinte, jamais hors
„ de leur vûe. C'eſt un jouet qu'elles
„ n'attrapent jamais qu'elles ne le gâtent,
„ l'objet de leur avidité, lorſqu'il fuit ;
„ celui de leurs regrets, lorſqu'il eſt per-

„ du. Enfin il devient de la prudence de
„ leur vieil âge de prétendre à des folies
„ que leur jeuneſſe ne ſçauroit excu-
„ ſer. Ayant honte d'avouer les plaiſirs
„ qu'elles ont fait gouter, & ſe trou-
„ vant réduites à feindre ces mêmes
„ plaiſirs lorſqu'elles ne peuvent plus les
„ donner, ſemblables à de vieilles ſor-
„ cières rongées de dépit, qui tien-
„ nent leur ſabbat moins par l'attrait du
„ plaiſir que par l'envie de faire du
„ mal, elles paſſent leurs nuits préten-
„ dues délicieuſes dans l'amertume; dé-
„ vorées d'un chagrin qui ſe nourrit, de
„ l'idée même des plaiſirs, en proie à
„ une imagination déréglée, le fantô-
„ me de leur beauté hante encore les
„ lieux où leur honneur s'eſt perdu.

Les deux dernières Epîtres traitent de l'uſage des richeſſes, ſi peu connu. La plûpart des hommes tombent dans un de ces deux excès, l'avarice ou la profuſion. L'Avare agit ſans but & ſans deſſein; le Prodigue dérange par ſa conduite ceux qu'il pourroit avoir. " Des
„ richeſſes-cachées, ainſi que des inſe-
„ ctes, n'attendent que des aîles pour
„ s'envoler dans leur ſaiſon. C'eſt cette
„ année un réſervoir deſtiné à retenir,
„ à reſſerrer les eaux; l'année qui ſuit,

„ c'eſt une fontaine qu'un héritier prodi-
„ gue fait couler ſans meſure pour étein-
„ dre la ſoif de tout le pays ; hommes
„ & chiens le ſuçeront juſqu'à ce qu'ils
„ en crèvent.

Après avoir montré la fauſſeté des principes ſur leſquels ſe fondent communément la prodigalité & l'avarice, le Poëte préſente de ces deux paſſions un tableau qui forme un agréable contraſte. Il apprend aux hommes à devenir vertueux par la peinture de leurs vices ; il leur met devant les yeux des exemples à ſuivre & à éviter ; & toutes ſes inſtructions ſont entremêlées d'hiſtoires & de caractères connus des Lecteurs Anglois. Pour en ſentir toute la beauté il faudroit ſçavoir à fond les uſages & les mœurs d'Angleterre auſſi oppoſés aux nôtres en certains points que peuvent l'être ceux des Japonnois. Faute de cette connoiſſance, il y a dans ces Epîtres des endroits que l'on ne peut gouter, ni même entendre. Il y en a d'autres qu'on n'entend que trop, & qui ſentent bien la Poëſie Angloiſe par la baſſeſſe de quelques comparaiſons & par des idées dégoutantes.

C'eſt encore pour enfler ſa compilation que le judicieux Editeur a placé à

la fin de ce petit volume la traduction en vers de *la Boucle de Cheveux enlevée*, Poëme galant du même *Pope*. Cette verſion eſt de M. *Marmontel*, & fut imprimée à part, il y a ſept ou huit ans, preſque en même-temps que des Feuilles Périodiques de ſa façon. Quoique la traduction en proſe de ce Poëme par feu M. l'Abbé *Desfontaines* ſe liſe avec plus de plaiſir que toutes les verſions rimées, il y a cependant de beaux vers dans celle du Poëte Traducteur; témoins ceux-ci :

Bélinde dévoilant ſa longue chevelure
Adore en habit blanc les Dieux de la parure;

Cela ne s'entend pas trop; c'eſt ſans doute la faute de l'original. Le Gnome *Ombriel* va trouver la Déeſſe des Vapeurs, & l'aborde ainſi :

Triſte divinité, dit-il, je vous ſalue;
D'un luxe lunatique ô Maîtreſſe abſolue!

Le Poëte peint bien le bruit que fait un coup de ciſeau.

Déja le double acier crioit en s'uniſſant.
. . . . . .
La Terre eſt ébranlée, & ſent fléchir ſes gonds.

. . . . . .

Là ſont des Courtiſans les promeſſes ſtériles,
Et les regards *quêteurs* des Coquettes habiles.

C'eſt-à-dire, dans la Lune. Le Traducteur fait parler un fat avec beaucoup d'art. Le Chevalier *de Plume* s'adreſſe au raviſſeur qui a coupé la Boucle des cheveux de *Bélinde*;

Et prenant du tabac en ces mots il s'explique :
Mais rien n'eſt plus plaiſant ; l'aventure eſt unique.
Au Diable ſoit la Boucle. Eh, morbleu, convient-il ? . .
Pourquoi donc ? . . . Après tout il faut être civil.
Tu badines, Marquis. . . . Trève de raillerie :
Allons, rend ces cheveux, rend-les moi, je t'en prie.

Ce qui fait beaucoup d'honneur à M. *Marmontel*, c'eſt que ſon génie éclate dans cette traduction bien plus que celui de *Pope*. L'Auteur d'*Egyptus* eſt toujours original, jamais Copiſte.

M. *Chompre*, Licentié en Droit, à qui nous ſommes redevables d'un ex- Modèles de latinité.

cellent *Dictionnaire abregé de la Fable*; a donné douze petits Recueils qui ne ſont pas moins utiles à tous ceux qui veulent ſe procurer l'intelligence des bons Auteurs Latins. Les ſix premiers contiennent des extraits ſuivis d'environ une quarantaine des plus beaux ouvrages de littérature Latine; il y en a quatre de proſe, & deux de poëſie. Il ſuffit de nommer les Auteurs que M. *Chompré* offre comme des modèles pour ſentir le mérite de ſon travail. *Sulpice-Sevère*, *Eutrope*, *Aurélius-Victor*, *Cornélius-Népos*, *Juſtin*, *Quinte-Curce*, *Céſar*, *Cicéron*, *Salluſte*, *Velleius-Paterculus*, *Valère-Maxime*, *Aulu-gelle*, *Florus*, *Columelle*, *Végèce*, *Tite-Live*, *Tacite*, *Frontin*, *Macrobe*, *Quintilien*, *Suetone*, *Pline le Naturaliſte*, *Pline le jeune*, *Vitruve*, *Séneque le Philoſophe*, *Celſe* : tels ſont, Monſieur, les Ecrivains que l'Auteur a choiſis pour la proſe. Des extraits de *Plaute*, *de Térence*, *de Phédre*, *d'Ovide*, *de Virgile*, *d'Horace*, *de Juvénal* & *de Perſe*, forment les deux Recueils deſtinés à la poëſie. Si M. *Chompré* s'étoit borné à cette compilation pure & ſimple, on ne pourroit que louer ſon choix, & ſon attention à écarter tout ce qui peut être dangereux pour les mœurs. Mais

il a publié ſix autres parties qui ſont la traduction des ſix premières : traduction élégante & fidelle, enrichie de remarques ſur les endroits difficiles.

Il eſt certain que le moyen le plus ſûr de former le goût des jeunes gens en leur apprenant la langue latine eſt de leur faire beaucoup traduire les bons Auteurs anciens. Sous prétexte de faciliter les commencemens, on a fabriqué du Latin ſur notre Langue ; on a compoſé des Livres exprès, & l'on préſente aux enfans des ouvrages qui ne ſont ni Latins ni François ; ce ſont des Galliciſmes perpetuels auſſi éloignés du vrai tour de la langue Latine que notre ſiècle l'eſt de celui d'*Auguſte*. L'Idiome des Romains eſt en dépôt dans les écrits qu'ils nous ont laiſſés. C'eſt dans ces ſeuls écrits qu'il faut chercher la pureté de leur langue, & non dans des compoſitions Françoiſes en Latin.

Les Recueils de M. *Chompré* ont encore un avantage ; c'eſt qu'on y monte par dégrés de ce qu'il y a de plus aiſé à ce qu'il y a de plus difficile. De plus, ce travail ne ſe réduit pas au petit nombre de Livres, dont même on ne fait voir qu'une très-petite por-

tion dans le cours des Claſſes. L'Auteur a puiſé dans des Ecrivains que l'on ne fait jamais lire aux jeunes gens, & ce qu'il a tiré des plus licentieux, eſt préſenté de manière à ne laiſſer aucune crainte par rapport aux bonnes mœurs. *Plaute*, qui fait l'objet principal de la cinquième partie, en eſt une preuve. Pluſieure petits Drames, compoſés de Scènes rapprochées ſans aucune altération dans le texte, peuvent être lûs par les perſonnes les plus ſcrupuleuſes ; ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ces extraits de *Plaute* & de *Térence*, forment autant de petites Comédies détachées qui peuvent être jouées dans des maiſons particulières par des enfans, frères & ſœurs ou parens, qui apprennent le Latin.

L'Auteur dans ſes avertiſſemens ſur chaque partie Latine & Françoiſe rend compte de ce qu'elle contient. Il expoſe l'uſage qu'il faut faire des traductions ; il montre l'utilité qu'on en peut retirer. Enfin, à juger de ces Recueils par leur ſuccès, (on en eſt à la troiſième édition) ils ſont au point que l'on peut déſirer, pour commencer, pour faire goûter, pour perfectionner l'étude de la langue Latine. On n'a fait

qu'éxecuter le conſeil de *Quintilien.* Ne choiſiſſez pas ſeulement les Auteurs, dit ce grand maître d'éloquence, mais encore les endroits de leurs ouvrages: *Non Auctores modò, ſed etiam partes operis elegeris.* M. *Chompré* n'a travaillé, dit-il modeſtement, que pour les enfans & les jeunes gens ; & certainement il eſt à ſouhaitter que tous les Collèges adoptent ſon ouvrage & le mettent entre les mains des Etudians. Mais les perſonnes d'un âge mûr peuvent elles-mêmes profiter de cette collection faite avec beaucoup de diſcernement & de variété. On n'a ſouvent ni le loiſir, ni la conſtance de lire un livre Latin en entier. Des extraits tels que ceux-ci emportent peu de tems & ne cauſent pas beaucoup de fatigue. S'il vous prend envie, Monſieur, de faire l'emplette de ces douze petits volumes, demandez les chez *Guérin* & *de la Tour*, Libraires, rue Saint Jacques, ſous le titre de *Selecta latini ſermonis Exemplaria è Scriptoribus probatiſſimis.*

Il en eſt, Monſieur, de la Géographie comme des langues vivantes ; elle eſt ſujette à de fréquentes révolutions ; je veux dire qu'un Royaume, par exem- Géographie moderne.

ple, au bout de dix ou vingt ans, plus ou moins, n'a pas la même étendue, le même nombre de Provinces & de Villes, parce qu'il en a perdues ou conquiſes, comme une langue perd & gagne des tours & des mots. C'eſt ce qui rend indiſpenſable la néceſſité de faire de tems en tems de nouveaux Livres de Géographie & de Grammaire. Un homme attentif qui ſuivroit ces différens ouvrages, apprendroit l'hiſtoire des variations des Empires & des Idiomes.

Ainſi, quoique nous ayons déja un grand nombre d'écrits ſur la Géographie, parmi leſquels il y en a pluſieurs d'eſtimés à juſte titre, l'ouvrage de M. l'Abbé *Nicolle de la Croix* ne doit pas être regardé comme inutile, pour deux raiſons qui me paroiſſent très fortes. 1°. Parce que nos meilleurs Livres de Géographie laiſſent à déſirer une méthode plus ſimple & plus claire ; 2°. Parce qu'étant preſque tous composés depuis pluſieurs années, ils ne peuvent faire connoître l'état actuel des différens Empires, Royaumes, Républiques, &c. Ce double avantage ſe trouve dans la *Géographie Moderne*, en deux volumes *in*-12, chez Jean-Thomas *Heriſſant*, Libraire rue Saint Jacques, à

Saint Paul & à Saint Hilaire. L'ouvrage repond au titre qu'il porte de *Géographie Moderne*, l'Auteur s'étant appliqué à marquer la ſituation préſente des quatres parties du Monde. Lorſqu'il fait la deſcription d'un Royaume, de la France, par exemple, il obſerve ce qu'il poſſede ailleurs, pour donner une idée complette de ſa puiſſance.

M. l'Abbé *de la Croix* a ſçû rendre ſa Géographie agréable & intéreſſante par des découvertes nouvelles, dont il rend compte dans ſon Avertiſſement qu'il faut lire pour avoir une idée juſte de ſon Livre, qui de plus eſt rempli de curioſités naturelles & politiques. Je mettrai ici l'adreſſe de M. l'Abbé *de la Croix* en faveur des perſonnes qui voudront le choiſir pour maître : fonction, dont, en qualité d'Auteur de cette Géographie, & par l'expérience qu'il a de l'enſeigner depuis plus de vingt ans, on ſent qu'il doit s'acquitter d'une manière ſupérieure. Il demeure rue du Monceau S. Gervais, chez M. *Denuel*, Marchand de vin en gros, vis à vis l'Orme de S. Gervais.

Puiſqu'il eſt queſtion de Géographie, Monſieur, je dois vous indiquer un Li-

Le Royaume de France, &c.

vre nouveau qui nous manquoit, & qui me paroît très utile. C'eſt *Le Royaume de France, & les Etats de Lorraine, diſpoſés en forme de Dictionnaire.* Cet ouvrage contient les noms de toutes les Provinces, Villes, Bourg du Royaume & des rivières qui y paſſent ; le nombre des feux dont elles ſont compoſées ; les Généralités, les Elections, les Diocèſes, les Bailliages, les Sénéchauſſées, les Prévôtés, les Vigueries, les Sergenteries, les Bureaux des Finances, les Bureaux des Fermes & du Tabac, les Greniers à Sel, les Amirautés, les Juriſdictions Conſulaires, &c. dont elles dépendent. L'Auteur eſt M. *Doiſy, Directeur du bureau des Comptes des parties caſuelles du Roi.* Son ouvrage doit ſa naiſſance aux difficultés preſque inſurmontables qu'il a rencontrées dans les différentes opérations dont il a été chargé pendant près de trente-cinq ans qu'il n'a ceſſé de travailler dans les différens bureaux de Finance, & principalement dans celui des Revenus caſuels du Roi, où il eſt actuellement. Pour lever ces difficultés, vainement il a eu recours aux différens dénombremens du Royaume, qui ont été faits juſqu'aujourd'hui, & qui tous ſont défectueux.

Il s'eſt donc vû obligé, pour s'épargner du travail & pour le faciliter aux autres, d'en entreprendre un conſidérable, de compoſer un nouveau dénombrement plus étendu, plus éxact, & dans un meilleur ordre que ceux qui l'ont précédé. On ſent la commodité de l'ordre Alphabétique. Je cherche une Ville & je ſuis curieux de ſçavoir combien elle a de feux, à quels titres elle eſt remarquable, *Troyes*, par exemple, je trouve dans le Livre de M. *Doiſy* que cette Ville contient 3000 Feux ; qu'elle eſt de la Généralité de Châlons ; qu'il y a Election, Evêché, Bailliage, Préſidial, Hôtel des Monnoyes, Juges-Conſuls, Grenier à ſel, Maîtriſe particulière, cinq groſſes Fermes, bureau du Tabac, Maréchauſſée, Cazernes. Il en eſt ainſi des autres Villes, Bourgs & Paroiſſes. Ce Livre eſt un gros volume *in*-4° d'environ douze-cens pages. Le prix en eſt très modique. Le Libraire qui le débite, (*Tilliard* Quai des Auguſtins) ne le vend que douze francs relié en veau.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 5 Septembre
1753.

LETTRE III.

Comédies Italiennes.

J'AI reçu de Veniſe, Monſieur, deux volumes de Comédies Italiennes imprimées dans cette Ville, & qui ont été repréſentées avec ſuccès ſur différens Théâtres d'Italie. L'Auteur eſt *Charles Goldoni*, Avocat Vénitien, & Membre de l'Académie des Arcades. Ces deux Tomes, qui ſeront ſuivis de quelques autres, renferment huit piéces, toutes en proſe & en trois Actes. L'Auteur, qui vit encore, dit modeſtement dans ſa Préface qu'il eſt né avec un penchant inſurmontable & un génie particulier pour la poëſie Dramatique; qu'il a beaucoup voyagé dans ſon Pays; ce qui l'a mis à portée de connoître les mœurs des différentes Villes d'Italie; que ſon père, qui étoit Médecin ambulant, étant mort, il avoit pris pour ſubſiſter le parti du Barreau; qu'il y avoit réuſſi; mais qu'entraîné par la violence de ſon goût, il s'étoit enfin livré au Théâtre; qu'il avoit formé le projet de relever la Scène Italienne tombée dans

l'opprobre, & d'introduire le ton de la bonne Comédie parmi ſes compatriotes. Sur ce deſſein très louable vous vous imaginez, Monſieur, que l'Auteur aura conſulté les règles & les modèles; vous vous trompez. M. *Goldoni* n'a étudié que deux livres, à ce qu'il dit, *le Monde & le Theâtre.* Il s'eſt fait en conſequence des préceptes à ſa guiſe. Il nobſerve aucune des unités; il croit avoir trouvé le véritable eſprit de la Comédie, & le ſeul moyen d'y réuſſir. Ceux qui ne l'adopteront pas, parce qu'il eſt contraire aux loix *d'Ariſtote* & *d'Horace*, ſeront auſſi inſenſés que des Medecins qui dans la fiévre ne voudroient pas employer le Quinquina, par la ſeule raiſon Qu'*Hyppocrate* & *Galien* ne l'ont point connu. Il regarde la Comédie comme l'imitation de la vie humaine; il a raiſon; il prétend que l'on doit imiter toutes ſortes d'actions, introduire toutes ſortes de perſonnages, même les plus bas & les plus vicieux; il a tort. Vous jugerez encore mieux de cet Ecrivain par l'expoſition que je vais faire de ſes pièces. Je me borne aujourd'hui au premier Volume. Cette analyſe vous amuſera à coup sûr, & vous fera connoître d'ailleurs en quel état eſt aujourd'hui la Scène Italique,

La première pièce a pour titre ; *Donna di Garbo*, c'eſt à dire, *la Femme de mérite*. L'Heroïne eſt une certaine *Roſaure*, ſervante du *Docteur*, Avocat Bolonois, & père de *Florindo* Etudiant à Pavie, d'une fille appellée *Diane* & d'*Octavio* qui ſe ruine à la Lotterie, mari de *Béatrix*, femme vaine & coquette. *Lélio* eſt un ſot petit maître ; *Momolo* eſt l'amant de *Diane* ; *Arlequin* & *Brighella*, valets du *Docteur*. *Roſaure* ouvre la Scène, & raconte ſes avantures à *Brighella* ; elle lui apprend qu'elle eſt de Pavie ; que ſa mère étoit Blanchiſſeuſe d'un Collège ; que ſon occupation à elle étoit de repaſſer les chemiſes des Ecoliers ; qu'un d'entr'eux lui plut beaucoup ; mais qu'après un an de tendreſſe réciproque il s'étoit refroidi & l'avoit quittée ; qu'il étoit allé achever ſes études à Milan, ſans daigner ſeulement lui dire adieu ; qu'elle étoit venue à Boulogne pour ſe venger de ſon perfide, qui eſt *Florindo* lui même fils du *Docteur* ; qu'il doit bientôt revenir dans la maiſon paternelle ; qu'avant ſon arrivée elle veut mettre tout le monde dans ſes intérêts ; qu'à force de fréquenter des Profeſſeurs & des Etudians de Pavie, elle a acquis un dégré

gré de ſçavoir qui ſurpaſſe la portée des femmes ; que perſonne d'ailleurs ne poſſéde mieux qu'elle l'art de ſe conformer aux différens caractères ; que le *Docteur* la voit avec plaiſir ; qu'elle lui inſpirera aiſément de l'amour, ainſi qu'à *Octavio* ſon fils aîné, quoiqu'il ſoit marié. *Brighella* s'engage à favoriſer ſes projets.

Diane vient ſe plaindre à *Roſaure* de la dureté de ſon père qui lui defend d'aimer le ſeigneur *Momolo*. *Roſaure* lui donne des leçons ſur la manière dont il faut qu'elle ſe conduiſe ; & ces leçons ne ſont pas aſſurément d'une *femme de mérite*. Elle lui conſeille de faire l'*Agnès* devant ſon père ; de conſentir en apparence à ſes volontés, & de ménager toujours ſous main celui qu'elle aime. Le *Docteur* ſurvient, & *Roſaure* l'appercevant, ſe met à gronder *Diane* ſur ſon indolence ; elle lui dit tout haut d'aller broder, & tout bas d'écrire à ſon amant. Le Docteur eſt enchanté, & s'écrie pluſieurs fois : *Oh quelle femme de mérite !* Ils ont enſemble une Scène, dans laquelle le *Docteur* conçoit plus d'eſtime encore pour la Servante. Celle-ci fait tomber la converſation ſur les procès, & cite de tems en tems des ſen-

tences Latines & des paſſages du Code. L'Avocat Bolonois eſt ſtupéfait ; il forme le deſſein d'épouſer *Roſaure*, & fait ſa déclaration moitié en Italien, moitié en Latin. Si ma chère *Roſaure*, dit-il, a été juſqu'à préſent avec moi *in qualitate ſervili*, elle ſera dans la ſuite *tanquam domina*, *& hoc jure merito, quia mulier ſapiens eſt maximo digna honore.*

L'adroite Servante, ſûre du cœur de ſon maître, gagne aiſément *Béatrix* en mettant tous ſes ſoins à la parer, & en lui promettant du rouge de Paris. *Lelio* ſe laiſſe prendre à ſon tour dans les filets de la Soubrette. Votre modeſtie & votre beauté, dit-il, vous feront paſſer pour la Pénélope de notre ſiècle. Votre eſprit & votre ſageſſe, réplique *Roſaure*, nous retracent en vous un nouvel Ulyſſe. *Lelio.* Uniſſons nous comme eux par des nœuds chaſtes. *Ros.* Hélas, je ne pourrois pas me flatter de vous donner un Télémaque. *Lel.* Pourquoi ? *Ros.* Minerve voudroit-elle prendre ſoin du fils d'une vile ſervante ? *Lel.* Vous m'avez percé de deux flêches, une décochée de vos yeux, & l'autre de vos lévres. *Ros.* Raſſurez vous ; la bleſſure n'eſt pas profonde, vûe la foibleſſe des armes. Comme il devient trop preſ-

tant, *Roſaure* lui dit de ſe retirer. Elle appelle *Arlequin* qu'elle voit paſſer ; celui-ci l'aborde & ſe plaint de *Béatrix* qui le fait travailler comme un âne, le roue de coups comme un chien, & lui donne à manger comme à un oiſeau. *Roſaure* lui promet les clefs de l'office & de la cave ; moyennant quoi il jure de la ſervir. *Ottavio* eſt ſéduit comme les autres ; il eſt entêté de la ſcience cabaliſtique. *Roſaure* lui cite avec emphaſe les Auteurs célèbres qui ont écrit ſur cette matière. *Ottavio* la prie de le faire gagner à la Lotterie. *Momolo* vient pour faire ſa cour à *Diane*, & *Roſaure* lui inſpire tant d'amour qu'il renonce à ſa première maîtreſſe. La ſervante finit ce premier Acte par s'applaudir de ſes ſuccès.

Au ſecond Acte, *Lélio* conte fleurette à *Béatrix*. celle-ci propoſe une partie de jeu ; on conſulte *Roſaure* ſur le jeu qu'on jouera. La docte ſoubrette fait une diſſertation ſur toutes les différentes eſpèces de jeu qu'elle connoit, ſur leur origine, leurs regles, leur danger, &c. Elle finit par propoſer une partie d'Ombre, & recite un ſonnet qu'elle a compoſé ſur ce jeu. Les domeſtiques apportent une table. *Beatrix* veut jouer

au Pharaon. *Lelio* qui n'a pas le ſou, refuſe de tenir la banque. *Beatrix* taille elle-même, & *Lelio* ponte avec des jetons. *Ottavio* paroît ; il réprimande ſa femme de ſa paſſion pour le jeu, & lui demande de l'argent. La femme ſe met en fureur, & reproche à ſon mari de la ruiner en billets de Lotterie. Il ſe forme entr'eux un petit dialogue d'injures aſſez groſſières. *Ottavio* ſe retire, & l'on ſe remet tranquillement au jeu. On eſt de nouveau interrompu par le *Docteur*. L'habile *Roſaure* lève bien vîte le tapis de la table, cache les cartes, & donne un livre à *Béatrix*. On fait croire à l'imbécille *Docteur* qu'elle étoit occupée à lire un livre de philoſophie, dont *Lelio*, qu'il ne connoît pas, lui expliquoit les endroits difficiles. Le *Docteur* a ſoif ; il envoye *Roſaure* lui préparer de la limonade. *Brighella* annonce l'arrivée de *Florinda*. Il paroît accompagné d'une fille nommée *Iſabelle*, traveſtie en homme ſous le nom de *Flaminio*. Il fait à ſon père un compliment dans lequel il entremêle du Latin, & dans le cours de la converſation il ne prononce pas une ſeule phraſe où il n'y ait du latin. Le *Docteur* eſt comblé d'avoir un fils auſſi ſçavant. Après avoir

fait quelques careſſes au prétendu *Flaminio*, il dit à *Florindo* qu'il a une ſervante d'un mérite diſtingué, auſſi habile qu'un Profeſſeur. *Diane* ſe préſente, & ſon frère lui propoſe d'épouſer *Flaminio* qu'elle trouve fort à ſon gré, & qu'elle conſent de préférer à *Momolo*. Elle lui recommande en s'en allant de conclure bien vîte cette affaire. *Iſabelle*, reſtée ſeule avec ſon amant, réclame la parole qu'il lui a donnée de l'épouſer. *Florindo* la remet au lendemain, & lui donne un baiſer pour gage de ſa fidélité. Le *Docteur* vient avec *Roſaure* qui reconnoît *Florindo*, dont elle eſt auſſi reconnue. Elle lui prend la main comme pour la baiſer, & le mord. Elle lui fait pluſieurs queſtions au ſujet de *Flaminio*. Elle lui dit qu'elle a vû à Pavie une certaine *Iſabelle*, fille d'un Profeſſeur, qui lui reſſembloit parfaitement. *Florindo*, très embaraſſé, prie ſon père d'emmener ſon ami qui a beſoin de repos. Il reſte tête-à-tête avec *Roſaure*. Cette Scène, comme vous penſez bien, Monſieur, eſt fort vive. *Roſaure* accable ſon amant de reproches, rappelle la foi qu'il lui a jurée, & veut qu'il l'épouſe tout à l'heure ; il héſite ; il ſe rend ; alors la ſoubrette lui déclare qu'elle ne veut

point d'un homme comme lui ; que tout ce qu'elle a dit n'étoit que pour l'éprouver, & qu'elle va ſe marier avec ſon père. *Florindo* déſeſpéré ſort pour rêver aux moyens de rompre ce mariage.

Brighella, à l'ouverture du troiſième Acte, annonce à *Octavio* qu'il a encore perdu à la Loterie ; ce qui le met en fureur. *Brighella* appelle *Arlequin* afin de l'aider à apporter des tables pour une Conférence Littéraire qui doit ſe tenir dans la maiſon. *Arlequin* refuſe de travailler ; ils en viennent aux invectives, & des invectives aux coups de poing. *Roſaure* les ſépare, & les envoie chercher les tables. Le Docteur, qui a entendu leur tintamare, demande le ſujet de leur querelle ; ce qui donne lieu à la pédante *Roſaure* de citer *Platon*, *Xénophon* & *Senèque* au ſujet des Domeſtiques. Le *Docteur* ne peut réſiſter à ce torrent de doctrine. Il prend la main de *Roſaure*, & s'engage à l'épouſer. *Lelio* aborde *Roſaure*, & lui dit qu'elle eſt le matin plus brillante que le Soleil ne l'eſt en plein midi. *Roſaure* de ſon côté le compare à la Lune. Il la quitte pour aller faire une viſite à *Florindo*. *Momolo* vient pour le même ſujet. *Roſaure* lui remet une Lettre de *Diane*, & ſe retire en di-

tant que l'heure approche où la ſéance Académique va commencer.

Brighella dreſſe une table. *Arlequin* croyant que c'eſt pour manger, ſe gliſſe deſſous ſans qu'on s'en apperçoive. Chacun prend place. *Florindo* débute par un Sonnet, dont voici le ſens : " *Nice* paroît fidèle à *Tyrcis* ; mais toutes les fois qu'elle regarde *Philène*, ſes yeux deviennent tendres & languiſſans. Doit-on dire de la Bergère qu'elle a deux cœurs, ou qu'elle aime plus l'un que l'autre ? Non : elle les trahit tous deux, & n'en aime aucun. " *Arlequin* comprenant qu'il eſt queſtion de toute autre choſe que d'un repas, veut ſortir de deſſous la table ; & ne trouvant point de paſſage, il renverſe *Lelio* de ſa chaiſe, & paſſe par deſſus. *Béatrix* prend la parole & recite auſſi un Sonnet où elle excuſe les femmes de l'inconſtance de leurs modes ſur les changemens continuels qui arrivent dans la Nature. Après elle *Octavio* en débite un autre ſur la Loterie. Autre Sonnet de *Diane* ſur l'embarras d'une Nymphe qui ſe trouve entre deux amans. *Lelio* recite un Madrigal à la louange de la Beauté ; *Iſabelle* un Sonnet pour prouver combien ce don eſt fragile. *Roſaure* termine cette ennuyeuſe ſéance par une Ode

Anacréontique où elle dit que le monde va toujours de même. Elle demande enſuite la permiſſion de diſputer contre *Florindo* ſur le Droit. Elle lui adreſſe l'argument ſuivant. Celui qui a fait une promeſſe de mariage à une fille libre, eſt obligé de l'épouſer ; *ita habetur ex toto titulo de Nuptiis. Titius* a engagé ſa foi à *Lucrèce* ; donc il eſt obligé de l'épouſer. Le *Docteur* qui s'imagine que cela le regarde, interrompt la Thèſe en diſant qu'effectivement il a promis de ſe marier avec *Roſaure*, & qu'il eſt près de le faire. Arrêtez, dit *Florindo* preſſé par les remords de ſa conſcience, *Roſaure* m'appartient ; j'ai eu des engagemens avec elle avant vous. Mon ſilence deviendroit criminel. Le *Docteur* ſurpris demande à *Roſaure* comment elle a pû conſentir à épouſer le père de ſon amant. Elle répond que ce n'étoit qu'une feinte pour ramener l'ingrat. *Florindo* ſe détermine enfin à épouſer *Roſaure* du conſentement de toute la famille. *Iſabelle* ſe met en fureur. *Roſaure* pour l'appaiſer perſuade à *Lelio* de lui donner la main ; ce qu'il veut bien. *Roſaure* obtient encore du *Docteur* que *Diane* épouſe *Momolo*. Voilà, Monſieur, ce qui s'appelle *la Femme du mérite.*

La seconde Comédie intitulée : *I due Gemelli Venetiani*, *les deux Jumeaux Vénitiens*, est encore plus extraordinaire. La scène est à Verone dans la Maison du *Docteur Balanzoni*. Le premier dialogue est une querelle entre *Rosaure* fille du *Docteur*, & *Colombine* sa femme de chambre. Celle-ci se met à sa toilette au lieu d'habiller sa maîtresse. *Rosaure* la gronde ; elle répond impertinemment, & menace de découvrir le mystère. *Rosaure* ne sçait ce que cela signifie. Le *Docteur* arrive, & comme il est au fait, il supplie *Colombine* de garder le secret. Il annonce en même-temps à *Rosaure* que le Seigneur *Zanetto*, fils de *Pantalon* riche Marchand de Venise, à qui elle est promise en mariage, doit se rendre incessamment à Verone. En effet *Brighella*, valet du *Docteur*, annonce l'arrivée de *Zanetto*. Le *Docteur* va au-devant de lui. *Rosaure* demande à *Brighella* ce que c'est que *Zanetto*. Le valet répond qu'il est bien de figure, & qu'il ressemble parfaitement à un de ses frères ; que la seule différence entr'eux est que *Zanetto* est gauche & stupide, & que l'autre est plein d'esprit & de vivacité. Le *Docteur* présente *Zanetto* à *Rosaure*, & celle-ci lui dit : Seigneur, je

ſuis votre très-humble ſervante. Il demande où eſt celle qu'il doit épouſer : la voilà, répond le *Docteur*, c'eſt ma fille que vous voyez. Ne m'a-t-elle pas dit qu'elle étoit ſervante, réplique *Zanetto* ? Le *Docteur* lui fait entendre que c'eſt par civilité qu'elle a employé ce terme. *Zanetto* veut épouſer tout de ſuite. Le *Docteur* les laiſſe enſemble, en recommandant toutefois à ſa fille de ne point accorder ſes faveurs avant la cérémonie nuptiale. Le dialogue entre *Roſaure* & *Zanetto* eſt très-indécent. Celui-ci preſſe vivement ſa Maîtreſſe, qui le renvoie après la nôce. Il trouve ce terme trop long : concluons, dit-il, tout-à-l'heure, ou jamais ; en même-temps il lui prend la main, & veut prévenir les droits de l'hymen. *Roſaure* paye d'un ſoufflet ſes tranſports. L'autre tout étonné demeure quelque temps immobile, fait une réverence, & s'en va. *Pancrace*, ami du *Docteur*, apprend de *Roſaure* ce qui vient de ſe paſſer ; il eſt lui-même amoureux d'elle, & lui conſeille de laiſſer là l'impudent *Zanetto*.

Le Théâtre repréſente une rue. *Béatrix*, jeune Venitienne, paroît en habit de voyage, & dit qu'elle veut s'en retourner à Veniſe, d'où elle étoit partie

par le conſeil de *Tonino* ſon amant pour venir à Vérone ; mais qu'elle l'attend envain depuis ſix jours. *Florindo*, ami de *Tonino*, repréſente à *Béatrix* l'indécence de ſe mettre en route avec un ſeul domeſtique, & le danger de ſouffrir quelque violence de la part de *Lélio* qui l'aime éperdûment. *Lélio* vient offrir ſon équipage à *Béatrix*, & lui propoſe de l'accompagner. *Florindo* s'offenſe de ſa hardieſſe. Ils en viennent aux injures, & ſe battent. *Béatrix* s'en va dans une auberge voiſine. *Tonino* ſurvient fort à propos pour ſauver la vie à ſon ami *Florindo*, qui alloit ſuccomber. Il deſarme *Lélio* qui ſe retire. *Tonino* demande à *Florindo* des nouvelles de *Béatrix*, & *Florindo*, qui en eſt épris, feint de ne la pas connoître. Au reſte *Tonino* eſt frère de *Zanetto*, & c'eſt leur exacte reſſemblance qui va occaſionner une infinité de quiproquo dans cette pièce qui n'eſt autre choſe qu'une mauvaiſe copie d'*Amphytrion* & des *Menechmes*. *Lelio* rencontre *Zanetto*, &, le prenant pour *Tonino*, il veut lui faire mettre l'épée à la main. *Zanetto*, homme doux & pacifique, crie au ſecours. *Florindo* croyant voir *Tonino* le défend, & bleſſe *Lelio*. *Zanetto* le remercie, & *Florindo* lui dit qu'il n'a fait

que lui rendre la pareille. *Zanetto* ne sçait ce qu'on lui veut dire. Resté seul il se rappelle le soufflet qu'il a reçû de sa maîtresse, & s'en console. Au-bout du compte, dit-il, je ne dois pas conclurre de là que je fois mal avec elle ; car ma mère m'a souvent souffleté, & cependant elle m'aimoit beaucoup.

Pancrace le détourne du dessein où il est d'aller demander pardon à *Beatrix*, & le dégoûte même du mariage ; en disant que c'est un poids à l'esprit, un poids au corps, un poids à la bourse, un poids à la tête ; que la femme est une furie, un Démon ; que lorsqu'elle embrasse, c'est pour attirer dans l'Enfer ; que sa bouche est un vase de venin qui par le canal des oreilles coule dans le cœur & donne la mort, & mille autres gentillesses. *Beatrix* reparoît & croyant voir son cher *Tonino* en voyant *Zanetto*, elle court à lui avec empressement. *Zanetto* la repousse avec mépris, & répète mot pour mot ce que *Pancrace* vient de lui dire. Elle ne sçait que penser de cet accueil ; elle s'imagine que *Tonino* est devenu fou ; elle invoque l'Amour.

Le Théâtre, au second, Acte, représente encore une rue, où *Arlequin*, qui

n'étoit pas arrivé à Vérone en même tems que ſon maître *Zanetto*, paroît en équipage de voyageur, accompagné d'un crocheteur qui porte une valiſe. Il apperçoit *Tonino*, & le prenant pour ſon maître, il lui rend compte de tout ce qui eſt dans la valiſe. *Tonino* ne comprend rien à ce galimathias ; *Arlequin* de ſon côté croit que la tête a tourné à ſon maître ; il lui remet un écrain de diamans, & le quitte. *Colombine* croyant parler à *Zanetto*, dit à *Tonino* que *Roſaure* ſa maîtreſſe le prie de paſſer chez elle. *Tonino* prend *Colombine* pour une entre-metteuſe, la queſtionne, la badine ſur le compte de *Roſaure*, & promet de l'aller voir. Le *Docteur* de ſon côté aſſure *Tonino* que ſa fille l'attend avec impatience. *Tonino* admire la complaiſance du père, & demande à entrer ſeul chez *Roſaure* ; ce qui lui eſt accordé. *Colombine* repréſente au *Docteur* l'indécence d'un pareil tête-à-tête. Le *Docteur* répond que *Pancrace* ſera avec eux. *Colombine*, qui ne peut ſouffrir *Pancrace*, dit au *Docteur* que c'eſt un pâtelin dangereux. Elle ajoûte : il m'a dit des choſes, & a voulu me mettre la main dans de certains endroits.... Tais-toi, langue de vipère ;

interrompt le *Docteur*. Suit une Scène de quiproquo entre *Zanetto* & *Arlequin* qui jure lui avoir remis l'écrain de diamans. Le Théâtre change de décoration, & représente l'appartement de *Rosaure* où *Tonino* est introduit par *Brighella* qui lui dit qu'il ressemble beaucoup à son frère qu'il a connu à Venise. Ce frère c'est *Tonino* lui-même. Après des complimens réciproques, *Tonino* donne à *Rosaure* l'écrain de diamans, & veut en venir à ses fins; *Rosaure*, qui croit toûjours être avec *Zanetto*, lui dit que s'il est si pressé de se satisfaire, il n'a qu'à appeller deux témoins, en présence desquels elle lui donnera la main, & qu'après il pourra disposer de sa personne. Le Cavalier admire la vertu de *Rosaure*, & la plaint d'être née d'un père infâme, qui cherche à faire un trafic honteux de la beauté de sa fille. *Rosaure* justifie son père qui ne lui a permis de le recevoir, que parcequ'il doit-être son époux, & que les Lettres qu'il a lui même écrites au *Docteur* en font foi. *Tonino* jure qu'il ne lui a écrit de sa vie, & qu'il n'a même jamais entendu parler de lui. Jugez, Monsieur, de la surprise de la fille. *Pancrace* se trompant toujours, & s'imagi-

nant avoir affaire à *Zanetto*, reproche à *Tonino* de mettre le pied dans la maiſon du *Docteur*, malgré tout le mal qu'il lui a dit des femmes, & qu'il veut bien lui répéter encore. *Tonino* le réfute, & dit que les femmes n'auroient aucun pouvoir ſur nous ſi nous ne tombions de nous-mêmes dans leurs piéges. Il fait à ce ſujet une belle comparaiſon. Il en eſt, dit-il, comme du Roſſignol & du Crapaut; celui-ci ne fait autre choſe qu'ouvrir la gueule, & le Roſſignol va s'y précipiter, après avoir long-temps voltigé autour de l'animal venimeux. *Tonino* raconte ſon aventure avec *Roſaure*, mais ſans la nommer; & comme il doit partir le lendemain, il remet à *Pancrace* l'écrain qu'un fou lui a donné dans la rue, & le prie de le reſtituer au cas qu'on le réclame. Ici la Scène repréſente une auberge, où *Zanetto* & *Arlequin* diſputent. Le Maître accuſe ſon valet de l'avoir volé. Le *Barigel* accourt avec ſes Sbirres, & mène *Arlequin* en priſon. *Beatrix* ſe jette aux genoux de *Zanetto*, qu'elle croit ſon amant, & le prie d'avoir compaſſion de ſes larmes. Il s'attendrit; mais ſur ce qu'on lui dit qu'il a des engagemens avec *Roſaure*, & que s'il ne les remplit, le *Docteur* le pourſuivra en

juſtice, il quitte bruſquement *Beatrix* qui de nouveau s'abandonne à la douleur. *Florindo* & *Lelio* ſe propoſent tous deux à la Belle pour remplacer *Tonino*, qui s'offre à leurs regards, & déconcerte les deux rivaux. Il proteſte à *Beatrix* qu'il n'eſt ni traître ni parjure. *Florindo* & *Lelio* reſtent enſemble, & méditent un projet de vengeance. Le premier eſt d'avis d'appeller *Tonino* en duel, l'autre trouve un moyen plus court & moins dangereux, qui eſt de lui lâcher un coup de piſtolet dans le dos.

Au troiſième Acte, *Pancrace* eſt dans la rue avec un Orfévre, à qui il montre l'écrain, pour le lui vendre. Le *Barigel* caché avec ſa troupe, reconnoit de loin l'écrain dont *Zanetto* lui a parlé, aborde *Pancrace*, & prend les bijous pour les porter devant le Juge. *Pancrace* ſoutient que *Zanetto* les lui a donnés; *Zanetto* jure le contraire. *Pancrace* rencontre *Tonino*, & lui fait des reproches d'avoir nié qu'il lui eût remis l'écrain. Les mépriſes ſont repetées de la part des deux femmes. *Roſaure* déchire les lettres que *Zanetto* avoit écrites à ſon Pere, & les jette dans la rue pour marquer à *Zanetto* le mépris qu'elle a pour lui. *Tonino* re-

masse les morceaux, & voit au bas de quelques unes la signature de *Zanetto*. Il soupçonne alors que son frère, à qui il ressemble si bien, est à Verone; il se rappelle ce que *Brighella* lui a dit. Il l'interroge de nouveau, & il voit clairement que la cause de tout ce qui s'est passé est sa ressemblance parfaite avec son frère.

Colombine vient trouver *Tonino* dans la rue pour lui dire, croyant parler à *Zanetto*, que celle qu'il vient épouser n'est point fille du *Docteur*; qu'elle a été trouvée étant encore au berceau, par un Etranger qui arrivoit de Venise; *Tonino* demande s'il n'y avoit pas dans le maillot un Médaille representant deux têtes. La soubrette répond qu'elle a entendu parler de quelque chose de semblable.

Le *Docteur* veut que *Zanetto* épouse sa fille, & charge *Pancrace* de l'engager à conclurre. *Pancrace* qui brule pour *Rosaure* d'un feu qu'il n'ose faire éclater, est abordé par *Zanetto*. Celui-ci se plaint de ce que toutes les femmes le chassent & le maltraitent. Il demande une recette pour guerir du désir importun qu'il a de se marier. *Pancrace* lui donne une poudre par le moyen

de laquelle il a, dit-il, toujours vécu tranquille, ſans avoir jamais éprouvé les peines de l'amour. Cette poudre eſt un poiſon. Le trop credule *Zanetto* la mêle dans un verre de vin qu'il boit. *Pancrace* ſe retire. *Zanetto* tombe mourant. *Colombine*, qui ſort par hazard, l'apperçoit dans cet état, & crie au ſecours. *Florindo* vient à paſſer, & voyant auprès de *Zanetto* un verre dans lequel il y a un reſte de vin extremement trouble, il juge qu'il a été empoiſonné. Le *Docteur* qui arrive avec ſa famille, fait tranſporter le cadavre dans l'auberge où logeoit *Zanetto*. Tandis que tout le monde ſe lamente, *Tonino* paroît, & il s'élève un cri de frayeur & d'admiration. Le *Docteur* veut éclaircir la choſe. *Tonino* de ſon côté l'interroge, & l'oblige de lui conter l'hiſtoire de *Roſaure*. *Tonino* reconnoit à toutes les particularités & ſur tout à la médaille aux deux têtes que *Roſaure* eſt ſa ſœur *Flaminia*. Ma mère, dit-il, allant de Veniſe dans la vallée de Bergame pour voir *Zanetto*, amena ma ſœur avec elle dans le deſſein de la confier à notre Oncle. Des Voleurs l'aſſaſſinerent entre Vicence & Vérone. Ils eurent pitié ſans doute de l'âge tendre de

Flaminia. Le *Docteur* raconte de ſon côté qu'ayant eu de ſon mariage une fille unique nommée *Roſaure*, un de ſes frères laiſſa à cette fille une ſucceſſion de trente mille ducats ; mais que l'enfant vint à mourir, & que pour ne pas perdre cet héritage qui par le Teſtament devoit paſſer à un Neveu, il avoit, par le ſecours de *Balia*, mère de *Colombine*, ſubſtitué à ſa fille morte un enfant trouvé à qui il avoit donné le nom de *Roſaure* ; qu'il craignoit que ſon Neveu, apprenant cette fourberie, ne lui fit un procès & ne le ruinât. *Tonino* demande quel eſt ce Neveu, & le *Docteur* lui dit que c'eſt *Lelio*, qui les aborde juſtement. Il adore, à ce qu'il dit, *Béatrix*. *Tonino* lui conſeille de porter ſes vœux ailleurs ; il lui propoſe *Roſaure* avec une dot de quinze mille ducats & l'eſpérance d'autant à la mort du *Docteur*. *Lelio* accepte la propoſition, & *Roſaure* conſent à tout pourvû qu'elle ait un mari. *Florindo* demande pardon à *Tonino* de l'avoir trahi ; il s'excuſe ſur l'amour. *Pancrace* ſurvient, & n'eſt pas peu ſurpris de voir *Tonino* en vie ; il le prend en particulier pour lui demander s'il n'a pas fait uſage de la poudre qu'il lui avoit préparée dans un verre de vin.

Tonino comprend à cette queſtion & à l'air embarraſſé de *Pancrace* que c'eſt lui qui a empoiſonné ſon frère. *Pancrace* ſe voyant découvert boit ce qui étoit reſté dans le verre, & avoue ſon crime avant que de mourir. *Roſaure* & *Tonino* verſent quelques larmes ſur le ſort de leur frère, & ne ſongent enſuite qu'à faire ſuccéder la joie à la triſteſſe, *Tonino* en épouſant *Beatrix*, & *Lelio Roſaure*.

L'eſpace me manque ; ſans quoi, Monſieur, j'aurois achevé de vous rendre compte aujourd'hui du premier volume de ces Comédies nouvelles & ſingulières ; ce ſera pour une autre fois. D'après l'expoſition de ces deux Pièces vous pouvez juger d'avance ſi le Docteur *Goldoni* eſt fondé à ſe dire l'heureux réformateur du Théâtre Italien. Ce n'eſt pas que cet Ecrivain, comme vous l'aurez remarqué, n'ait de l'eſprit & de l'imagination ; mais juſqu'à préſent il me paroît manquer de jugement & de goût. Les Poëtes de notre Nation, à qui nous reprochons le défaut de vraiſemblance & de conduite dans leurs Drames, ſont pleins de ſageſſe & de bon ſens en comparaiſon de M. *Goldoni*.

M. *Guérin*, Ex-Recteur de l'Univerſité, & l'un des Profeſſeurs de Rhétorique au Collège Mazarin, eſt connu depuis long-temps avec honneur ſur la double colline, dont l'une pourroit être conſacrée à la Poëſie Latine, & l'autre à la Poëſie Françoiſe. Il vient de donner au Public un *Diſcours en vers ſur l'éducation des Princes*, à Paris chez *Thiboust*, Imprimeur du Roi & de l'Univerſité, Place de Cambray. C'eſt un Poëme d'environ trois cens vers On ne ſçauroit trop louer le but que l'Auteur ſe propoſe, & il eſt à ſouhaiter pour tous les Peuples de la Terre que leurs Souverains prêtent l'oreille aux ſublimes leçons renfermées dans cet écrit ; Diſcours en Vers.

O Rois, vous naiſſez tous pour l'immortalité ;
L'Avenir vous obſerve avec ſévérité ;
Il garde tous vos noms : vertueux ou coupable,
Nul de vous ne peut faire ſon œil inévitable.
De vulgaires Mortels peuvent être oubliés.
Le mépris eſt l'oubli pour les Rois décriés.

M. *Guérin* leur offre les moyens de ſauver leurs noms de l'opprobre. C'eſt de cultiver leur eſprit & leur raiſon, de s'inſtruire à l'école des Muſes, d'étudier l'art de régir le monde, de puiſer

dans les bons Livres les principes d'une conduite prudente & d'une ſaine politiqüe. Un Prince ainſi élevé gouvernera avec gloire.

Il ſçaura quel rapport de beſoins, d'intérêts,
Confond le bien du Maître & celui des ſujets;
Il verra par quel art un Prince juſte & ſage
D'un pouvoir reſpecté ſçait tempérer l'uſage;
Deſcendre avec grandeur à des ſoins ſans éclat,
Faire choix des talens, & mouvoir tout l'Etat.

Le Poëte recommande aux Rois d'imiter *Philippe*, Roi de Macédoine, qui ſe montra ſi jaloux de donner une heureuſe éducation à ſon fils *Alexandre*, & qui choiſit lui-même pour ſon Précepteur *Ariſtote*, l'homme le plus habile de ſon temps.

Célébrons ce beau trait d'un Roi plein de ſageſſe,
De ce PHILIPPE, arbitre & vainqueur de la Grèce.
L'Hymen lui donne un fils; il en rend grace aux Dieux;
Mais ce qui met le comble à ce bienfait des Cieux;
C'eſt, dit-il, écrivant au Sage de Stagyre,
Qu'un Maître tel que vous un jour pourra l'inſtruire:

Oui, mon plus doux eſpoir c'eſt que ſous votre loi
Mon fils ſe rendra digne & de vous & de moi.

A cet exemple M. *Guérin* joint celui de LOUIS XIV, qui ſe plaignoit ſouvent qu'une fauſſe indulgence eût fait négliger ſes premières années. On doit juger de ſes regrets par les ſoins qu'il prit de l'éducation de ſes enfans; ce qui donne lieu au Poëte de peindre *Boſſuet* & *Fénelon*.

Oracles du ſçavoir, polis au ſein des Arts,
De quels traits différens vous frappez nos regards!
BOSSUET, grand, profond, véhément, énergique,
Des favoris de Dieu trace la politique;
Peint les Rois, les Etats, & les decrets des Cieux.
FENELON, tendre, aiſé, fécond, harmonieux,
De ce ſtyle enchanteur, où ſa douceur reſpire,
Conſeille la vertu, l'embellit & l'inſpire.

La Religion eſt l'appui du trône; ſans elle il n'eſt point de véritable grandeur.

Témoin ce JULIEN, qui va mettre ſa gloire
A rétablir des Dieux qu'il rougiroit de croire;
Athée intolérant, & dont la cruauté

Poursuit sans intérêt le Dieu qu'il a quitté ;
Sophiste couronné, de qui le sçavoir même,
Par l'abus dégradé, fait honte au Diadème :
Qui tâcha vainement d'éblouir l'Univers ;
Dans qui, jusqu'aux vertus, tout étoit des travers.

Il y a, Monsieur, de très-belles choses dans le Poëme de M. *Guérin*. La raison, ce fondement solide de tout écrit, y domine, paréo des graces de l'expression. L'Auteur a dédié ses préceptes à un Modèle, à M. Le DAUPHIN. Voici les vers qu'il lui adresse, après avoir rappellé les conseils que les *Bossuet* & les *Fénelons* donnoient à leurs augustes Elèves.

Tels étoient les discours de ces hommes sublimes,
PRINCE, tu reconnois leurs célestes maximes :
De ces mêmes leçons dès le berceau nourri,
Tu reconnois la voix de ce Mentor chéri,
Dont les sages travaux, l'ardeur, la vigilance
Goutent dans tes vertus leur digne récompense.
Ainsi d'un œil content le Laboureur charmé
Voit jaunir la moisson du champ qu'il a semé.

Je suis, &c.

A Paris, ce 7 Septembre 1753.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE IV.

L'*HISTOIRE générale des Voyages* eſt un grand tableau de l'Univers ; les objets qu'il repréſente ſont ſi ſinguliers & ſi variés, qu'on les voit toujours avec plaiſir, malgré le peu d'ordre qui regne dans la diſpoſition. Le plan du Livre & l'hiſtoire particulière de quelques Voyageurs ont fait la matière de mes premières analyſes ; il ne me reſte plus, Monſieur, qu'à vous entretenir de ce que chaque Pays offre de plus rare, de plus inſtructif, ou de plus amuſant. Je commencerai par l'Afrique. C'eſt en voyageant le long de ſes côtes que l'on a fait les premières découver- Suite de l'hiſtoire des Voyages.

tes ; je ne rapporterai que ce qui m'a paru de plus frappant dans les mœurs & dans les différens uſages de ces Peuples.

Entre le *Cap-Rouge* & la rivière de *Nunho* il y a une iſle appellée *Biſſao*, dans laquelle on obſerve une coutume bien extraordinaire. Lorſqu'un habitant a reçu quelque ſujet de mécontentement d'un de ſes voiſins, il va trouver le Prince, & lui fait une donation de la maiſon de ſon ennemi. Le Prince l'accepte & s'en empare, ſans attendre le conſentement du Propriétaire. Celui-ci ſe trouve dans la néceſſité de la racheter ou d'en bâtir une autre. A la vérité le moyen de s'en venger eſt facile en jouant le même tour. Ainſi le Prince a deux maiſons au lieu d'une. Vous concevez, Monſieur, que cet uſage biſarre eſt un puiſſant moyen pour maintenir la paix parmi les habitans.

Au nord de la grande rivière de *Gambra*, dans une Ville nommée *Nakkaway*, c'eſt la coutume que celui qui a vendu quelque choſe le matin, peut rompre ſon marché le ſoir en reſtituant le prix qu'il a reçu, pourvû qu'il faſſe ſa demande avant le Soleil couché. Un Anglois y avoit un jour acheté une vache qui ne lui avoit coûté qu'une *Barre*. On

appelle ainſi une certaine quantité de marchandiſes dont on convient dans le commerce, & qui, dans l'origine, étoit du poids d'une barre de fer. L'Anglois après avoir payé cette vache, avoit jugé à propos de lui couper la queue. Le Nègre qui l'avoit vendue, s'en étant apperçu, vint la lui redemander ; l'Anglois ordonna qu'on la lui rendît ; mais le Nègre affectant beaucoup de ſurpriſe, déclara que ce n'étoit pas ſa vache ; que la ſienne avoit une queue, & qu'il étoit étonnant qu'on cherchât à le tromper. L'Anglois lui expliqua naturellement qu'après l'avoir achetée, il lui avoit coupé la queue. Quoi, s'écria le Nègre, vous avez coupé la queue de ma vache ? J'eſtimois ma vache trois cens barres avec ſa queue ; il faut que vous me les payiez. Tous les habitans prirent ſon parti en faveur de l'uſage ; & il en couta à l'Anglois trois cens barres pour la queue d'une vache.

Au *Cap-Verd* & ſur les côtes voiſines, les maris tiennent leurs femmes dans une ſoumiſſion bien grande. Non-ſeulement elles ſont chargées de tous les offices domeſtiques ; le ſoin de cultiver la terre les regarde encore. Lorſqu'une femme a préparé le dîner, ſon mari le mange

tranquillement ; & elle n'a que les reſtes qu'elle va manger à la cuiſine. Quand un mari rentre dans ſa maiſon après une abſence de deux ou trois jours, ſa femme ſe met à genoux pour le ſaluer ; l'uſage veut auſſi qu'elle prenne toujours la même poſture pour lui verſer à boire. Tandis que les hommes paſſent le temps dans une converſation oiſive, leurs femmes veillent à les garantir des mouches. Cette extrême ſubordination eſt néceſſaire dans un Pays où la pluralité des femmes ſemble demander qu'elles ſoient plus ſoumiſes. Ces uſages, qui nous paroiſſent ridicules, ſont donc fondés ſur la néceſſité & ſur la raiſon.

Entre les rivières du *Sénégal* & de la *Gambra* ſont renfermés des Peuples Nègres appellés *Jalofes*. L'art de dérober avec adreſſe eſt porté chez eux à la dernière perfection. Ce n'eſt pas ſur les mains du voleur qu'il faut avoir les yeux ouverts ; c'eſt ſur ſes pieds. S'ils voyent à terre un morceau de fer, une pièce d'argent ou d'or, un couteau, des ciſeaux, ou toute autre choſe, ils s'en approchent, tournent le dos à la proie qu'ils ont en vûe ; ils vous regardent en tenant les mains ouvertes ; & pendant ce temps-là ils la ſaiſiſſent avec le gros orteil ; &

pliant le genou, ils levent le pied par derrière juſqu'à leur *Pagne,* qui ſert auſſitôt à cacher le vol. Ils la prennent enſuite avec la main, & achevent de la mettre en ſureté. Le *Pagne* eſt le morceau d'étoffe ou de toile dont ils ſe ſervent pour ſe couvrir depuis la ceinture juſqu'aux genoux.

La plus nombreuſe de toutes les Nations qui habitent la même côte que les *Jaloſes*, porte le nom de *Mundigos.* On rapporte une coûtume ſingulière de ces Peuples. Lorſqu'il eſt queſtion de déliberer ſur quelque affaire d'importance, le Roi fait aſſembler ſon Conſeil dans la plus épaiſſe forêt qui ſoit de ſa réſidence. Là on creuſe dans la terre un grand trou, ſur les bords duquel tous les Conſeillers prennent ſéance ; & la tête baiſſée vers le fond, ils écoutent ce que le Roi leur propoſe. Les ſentimens ſe recueillent, & les reſolutions ſe prennent dans la même ſituation. Lorſque le conſeil eſt fini, on rebouche ſoigneuſement le trou de la même terre qu'on en a tirée, pour ſignifier que tous les diſcours qu'on a tenus y demeurent enſevelis. Auſſi la moindre indiſcrétion eſt-elle punie du dernier ſupplice. Cette méthode rend les plus grands deſſeins impénétrables.

La liqueur dont les Nègres font le plus d'uſage eſt le vin de palmier. Peut-être ſerez-vous bien aiſe d'apprendre de quelle manière on recueille cette boiſſon. Lorſqu'ils ont reconnu à certaines marques que l'arbre eſt parvenu à ſa maturité, ils grimpent au ſommet, coupent deux ou trois branches, font un petit trou, y mettent une feuille roulée en forme d'entonnoir ; & plaçant au-deſſous un grand pot qu'ils attachent à l'arbre, ils y laiſſent diſtiller le vin. Il faut renouveller les inciſions chaque fois qu'on en veut tirer ; car il s'arrête après avoir coulé aſſez longtemps par le même trou. Un palmier fournit du vin pendant trois mois, après quoi il ſéche & meurt bientôt. La liqueur qu'on tire de cet arbre a la couleur du vin d'Eſpagne, & il pétille comme celui de Champagne. Il joint à la douceur une ſorte d'acidité qui le rend fort agréable ; mais il n'eſt véritablement bon que pendant trente-ſix heures ; enſuite il s'aigrit & s'altère par degrés juſqu'à ſe changer en vinaigre.

En côtoyant l'Afrique, depuis l'embouchure du *Sénégal* juſqu'au *Cap des Palmes*, on trouve le Royaume de Guinée. C'eſt une coûtume immémoriale parmi ces Peuples d'avoir à quelque di-

ſtance de chaque habitation une maiſon ſéparée appellée *Burmanon*, où les femmes & les filles ſe retirent pendant leurs infirmités lunaires. Elles n'oſent déguiſer leur ſituation, parceque dans la cérémonie du mariage on les fait jurer par leurs Idoles d'avertir leur mari auſſi-tôt qu'elles s'apperçoivent de leur état, & de ſe rendre ſur le champ au *Burmanon*.

Dans ce pays-là lorſqu'un Nègre a rendu le dernier ſoupir, ſa femme ou quelqu'un court vite à la porte de la maiſon, & fait un grand cri. Auſſi-tôt toute la Ville retentit des lamentations des habitans, qui répondent par d'autres cris encore plus grands. Chacun accourt à la maiſon du mort, & vient lui propoſer mille queſtions ridicules. Comme on voit qu'il ne répond rien, on s'en retourne en diſant froidement : *il eſt mort.* Alors les vieilles femmes redoublent leurs cris, & font toutes ſortes de contorſions extravagantes. Les unes armées d'une pique font des recherches dans la maiſon, & feignent de vouloir ouvrir la terre pour trouver la perſonne qui leur manque, en l'appellant à haute voix par ſon nom ; d'autres courent comme des furieuſes dans les lieux que le mort fré-

quentoit, & demandent en pleurant à tous ceux qu'elles rencontrent s'ils n'ont pas vû la perſonne qu'elles cherchent. On leur répond en branlant la tête : *il eſt parti.*

Il n'y a que les Nobles en certains Cantons de la Guinée qui puiſſent faire le commerce. Tout autre Nègre qui ſeroit ſurpris dans un trafic actuel, verroit ſes effets confiſqués. Voici de quelle manière on peut s'élever à la qualité de Marchand ou de Noble. On emploie ſes amis à la Cour ; & ſi la demande eſt approuvée, le Roi indique un jour où les Seigneurs ſe rendent ſur le bord de la mer pour cette cérémonie. Le Candidat commence par payer les droits Royaux ; enſuite le Prince déclare devant ſes Courtiſans qu'il reçoit un tel pour Noble & pour Marchand. Après quoi, ſe tournant vers la mer, il défend aux flots de nuire au nouveau Noble, de renverſer ſes canots, & de faire périr ſes marchandiſes. Il finit l'inſtallation en verſant dans la mer une bouteille d'eau-de-vie pour gagner ſes bonnes graces. Alors le nouveau Noble s'approche du Roi, qui lui prend les mains, les ſerre d'abord l'une contre l'autre, les ouvre

enſuite, & ſouffle dedans en prononçant ces paroles : *allez en paix.*

Les Nègres ont un ſerment ſur lequel on peut ſe repoſer ſans défiance ; c'eſt lorſqu'ils jurent par le Ciel de la manière ſuivante. Ils prennent un peu de ſable qu'ils ſe mettent dans la bouche, & levent les yeux au Ciel avec cette imprécation : *Dieu, tuez moi par le ſable,* ſi telle choſe n'eſt pas vraie. Ils n'employent guère ce ſerment que lorſqu'on l'exige, ou qu'ils ſont dans le tranſport de la paſſion.

En avançant toujours vers le midi de l'Afrique, depuis les pays dont je viens de parler, juſques aux côtes des *Caffres*, on trouve les Royaumes d'*Angola* & de *Congo*. Voici quelques coutumes de ces Peuples qui ne ſont pas moins extraordinaires que les précédentes. Une femme qui reçoit des étrangers dans ſa maiſon eſt obligée de leur accorder ſes faveurs pendant les deux premières nuits. Auſſitôt, dit l'Auteur, qu'un Miſſionnaire Capucin arrive dans le pays, ſes interprêtes avertiſſent le Public que l'entrée de ſa chambre eſt interdite aux femmes,

Les Souverains du Royaume de *Congo* ſont reſpectés comme des Dieux.

Leurs ſujets ſont perſuadés qu'ils ont le pouvoir de faire tomber la pluie du ciel. Ils s'aſſemblent au mois de Décembre pour avertir le Monarque que c'eſt le temps où les terres en ont beſoin. Le Prince indique un jour, auquel tous ſes ſujets doivent ſe préſenter devant lui armés comme en guerre avec tous leurs gens. Après un concert barbare de tambours & d'autres inſtrumens militaires, le Roi ſe lève ſans quitter ſon trône, & lance une flèche vers le ciel. Si le hazard veut qu'il pleuve ce jour là ou le lendemain, les réjouiſſances & les exclamations ſont pouſſées juſqu'à l'extravagance.

Dans les cérémonies des funérailles ſi la douleur ne fournit pas des larmes en aſſez grande quantité, on a ſoin de ſe mettre dans le nez du poivre Indien, qui les fait couler en abondance. Lorſqu'on a pleuré & crié quelque tems, on paſſe tout d'un coup de la triſteſſe à la joye, en faiſant bonne chère aux frais du mort. On ne ceſſe de boire & de manger, que pour ſuivre le ſon des tambours qui invite toute l'aſſemblée à danſer. Le bal commence. Auſſitôt qu'il eſt fini, on ſe retire dans des lieux indiqués, où tous les ſpectateurs

des deux ſexes ſont renfermés enſemble dans l'obſcurité, avec la liberté de ſe mêler ſans diſtinction. Comme le ſignal de cette infâme cérémonie ſe donne au ſon des tambours, l'ardeur du peuple eſt incroyable pour ſe rendre à l'aſſemblée. Il eſt preſqu'impoſſible aux mères d'arrêter leurs filles. Mais, ce qui doit paroître encore plus étrange, ſi c'eſt le maître de la maiſon qui eſt mort, ſa femme ſe livre à tous ceux qui demandent ſes faveurs, à la ſeule condition de ne pas prononcer un mot tandis qu'on eſt enfermé avec elle.

Une loi du Royaume de *Congo* défend ſous peine de mort de voir boire ou manger le Souverain. Un fils du Roi âgé d'onze ou douze ans, étant entré dans la ſalle tandis que ſon père buvoit, fut ſaiſi par l'ordre de ce Prince, revêtu ſur le champ d'un habit fort riche, & traité avec toutes ſortes de liqueurs & d'alimens. Mais auſſi-tôt qu'il eut achevé ce funeſte repas, il fut coupé en quatre quartiers qui furent portés dans toutes les Villes, avec une proclamation, qui apprenoit au Public la cauſe de ſon ſupplice. Un uſage ſi barbare vient d'une opinion ſuperſtitieuſe & généralement établie dans la Nation, que le Roi mour-

roit ſubitement, ſi quelqu'un le voyoit boire ou manger. On croit détourner le malheur dont il eſt menacé, en faiſant mourir le coupable en ſa place.

Cauſe intéreſſante. Je crois pouvoir, Monſieur, vous entretenir aujourd'hui d'une cauſe célèbre, qui ſans avoir reçu les honneurs de l'impreſſion, à mérité les applaudiſſemens d'une illuſtre & nombreuſe aſſemblée. Le lieu où elle a été plaidée n'eſt point le palais de Themis, c'eſt le temple d'Apollon. Vous ſentez, Monſieur, que je veux parler d'un Plaidoyer de Collège; mais le mérite du Profeſſeur, le nom de ſes Diſciples, la ſingularité de la cauſe, la manière dont elle eſt traitée, ennobliſſent cet exercice, & peuvent donner lieu à un Article intéreſſant, même pour les gens du monde.

Rappellez-vous, Monſieur, le deſaſtre affreux arrivé à *Lima* par un tremblement de terre, dont je vous ai parlé dans une de mes Lettres précédentes, *. „ Jours déplorables! Nuits plus affreuſes „ encore! Les feux & les vents ſouterrains „ qui avec d'horribles fracas ſe diſpu-

* *Tome VII. Pag.* 27.

„ tent la gloire de bouleverſer ces triſ-
„ tes contrées ; la terre ébranlée dans
„ ſes fondemens qui ſemble refuſer aux
„ hommes coupables ſon ſupport ordi-
„ naire, & qui ouvre de toutes parts
„ de vaſtes abîmes pour faire aux inno-
„ cens comme aux criminels le ſort des
„ *Coré*, des *Dathan* & des *Abyron* ; les
„ cieux qui foudroyent par deſſus, dans
„ le tems que la terre tonne par deſſous,
„ & ouvre ſes cataractes pour noyer ceux
„ que le feu n'a point brulés ; la mer
„ qui franchit impetueuſement ſes limi-
„ tes pour engloutir comme d'un ſeul
„ flôt le port de *Callao*, & ſes navires
„ & ſes tréſors & ſes habitans ; les
„ maiſons particulieres, les édifices pu-
„ blics qui tantôt ſemblent conſeiller la
„ fuite par des ſecouſſes violentes & re-
„ doublées, tautôt n'avertiſſent que par
„ leur ruine, & font ſentir le mal avant
„ le danger ; cette ſuperbe, cette floriſ-
„ ſante Capitale du nouveau monde en-
„ ſevelie ſous ſes débris, & devenue
„ ſon propre tombeau ; des collines où
„ étoient des plaines ; des lacs où
„ étoient des montagnes ; d'anciens
„ pays dont la place eſt perdue ; de
„ nouveaux qui ſemblent éclorre ; quel-
„ ques-uns tranſportés au loin & arra-

„ chés de deſſus les baſes ſur leſquelles „ vous les auriez dit établis pour l'éter- „ nité. „

Dans ce bouleverſement général, des habitations entières, des terres conſidérables, des montagnes enfin & des collines ont été portées ſur des héritages voiſins, & ſont devenues la matière de pluſieurs procès. C'eſt de-là que le Pere *du Parc*, Jéſuite, l'un des Profeſſeurs de Rhétorique au Collége de Louis le Grand, a tiré le ſujet de la cauſe dont il s'agit.

Don Fernand, citoyen de *Lima*, étoit propriétaire d'une maiſon de Campagne ſituée ſur les bords de la mer à quelques lieues de cette Ville ; & *Don Henrique* avoit l'uſufruit d'une partie de ce terrein. *Don Alfonſe* poſſédoit une terre dans le même canton, placée ſur une colline, dont une partie fut portée dans la mer où elle forme une petite iſle ; & l'autre partie, ſur laquelle *Don Pédre* avoit une hypothéque, fut jettée ſur l'héritage de *Don Fernand*, & couvrit en même tems l'uſufruit de *Don Henrique*. Ces quatre citoyens de *Lima* croient avoir des droits qui ſont le ſujet de pluſieurs plaidoyers. *Don Alfonſe* demande, non

ſeulement ſes meubles tranſportés chez *Don Fernand*, mais encore la propriété de ſon terrein. *Don Fernand* prétend que ce terrein, ayant été jetté ſur ſon propre fonds, lui appartient; qu'il n'eſt plus à *Don Alfonſe*, & que l'uſufruit ne doit plus revenir à *Don Henrique*. Celui-ci ſoutient le contraire, & *Don Pédre* demande qu'on lui tienne compte de ſon hypothèque. Telles ſont, Monſieur, les prétentions des parties intéreſſées. *Don Diégue* intervient pour le Roi & veut réunir au Domaine, ſi non tout le terrein conteſté, du moins cette partie de la colline qui a été transportée dans la mer. Cinq Ecoliers de Rhétorique ont plaidé en préſence d'un de leurs camarades, M. *De Nicolaï*, qui a fait l'office de Juge.

M. *de Montaran* défendit les droits de *Don Alfonſe*, & prétendit qu'il pouvoit reprendre ſon bien partout où il le trouvoit; il cita les Loix & l'équité naturelle; il diſcuta cette matière avec une ſubtilité, à laquelle une phyſionomie ſpirituelle ſembla donner une nouvelle fineſſe. La cauſe de *Don Fernand* fut défendue par M. *d'Auriac*. Tout le monde fut enchanté du plaidoyer de ce jeune Orateur, & ſur tout de la manière dont il le prononça. Les graces

de ſa figure, ſon aſſurance modeſte ; la vérité de ſes tons variés à propos, la chaleur, l'intêret & la vivacité qu'il mit dans ſon diſcours, enlevèrent tous les ſuffrages. M. *De la Tour-Vidaud* devoit parler pour *Don Henrique* ; mais une fièvre ſubite dont il fut attaqué, priva l'aſſemblée du plaiſir de l'entendre : il fut dit qu'on avoit lû ſon plaidoyer. M. *De la Tour-Dupin de Montauban*, chargé de la cauſe de *Don Diegue*, reclama avec zèle les interêts du Prince ; & l'on applaudit avec juſtice aux agrémens de ſon éloquence. M. *De la Blache*, de Grenoble, plaida pour défendre l'hypothèque de *Don Pédre* ; & ſes raiſons ne tirèrent pas peu de force de la manière heureuſe dont il les expoſa. Vous n'attendez pas de moi, Monſieur, que j'entre dans des détails ſur chacun de ces plaidoyers ; il ſuffit de vous dire en général, que les jeunes Avocats mirent beaucoup d'ordre & de netteté dans leur plan, d'art & d'agrément dans leurs expreſſions, de force & de ſolidité dans leurs preuves. Ajoutez à cela les graces d'une déclamation aiſée & naturelle, dont l'habile Profeſſeur avoit ſçû leur donner le ton.

Vous êtes curieux de ſçavoir quelle

fut la déciſion de ce fameux procès ; il ne faut pour cela qu'extraire le diſcours de M. *de Nicolaï* ; ſon jugement fut trouvé conforme aux Loix de l'équité. Toute la partie du terrein, porté dans la mer par la violence du tremblement, eſt adjugée à ſon ancien propriétaire ; on ſçait là deſſus les intentions du Prince ; on connoît ſa bonté ; & l'on ne doute pas qu'il ne ſe relache de ſes droits. *Don Alfonſe* pourra auſſi répéter ce qu'il peut y avoir d'arbres ſéparés de la terre & d'autres meubles poſés ſur le terrein de *Don Fernand.* Celui-ci eſt confirmé dans la poſſeſſion du terrein qui eſt tombé ſur le ſien ; mais comme ſon fonds eſt ſuppoſé devenu beaucoup meilleur, il ſera à *Don Alfonſe* une rente proportionée au profit qu'il en a retiré. On aſſure à *Don Henrique* la jouiſſance de ſon uſufruit ſur le nouveau terrein de *Don Fernand* ; & l'on permet à *Don Pèdre* de prendre ſon hypothèque ſur le terrein qui a été adjugé à *Don Alfonſe*, & ſur la rente qu'on vient de lui aſſigner. Tel eſt, Monſieur, le jugement équitable, rendu par M. *de Nicolaï.* Il le prononça avec un air de nobleſſe & de dignité qui lui mérita des applaudiſſemens

unanimes. Le Père *du Parc* a lieu de ſe féliciter d'avoir trouvé des élèves capables de rendre ſi parfaitement la force & les graces de ſon éloquence ; la gloire des Diſciples fait ici celle du Maître.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 9 Septembre 1753.

LETTRE V.

Théorie du Commerce, &c.

LES différens ouvrages ſur le Commerce que nous venons de recevoir, Monſieur, du zèle de quelques Citoyens, commencent à nous mettre à l'abri du reproche ſi fréquent ſur notre ſtérilité en ce genre. Nous avions l'eſſai de M. *Melon*, rempli d'excellens principes, mais peut-être un peu trop abrégé pour ceux qui ne peuvent pas conſulter d'autres ſources. Le ſçavant ouvrage de M. *du Tot* eſt au deſſus de l'intelligence du plus grand nombre des Lecteurs ; c'eſt peut-être une des raiſons de l'eſpèce d'oubli très injuſte où il eſt tom-

bé. D'ailleurs les gens du métier penſent qu'on doit le lire avec quelque précaution. L'un & l'autre Livre eſt aſſurément précieux ; mais, quoiqu'ils ayent produit de grands biens parmi nous, ce ſeroit montrer des connoiſſances bien ſuperficielles que d'imaginer qu'ils ſuffiſent. Tout y fût-il dit, on ſçait qu'il eſt important de préſenter les choſes ſous divers aſpects, lorſque l'on tend à l'inſtruction publique. L'Angleterre poſſède des recueils immenſes d'écrits ſur l'Agriculture, ſur le Commerce & ſur les Finances, parmi leſquels il en eſt pluſieurs d'excellens. La foule même des ouvrages médiocres qui ont paru ſur ces objets, a ſervi à mettre la verité dans un plus grand jour, à mieux établir les maximes ſaines dans tous les eſprits. Malgré cette prodigieuſe quantité de Volumes, on y voit ſans ceſſe éclorre de nouveaux traités, qui ſouvent ne ſont que la paraphraſe ou l'extrait des bons Livres : tout eſt reçû avidement. Il eſt même un grand nombre de ces ſortes d'écrits qui ne ſont qu'à l'uſage & à la portée du peuple. Le ſuccès, pour n'être pas des plus brillans, n'apporte pas de moindres avantages à la

ſociété. La multitude lit, s'inſtruit, penſe, calcule, & ſe remplit de l'eſprit public.

Je ne croirois pas, Monſieur, rendre un ſervice médiocre à ma Patrie ſi ma foible voix pouvoit lui inſpirer le goût de ces lectures ſolides, qui tendent au bien de l'humanité. C'eſt dans cette vûe que je vous indiquerai ici un ouvrage de ce genre qui renferme des verités, & des refléxions judicieuſes. Il eſt intitulé : *Théorie & pratique du Commerce & de la Marine, traduction libre ſur l'Eſpagnol de Don Geronimo de Uſtariz*, à Paris chez la Veuve *Etienne* & fils, rue Saint Jacques, à la Vertu. L'Auteur, qui eſt d'une très grande pénétration & d'un ſens admirable, ne s'attendoit pas, en commençant ſon Livre, qu'il ſeroit auſſi étendu. Mais, comme un objet mène à l'autre par des liaiſons inſenſibles, il s'eſt laiſſé entraîner heureuſement juſqu'à former un volume *in-4°*.

Après avoir fait ſentir l'utilité du Commerce, il ne craint point de dire que ſes compatriotes n'en ſçavent pas tirer parti, qu'ils ſe ruinent, & qu'ils enrichiſſent les autres Nations, par la raiſon qu'ils ont peu de manufactures, & qu'ils ſont contraints de recourir aux

étrangers pour ſe procurer les choſes néceſſaires ou ſuperflues. Voilà ce qui fait paſſer tout l'argent de l'Eſpagne dans différentes régions de l'Europe. Mais d'où vient cette diſette de Manufactures? De celle des hommes. L'Auteur ne compte guères plus de ſept millions d'habitans dans toute l'Eſpagne; c'eſt aſſurément bien peu pour un Royaume auſſi vaſte.

Don Geronymo recherche les cauſes de cette dépopulation; les principales ſont la pauvreté qui réſulte de la deſtruction du Commerce & des Manufactures, &, malgré cela, l'exigence des mêmes impôts. „ C'eſt un fait, & c'eſt „ même le propre de l'humanité que la „ misère extrême décourage les eſprits; „ qu'elle bannit toute inclination au ma„ riage; & lorſque ceux qui ont em„ braſſé cet état ne peuvent élever une „ famille, elle périt preſque dès la mam„ melle. Quelle nourriture en effet peut „ donner à ſes enfans le ſein d'une mère „ qui ne vit que de pain & d'eau, qui „ lutte ſans ceſſe contre l'accablement „ du travail & du deſeſpoir? De ceux „ qui échappent dans un âge ſi tendre, „ très-peu atteignent celui où ils peu„ vent ſe ſoutenir par leur travail; ils

„ périſſent dans cet intervalle faute d'ali-
„ mens. Combien encore n'avancent-ils
„ pas le terme de leurs jours par l'ex-
„ cès de leurs fatigues, par le défaut
„ de bonnes nourritures, réduits com-
„ me ils ſont à de mauvais pain & à
„ l'eau, ſans lits, ſans vêtemens, ſans
„ abri contre l'inclémence des ſaiſons,
„ ſans ſecours dans leurs infirmités ? „
L'Auteur conclut qu'il faut ſoulager le Peuple pour l'augmenter ; que la ſaine Politique auſſi-bien que le Chriſtianiſme doivent porter tout Gouvernement à modérer les impôts & à favoriſer le Commerce. *Don Uſtariz* s'appuye de l'autorité de M. de *Vauban*. Ce grand Citoyen avoit parcouru la France pendant quarante ans, & après avoir examiné la ſituation intérieure des Peuples, leur nombre, leur Commerce, leurs Manufactures, leurs troupeaux, leurs pâturages, leurs denrées, enfin toutes leurs facultés, il compoſa un Livre intitulé : *La Dixme Royale*. Cet ouvrage eſt un monument éternel de ſa grande capacité, & ſurtout de ſon amour pour le bien de ſa Patrie. Chaque page, chaque phraſe, la moindre idée ; tout tend au ſoulagement des ſujets, à l'aggrandiſſement & à la conſervation de

l'Etat, & par conſéquent au ſervice & à gloire du Roi, dont l'intérêt eſt inſéparable de celui de ſes ſujets. Tel eſt le deſſein de ce grand homme, lorſqu'il avertit de l'attention qu'on doit avoir à ne jamais opprimer ni mépriſer le bas peuple. " C'eſt, dit-il, cette partie baſſe „ du peuple, qui, par ſon travail, par ſon „ cómmerce, & par ce qu'elle paye au „ Roi, l'enrichit lui & tout ſon Royau„ me. C'eſt elle qui fournit tous les Sol„ dats & Matelots de ſes armées de terre „ & de mer, & grand nombre d'Offi„ ciers, tous les Marchands & les petits „ Officiers de Judicature. C'eſt elle qui „ exerce & qui remplit tous les arts & „ métiers : c'eſt elle qui fait tout le „ Commerce & les Manufactures de ce „ Royaume ; qui fournit tous les La„ boureurs, Vignerons & Manœuvres „ de la Campagne, qui garde & nour„ rit les beſtiaux ; qui ſême les bleds & „ les recueille ; qui façonne les vignes & „ fait le vin : en un mot, c'eſt elle qui „ fait les gros & menus ouvrages de la „ campagne & des Villes. Voilà, conti„ nue-t-il, en quoi conſiſte cette partie „ ſi utile & ſi mépriſée, & qu'il eſt ſi „ abſolument néceſſaire de ſoutenir, de „ ſoulager. Car quand les Peuples ne

„ ſeront pas ſi oppreſſés, ils ſe marieront „ plus hardiment ; ils ſe vêtiront & ſe „ nourriront mieux ; leurs enfans ſeront „ plus robuſtes & mieux élevés ; ils „ prendront un plus grand ſoin de leurs „ affaires ; enfin ils travailleront avec „ plus de force & de courage quand ils „ verront que la principale partie du „ profit qu'ils feront leur demeurera. Il „ eſt conſtant que la grandeur des Rois „ ſe meſure par le nombre de leurs ſu- „ jets ; c'eſt en quoi conſiſtent leur bien, „ leur bonheur, leurs richeſſes, leurs „ forces, leur fortune, & toute la conſi- „ dération qu'ils ont dans le monde. „ On ne ſçauroit donc rien faire de „ mieux pour leur ſervice & pour leur „ gloire que de leur remettre ſouvent „ cette maxime devant les yeux ; car „ puiſque c'eſt en cela que conſiſte tout „ leur bonheur, ils ne ſçauroient trop „ ſe donner de ſoin pour la conſervation „ & l'augmentation de ce Peuple qui „ leur doit être ſi cher. „ C'eſt ainſi que s'explique ce grand Ingénieur Général & Maréchal de France. Mais afin que l'on ne croie pas que ſon zèle & ſon amour pour ſon Prince & pour ſa Patrie l'ont emporté trop loin ſur l'importance dont il eſt de ſecourir le Peuple, de le proté-

ger

ger, de l'aider, l'Auteur rapporte ce que dit ſur la même matière un célèbre Eſpagnol *Don Diego de Saavedra*, dans ſes *Réfléxions Politiques & Chrétiennes.* Ce Livre a été traduit en François dans le dernier ſiècle. Tous les titres des chapitres ſont des emblêmes qui ſervent de texte au diſcours. Ce que *Don Geronymo* en a emprunté eſt ſi vrai, ſi judicieux, ſi palpable, que vous me pardonnerez, Monſieur, cette citation quoiqu'un peu longue.

„ La force des Etats conſiſte dans le „ nombre des ſujets. Le Prince qui en a le „ plus ſous ſes loix eſt le plus grand. „ Ce n'eſt pas l'étendue de ſes Royau„ mes qui le fera tel, puiſqu'il n'attaque „ & ne ſe défend que par ſes ſujets, dont „ le nombre fait ſa gloire & ſa ſureté. „ Auſſi l'Empereur *Adrien* diſoit-il qu'il „ importoit plus à l'Empire d'être peu„ plé que d'être riche. En effet, les ri„ cheſſes attirent la guerre dans un Pays, „ s'il manque de bras pour le défendre; „ au lieu que la multitude du Peuple lui „ donne des forces & de l'opulence. „ C'eſt en elle (dit l'Eſprit Saint par la „ bouche de *Salomon*) que conſiſte la „ dignité du Prince; la dépopulation fait „ ſa honte. C'eſt à ce ſujet que le Roi

„ *Alfonſe*, ſurnommé *le Sage*, dit que „ le gros d'un Etat doit être compoſé „ d'une bonne eſpèce d'hommes, plu„ tôt de naturels, s'il ſe peut, que d'é„ trangers ; mais ſurtout de Gentilshom„ mes, de Laboureurs & d'Artiſans. „ A dire vrai, des gens de mœurs & de „ Religion différentes ſeront moins des „ voiſins que des ennemis. Les étran„ gers apportent leurs vices & leurs „ croyances, & trament facilement con„ tre le repos des naturels du Pays. Ce„ pendant, lorſque l'on attire ſeulement „ les étrangers pour la culture des terres „ & pour les Arts, il n'y a pas grand „ inconvénient, au contraire. *Selim*, „ Empereur des Turcs, envoya du Caire „ à Conſtantinople un grand nombre de „ gens de métier. Lorſque les Polonois „ élurent pour leur Roi *Henri* Duc d'An„ jou, une de leurs conditions fut qu'il „ ameneroit avec lui des familles d'Ar„ tiſans. *Nabuchodonoſor*, lorſqu'il détrui„ ſit Jeruſalem, amena en captivité mille „ ouvriers. „

Le même Auteur dit dans le ſoixante-ſeptième emblême, intitulé : *Elague ſans abattre* : " Le Berger, dont les de„ voirs & les ſoins ſont l'image du de„ voir & de l'emploi des Rois, ſe ſert

„ du lait & de la laine de ſon troupeau ;
„ mais il a l'attention de ne pas effleurer
„ la peau de ſes brebis, & de ne pas les
„ tondre de ſi près qu'elles ne puiſſent
„ ſe défendre de la chaleur ou du froid.
„ De même, dit *Alfonſe le Sage*, un Prin-
„ ce doit plus conſulter l'intérêt de ſes
„ Peuples que le ſien même, parce que
„ leurs biens & leurs richeſſes ſont ſon
„ plus beau Domaine. Le Laboureur,
„ s'il a beſoin de bois, ne coupe point
„ l'arbre par le pied ; il en élague ſeule-
„ ment quelques branches, afin que le
„ tronc, revêtu bientôt de nouvelles feuil-
„ les, puiſſe l'année ſuivante ſatisfaire
„ les mêmes beſoins. C'eſt une attention
„ que n'a point le Traitant. Il n'eſt point
„ retenu par l'amour de la propriété ; il
„ s'occupe ſeulement des récoltes dont
„ il doit jouir, dût le fond reſter inutile
„ à ſon Maître. Mais le Monarque doit
„ veiller à la conſervation de ſon héri-
„ tage. Son Royaume eſt le plus ſûr
„ dépôt de ſes richeſſes ; il les y retrou-
„ vera dans ſes beſoins. C'eſt ce que di-
„ ſent les Loix d'*Alfonſe le Sage*, d'a-
„ près une leçon qu'*Ariſtote* avoit don-
„ née à *Alexandre le Grand* : Que le meil-
„ leur tréſor d'un Roi & celui qui ſe
„ garde mieux eſt ſon Peuple, s'il a ſoin

„ de lui. C'eſt ce que confirme encore „ cette maxime de l'Empereur *Juſtinien* : „ Qu'un Prince avoit de grands tréſors „ lorſque ſes ſujets étoient riches, & les „ terres de l'Etat bien cultivées.

„ Il ne convient pas d'impoſer des „ droits ſur les choſes de première né- „ ceſſité, mais ſur celles qui ne ſont que „ de luxe, de parure, ou de curioſité. „ Alors le droit eſt une juſte peine de „ l'excès qu'on fait de ces choſes-là ; il „ ne retombe que ſur le riche & l'opu- „ lent ; le Laboureur & l'Artiſan ſont „ ſoulagés ; & c'eſt cette partie du Peu- „ ple qui doit être chère à la Républi- „ que. C'eſt en partie réformer le luxe „ que de le rendre cher. Le plus grand „ mal qu'occaſionnent les impôts, vient „ des Receveurs & des Exacteurs qui „ ſont ſouvent plus à charge que le tri- „ but même. La violence du recouvre- „ ment eſt tout ce que le Peuple ſouffre „ le plus impatiemment. „

Don Uſtariz paroît très-fâché de voir les piaſtres d'Eſpagne paſſer en des mains étrangères. Il indique les moyens les plus propres pour retenir cet argent dans le Royaume. Il gémit ſur la conſommation des poiſſons ſalés que les Anglois vendent en Eſpagne avec beaucoup de

profit ; il ſouhaiteroit que le Pape & les Evêques vouluſſent permettre aux Eſpagnols l'uſage continuel de pluſieurs denrées comeſtibles qui ſont interdites dans certains jours, & ſubſtituer d'autres abſtinences moins onéreuſes à l'Etat, & moins favorables aux ennemis de la Religion Catholique. Il voudroit qu'on eût la permiſſion de faire gras les ſamedis dans les pays dépendans des couronnes d'Aragon & de Navarre, comme cela a été accordé pour la Caſtille. Le Traducteur remarque dans une de ſes notes qu'une pareille condeſcendance de la part du Souverain Pontife & des Prélats ſeroit très-préjudiciable à nos pêcheries. Ce ne ſeroit ſûrement pas cette raiſon qui empêcheroit les Eſpagnols de ſe procurer cette douceur, s'ils pouvoient l'obtenir.

Il y a pluſieurs Chapitres ſur le Commerce de la Hollande, dans leſquels on fait voir à quel point cette République eſt attentive ſur ſes intérêts. On trouve auſſi pluſieurs ordonnances de *Philippe V*, qui ſont fort ſages, & qui tendent au retabliſſement du Commerce. Ce Prince, pour faire fleurir les Manufactures de ſon Royaume, voulutréprimer l'esabus du luxe & l'introduction des étoffes

étrangères. Il défendit les galons, les broderies, les brocards d'or & d'argent, & ordonna à tous les Officiers de juſtice de porter des habits noirs. Ce dernier article étoit très-avantageux pour les Manufactures d'Eſpagne, où l'on fabrique des draps noirs qui ſont fort beaux.

Don Geronymo eſt de mauvaiſe humeur contre les Perruques ; mais il convient que l'uſage en eſt ſi commun & ſi bien établi, qu'il ſeroit inutile de ſonger à les proſcrire. Comme l'Eſpagne fournit peu de cheveux, les Eſpagnols en font venir de Flandre, de Hollande & d'Allemagne. Cette importation eſt plus couteuſe qu'on ne penſe ; mais puiſqu'on eſt obligé de tirer la matière du dehors, l'Auteur voudroit qu'on empêchât qu'elle ne vînt ouvragée : car ſi une livre de cheveux coute deux doublons, on la paye ſix lorſqu'elle eſt employée en Perruque. Ces détails paroîtront peut-être puérils ; mais ils n'en ſont pas moins importans.

La conſommation de la Cire eſt encore un objet très-conſidérable en Eſpagne ; la plus grande partie vient des pays étrangers. C'eſt pourquoi *Philippe II* avoit défendu de mettre aux enterre-

mens plus de huit torches ſur la tombe de quelque perſonne que ce fût, ſans étendre ce Reglement ſur les cierges que portent les Prêtres aux convois, ou qui ſervent ſur les Autels. On voit bien que le Roi par cette reſtriction vouloit ménager les Eccléſiaſtiques, & ne pas les priver du cierge qui leur revient aux pompes funèbres.

L'Auteur, après avoir indiqué tous les moyens qu'on peut employer pour rendre l'Eſpagne floriſſante, fait voir que le Commerce ne ſe perfectionnera & ne ſe conſervera dans le Royaume que par l'abondance des Laboureurs & des Fabriquans. Mais, quel que ſoit leur nombre, il ne produira jamais tout ſon effet, tandis qu'il y aura en Eſpagne une ſi grande quantité de Fêtes, de Prêtres & de Moines. Pluſieurs Miniſtres éclairés ſe ſont plus d'une fois élevés contre de pareils abus. Le Conſeil de Caſtille ſurtout s'en expliqua ouvertement dans le projet de réforme qui fut préſenté à *Philippe III* en 1619. " Il ſupplie le Roi „ d'obtenir du Pape qu'il mette des bor„ nes à ce nombre exceſſif de Religieux, „ d'Ordres & de Couvens qui s'accroît „ tous les jours, & de lui repréſenter les „ inconvéniens qui en réſultent. Celui

„ qui rejaillit ſur l'état Monaſtique même, ajoute le Conſeil, n'eſt pas le „ moindre de tous. Le relachement s'y „ introduit, parce que le plus grand „ nombre y cherche moins une pieuſe „ retraite, que l'oiſiveté & un abri con- „ tre l'indigence. Cet abus a les plus fu- „ neſtes conſéquences pour l'Etat & pour „ le ſervice du Roi. La force & la con- „ ſervation du Royaume conſiſtent dans „ le grand nombre des hommes utiles „ & occupés. Nous en manquons, & „ par cette cauſe & par d'autres. Les „ Séculiers cependant s'appauvriſſent de „ plus en plus; les charges de l'Etat „ retombent uniquement ſur eux, tandis „ que les Couvens en ſont exempts, „ ainſi que les biens conſidérables qu'ils „ accumulent, & qui ne peuvent „ plus ſortir de leurs mains. Il ſeroit „ très-convenable que Sa Sainteté infor- „ mée de ces deſordres reglât que les „ vœux ne pourront être faits avant l'âge „ de vingt ans, & que l'on ne pourra „ entrer au Noviciat avant l'âge de ſeize „ ans. Un grand nombre de ſujets ne „ prendroient plus alors cet état, qui, „ pour être plus parfait & plus ſûr, n'en „ eſt pas moins le plus préjudiciable à la „ ſociété. Il ſeroit également néceſſaire

„ dans ces vûes de ſupprimer quelques
„ Colléges établis dans les petites Villes ;
„ leur voiſinage détourne les enfans des
„ Laboureurs des occupations dans leſ-
„ quelles ils ont été nourris, & les en
„ dégoute. Preſque tous d'ailleurs en
„ ſortent ignorans, parce que les Maî-
„ tres le ſont. Il ſuffiroit qu'il y eût de
„ ces établiſſemens dans les grandes Vil-
„ les, ou dans les Capitales qui en ont
„ toujours eus. Ce ne ſeroit pas non plus
„ un grand inconvénient & même il
„ ſeroit fort utile de diminuer le nom-
„ bre du Clergé, ou de le limiter. Cette
„ propoſition eſt conforme à la Doctrine
„ des Saints, des Conciles, & de plu-
„ ſieurs Empereurs qui ont porté une
„ ſérieuſe attention à cette importante
„ matière. „

Voici comment s'exprime *Don Diego de Saavedra* au ſujet de la multiplicité des Fêtes. « Le travail eſt ſi eſſentiel à » la conſervation d'une Monarchie qu'un » Prince doit veiller à ce qu'il ne ſoit » point interrompu par un trop grand » nombre de jours deſtinés aux diver- » tiſſemens publics, ou voués par une » pieuſe légereté à des Confrairies dont » le peuple eſt avide, par goût pour

» les ſpectacles plutôt que par un mo-
» tif de Religion. Il n'eſt point de plus
» grand tribut que celui d'un jour de
» Fête où tous les arts ſont dans l'inac-
» tion ; & comme le dit *S. Jean Chry-*
» *ſoſtome*, les Martyrs n'aiment point à
» être honorés avec l'argent que pleu-
» rent les pauvres. Il paroît donc con-
» venable de diſpoſer les Fêtes de façon
» que l'on ne manque ni au culte, ni
» aux beſoins de la ſocieté.

L'Auteur propoſe à la fin de ſon ouvrage l'établiſſement d'une Académie des Sciences, d'une Académie de Peinture, de Sculpture, de Gravure, & d'une Académie d'Architecture. Il y a déja à Madrid une Académie Royale érigée à l'imitation de notre Académie Françoiſe. *Don Geronymo*, en parlant de ces différentes ſociétés, fait valoir ainſi les avantages qu'elles procurent. « La commu-
» nication que ces ſçavans ſe font de
» leurs idées, éclaircit les matières, ré-
» ſout les doutes, met la vérité dans un
» plus grand jour. L'on doit des éloges
» au citoyen qui s'enferme pour acqué-
» rir des connoiſſances avantageuſes à ſa
» Patrie ; mais combien ne lui devien-
» dra-t-il pas plus utile lorſque dans le

» commerce des hommes profonds, ſoit » dans la théorie ſoit dans la pratique, » il aura perfectionné ſon travail. »

Le Traducteur de cet ouvrage Eſpagnol eſt le même qui nous a donné *Le Négociant Anglois*. Sa traduction eſt enrichie de notes, dans leſquelles il explique, il étend, il réfute ſon Auteur. Ce n'eſt point un de ces Interprètes mercénaires qui traduiſent indifféremment toute ſorte de Livres, ſans avoir ſouvent la moindre notion de ce qui en fait le ſujet. Il ne ſuffit pas de ſçavoir une langue étrangère; il faut être verſé dans la matière dont-il s'agit; mérite plus difficile à acquérir & plus rare que celui de poſſéder l'Anglois, l'Eſpagnol & l'Italien. Il n'y a peut-être pas vingt hommes en France qui entendent auſſi bien que notre Traducteur la théorie du commerce, & même la pratique, quoiqu'il n'en faſſe pas profeſſion. Vous penſez bien, Monſieur, que je n'en juge pas ainſi par moi-même, mais d'après le témoignage de gens habiles, qui, ſans connoître l'Auteur François, en ont fait devant moi les plus grands éloges. Je vous parlerai inceſſamment d'un autre ouvrage ſur le commerce, auſſi traduit de l'Eſpagnol, mais par une autre main.

Diſcours Académiques. M. *de Buffon*, choiſi par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe pour remplacer feu M. *Languet de Gergy*, Archevêque de Sens, prit ſéance le ſamedi vingt-cinq du mois dernier, & prononça ſon Diſcours de remerciment qui fut goûté, & qui ne l'eſt pas moins depuis qu'il eſt imprimé. Le Récipiendaire ſe rabaiſſe d'abord ſuivant le rit Académique, & cherche avec une humble inquiétude les raiſons qui ont pû lui procurer l'honneur de ſe voir aſſis parmi les Quarante. Il n'en voit point d'autre que le déſir qu'ont eu ces Meſſieurs de donner à l'illuſtre Compagnie à laquelle il appartient depuis long-temps, *une nouvelle marque de conſidération.* Ce motif fait honneur à la modeſtie de M. *de Buffon;* mais il feroit tort au diſcernement de l'Académie Françoiſe. Elle ſçait trop que ſes travaux & ceux de l'Académie des Sciences ſont tout-à-fait différens; qu'il n'y a aucun rapport, aucune analogie entre un Géomètre & un Orateur, entre un Phyſicien & un Poëte, entre un Aſtronome & un Romancier, &c. C'eſt pour cela que les Sociétés Littéraires ont été diſtinguées. Si l'Académie des Sciences avoit auſſi de la *conſidération* pour l'Académie Françoiſe, elle ouvriroit ſes por-

tes à ceux qui la compoſent. Mais alors tout ſeroit confondu ; il vaudroit autant ne former qu'une ſeule Académie ſur le modèle de la Société Royale de Londres, où tous les gens de mérite ſeroient admis indiſtinctement. Ce ne peut donc être par une ſimple *conſidération* que l'Académie Françoiſe a reçu M. *de Buffon*. En voici, je crois, la véritable raiſon, qui peut ſervir en même-temps de réponſe à la queſtion ſi ſouvent faite : pourquoi l'Académie Françoiſe adopte-t-elle des Académiciens des Sciences. C'eſt que dans le choix de ſes membres elle ne croit pas apparemment devoir conſulter l'objet des études ; il paroît qu'elle exige ſeulement que l'on ſache bien écrire. Ainſi un Géomètre, un Naturaliſte de l'Académie des Sciences qui ne ſçait pas écrire, comme cela arrive ſouvent, ne peut aſpirer à l'Académie Françoiſe ; un Académicien François qui n'eſt ni Aſtronome, ni Phyſicien, &c. ne peut prétendre à l'Académie des Sciences. Il faut donc réunir le mérite des deux Académies pour s'y voir incorporé ; & c'eſt à ce titre que M. *de Buffon* a légitimement ſuccédé à M. l'Archevêque de Sens. Perſonne ne lui diſpute le don d'écrire avec autant de force que de grace. D'ailleurs

l'*Hiſtoire naturelle*, dont en partie il eſt Auteur, eſt un de ces ouvrages intéreſſans que tout le monde peut lire & gouter.

On a ſçu gré à M. *de Buffon* de ne s'être point aſſervi à l'uſage faſtidieux de ne prodiguer que de l'encens dans les Diſcours Académiques. Il a traité un ſujet littéraire, & nous a donné quelques idées ſur le ſtyle. Prenez garde, Monſieur, qu'il n'eſt ici queſtion que de quelques idées ; car comme il y a autant de ſtyles qu'il y a de genres, il faudroit parcourir tous ces différens genres pour déterminer quel ſtyle convient à chacun d'eux ; alors des règles particulières on pourroit former un corps de préceptes lumineux qui éclaireroient la plume des Ecrivains. Mais autant que cette diſcuſſion ſeroit utile, autant ſeroit-elle déplacée dans un diſcours d'éclat, où l'on ne peut établir que des principes généraux. C'eſt auſſi le parti qu'a pris le Récipiendaire.

La véritable éloquence, ſelon lui, *ſuppoſe l'exercice du génie & la culture de l'eſprit.* L'Auteur me permettra de n'être pas de ſon ſentiment. La véritable éloquence ne ſuppoſe pas toujours l'exercice du génie & la culture de l'eſ-

prit ; & même, si quelque chose peut lui nuire, c'est l'art qu'emploie souvent un esprit trop cultivé. On peut être véritablement éloquent sans science & sans étude : témoin ce Payſan du Danube, dont parle *la Fontaine*, qui harangua les Romains avec tant de force & de vérité, qu'ils l'éleverent à la dignité de Patrice.

Le Sénat demanda ce qu'avoit dit cet homme
Pour ſervir de modèle aux parleurs à venir.
On ne ſçut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

M. *de Buffon* ajoute que la véritable éloquence *eſt bien différente de cette facilité naturelle de parler qui n'eſt qu'un talent.* Il ſemble que le talent ne ſoit rien ; & cependant c'eſt tout ; c'eſt lui qui fait les grands Poëtes, & même les grands Orateurs, quoiqu'en diſe *Ciceron* qui, par *fiunt Oratores*, prétend qu'avec de l'eſprit & de l'étude on peut devenir éloquent. Cette maxime eſt démentie par une foule d'exemples, & j'en trouverois un grand nombre dans notre ſiècle. Cette facilité naturelle de parler, ajoute le nouvel Académicien, eſt *une qualité accordée à tous ceux dont les paſſions ſont fortes, les organes ſouples, & l'imagination prompte. Ces hommes ſentent vivement, s'af-*

ſectent de même, le marquent fortement au dehors, & par une impreſſion purement méchanique, ils tranſmettent aux autres leur enthouſiaſme & leurs affections. M. *de Buffon* trace ici, ſans y penſer, le caractère de la véritable éloquence, qui, ſi je ne me trompe, conſiſte à ſentir vivement, à s'affecter de même, à le marquer fortement au dehors, à tranſmettre aux autres ſon enthouſiaſme & ſes affections, à faire paſſer, pour ainſi dire, ſon ame dans celle des auditeurs. Un homme dont les paſſions ſeront fortes, les organes ſouples & l'imagination prompte, ſera donc véritablement éloquent.

M. *de Buffon* ne ſera point contredit, en établiſſant que pour bien écrire il faut poſſéder pleinement ſon ſujet, y réfléchir long-tems, en conſiderer toutes les faces, raſſembler toutes les idées eſſentielles & acceſſoires, & ne prendre la plume que lorſqu'on ſent le point de maturité. « Pourquoi les ouvrages de » la Nature ſont-ils ſi parfaits ? C'eſt que » chaque ouvrage eſt un tout, & qu'elle » travaille ſur un plan éternel, dont elle » ne s'écarte jamais. Elle prépare en ſi» lence les germes de ſes productions ; » elle ébauche par un acte unique la for» me primitive de tout être vivant ;

» elle la développe, elle la perfectionne » par un mouvement continu, & dans » un tems prescrit. » C'est au manque de plan que l'Auteur attribue le style froid, le style languissant, le style forcé, le style précieux. Mais n'est-ce pas plûtôt au manque de génie que l'on doit imputer ces défauts ? Il y a bien des ouvrages qui ont de beaux plans, & qui n'ont ni chaleur, ni ame, ni vie, comme il y a des écrits sans plan où l'on admire une imagination noble & grande, des coups de force & de lumière. Quoiqu'il en soit, la peinture que fait M. de *Buffon* des vices qu'on reproche depuis si longtems à plusieurs de nos écrivains, me paroit admirable ; elle fut applaudie très-à-propos. « Rien ne s'oppose plus à la chaleur que le désir de » mettre partout des traits saillans ; rien » n'est plus contraire à la lumière, qui » doit faire un corps, & se répandre » uniformément dans un écrit, que ces » étincelles qu'on ne tire que par force » en choquant les mots les uns contre » les autres, & qui ne vous éblouissent » pendant quelques instans, que pour » vous laisser ensuite dans les ténèbres. » Ce sont des pensées qui ne brillent » que par l'opposition ; l'on ne présente

» qu'un côté de l'objet ; on met dans
» l'ombre toutes les autres faces, & or-
» dinairement ce côté qu'on choiſit eſt
» une pointe, un angle ſur lequel on
» fait jouer l'eſprit avec d'autant plus de
» facilité qu'on l'éloigne davantage des
» grandes faces ſous leſquelles le bon
» ſens a coutume de conſidérer les
» choſes.

» Rien n'eſt encore plus oppoſé à la
» véritable éloquence que l'emploi de ces
» penſées fines & la recherche de ces
» idées légères, déliées, ſans conſiſtance,
» & qui, comme la feuille du métal bat-
» tu, ne prennent de l'éclat qu'en per-
» dant de la ſolidité. Ainſi plus on met-
» tra de cet eſprit mince & brillant dans
» un écrit, moins il y aura de nerf, de
» lumière, de chaleur & de ſtyle.

» Rien n'eſt plus oppoſé au beau natu-
» rel que la peine qu'on ſe donne pour
» exprimer des choſes ordinaires ou
» communes d'une manière ſingulière
» ou pompeuſe ; rien ne dégrade plus
» l'Ecrivain. Loin de l'admirer, on le
» plaint d'avoir paſſé tant de temps à
» faire de nouvelles combinaiſons de ſyl-
» labes, pour ne dire que ce que tout le
» monde dit. Ce défaut eſt celui des eſ-

» prits cultivés, mais ſtériles ; ils ont » des mots en abondance, point d'idées ; » ils travaillent donc ſur les mots, & » s'imaginent avoir combiné des idées » parce qu'ils ont arrangé des phraſes, » & avoir épuré le langage quand ils » l'ont corrompu en détournant les ac- » ceptions. Ces Ecrivains n'ont point de » ſtyle, ou, ſi l'on veut, ils n'en ont que » l'ombre. Le ſtyle doit graver des pen- » ſées ; ils ne ſçavent que tracer des pa- » roles. » Tout cela avoit été dit, mais n'avoit jamais été ſi bien dit peut-être avant M. *de Buffon.*

Voici une aſſertion de l'Auteur qui pourroit être conteſtée : *Le Sublime ne peut-être que dans les grands ſujets.* La Fable n'eſt pas un genre de Poëſie bien grand, bien élevé, & cependant de combien de traits ſublimes n'étincellent pas les apologues *de la Fontaine* ? Les Comédies, j'entends les bonnes non les modernes lamentations, offrent auſſi des traits de cette nature. On en trouve même dans ce qu'on appelle les farces de *Molière.* Il en échappe juſque dans les converſations, s'il eſt vrai d'après *Longin*, *Boileau* & pluſieurs autres grands hommes, que le ſublime ne ſoit qu'une ſeule penſée, une ſeule figure, un ſeul tour

de paroles, un ſeul trait, un ſeul ſentiment de l'ame qui rendu vivement peint le caractère & la ſituation de celui à qui ce ſentiment échappe. Il ſe peut faire que M. *de Buffon* par le ſublime entende le ſtyle ſublime. Dans ce cas il a raiſon de dire qu'il ne peut être que dans les grands ſujets; mais il y a bien de la différence entre le ſublime & le ſtyle ſublime. Ce qu'on appelle ſtyle ſublime n'eſt autre choſe que le ſtyle noble, pompeux, élevé. Le Récipiendaire en fournit lui-même un exemple, lorſqu'après avoir terminé ſa diſſertation littéraire, il apoſtrophe en ces termes l'Académie Françoiſe. « Que de grands » objets, Meſſieurs, frappent ici mes » yeux ! Et quel ſtyle & quel ton faudroit-il employer pour les peindre & » les repréſenter dignement ? L'élite des » hommes eſt aſſemblée. La Sageſſe eſt » à leur tête. La Gloire, aſſiſe au milieu » d'eux, répand ſes rayons ſur chacun, » & les couvre tous d'un éclat toûjours » le même & toûjours renaiſſant. Des » traits d'une lumière plus vive encore » partent de ſa Couronne immortelle, » & vont ſe réunir ſur le front auguſte » du plus Puiſſant & du meilleur des » Rois..... J'entends déja vos divins

» accens & les accords de vos voix, &c. »
Ce ſtyle eſt peut-être même un peu trop ſublime. Malgré ce petit défaut & quelques autres, le diſcours de M. de *Buffon* eſt un des meilleurs qui ayent été faits depuis la fondation de l'Académie. Il préſente du moins des vûes utiles, non de vains complimens, des préceptes, pour la plûpart avoués des grands Maîtres, non des éloges quelquefois démentis par le Public.

M. *de Moncrif* a répondu à M. *de Buffon* avec l'eſprit que vous lui connoiſſez. Il commence par ſe féliciter de la faveur du Sort, qui, par une ſorte d'enchaînement, ſe plaît à lui impoſer les fonctions de Directeur, quand elles ont pour objet l'adoption de quelque Membre diſtingué de l'Académie des Sciences. Ce fut lui qui reçut M. *de Mauperruis* il y a dix ans, & il reçoit encore aujourd'hui M. *de Buffon*. Il fait valoir enſuite les droits que l'Académie Françoiſe avoit ſur le nouveau Récipiendaire. » Il eſt un centre commun où toutes les » Académies ſe réuniſſent, quelque diffé» rens que ſoient les objets de leurs » travaux ; ce n'eſt pas ſeulement par » cette connoiſſance profonde des prin» cipes de la Langue, par ces richeſſes

» cachées au vulgaire, prodiguées au » génie, & que vous avez ſi heureuſe- » ment employées : je parle de ce point » de vûe moral, par lequel toutes les » ſciences doivent être conſidérées ; de » ce tribunal de la raiſon qui leur aſſigne » un rang plus ou moins honorable, » ſelon qu'elles conduiſent à des con- » noiſſances plus propres à perfectionner » la raiſon même, je veux dire, plus » conformes à la Religion, aux bonnes » mœurs, au bonheur de la vie. » L'Académie Françoiſe a de plus reconnu avec plaiſir que M. *de Buffon* étoit deſtiné à lui appartenir à cauſe de ſa modeſtie. Dans la carrière des ſciences on n'a pas évité tous les écueils en ſe garantiſſant des pièges de la préſomption. Les ouvrages où il y a des vûes profondes font naître des craintes & des ſoupçons dans les eſprits les plus éclairés. M. *de Moncrif* rappelle les obſtacles que rencontra la Philoſophie de *Deſcartes*. La *Théorie de la Terre* de M. *de Buffon*, par laquelle debute l'*Hiſtoire naturelle*, a eſſuyé les mêmes contradictions de la part d'un Corps auſſi reſpectable qu'éclairé ; mais les explications que l'Auteur a données aux endroits cenſurés, ont diſſipé tous les doutes, & calmé les allarmes

de ce Corps attentif à conſerver le dépôt ſacré de la foi & de la ſaine doctrine.

» Cette louable inquiétude, dit M. *de* » *Moncrif* par une heureuſe tranſition » ou, pour mieux dire, ce zèle pur, qui » quelquefois panche trop rapidement » vers l'objection & la difficulté, diſtin- » guoit principalement l'illuſtre Prélat à » qui vous ſuccédez. M. l'Archevêque » de Sens, depuis quelques années, » éprouvoit un affoibliſſement ſenſible » dans ſa ſanté. Cependant il réfléchiſſoit » ſouvent ſur un Traité du genre ſupé- » rieur dont je parle, (*l'Eſprit des Loix*) » ouvrage d'un de nos Confrères autant » chéri parmi nous, qu'illuſtre dans l'Eu- » rope. Il ſe demandoit compte à lui- » même de quelques craintes qui l'a- » voient frappé dans une première lectu- » re; le terme de ſa vie l'a ſurpris dans » cette recherche.... Auſtère par état, » modéré, & même facile par un pen- » chant naturel, (que peut-être il ne ſe » permit pas aſſez de ſuivre) s'il ſe mon- » troit impétueux, infléxible, quand il » défendoit ſes principes qu'il croyoit » attaqués, il devenoit doux, conciliant, » lorſqu'il ne s'agiſſoit que d'en inſpirer » la pratique. » M. de *Moncrif* relève ſurtout la ſimplicité de M. l'Archevêque

de Sens, & il fait à cette occaſion une diſtinction très-délicate & très-juſte entre la ſimplicité & la modeſtie. « La vraie » ſimplicité porte un caractère qui la di- » ſtingue entre les autres vertus ; elle » s'ignore elle-même : c'eſt en nous un » entier oubli de nos avantages perſon- » nels ; au lieu que la modeſtie ſe con- » tente de les mettre au-deſſous de ce » qu'ils paroiſſent aux yeux des autres. » Cette réponſe fut trouvée digne de l'Académie & de ſon Directeur.

Annibal juſtifié. L'impartialité n'eſt pas ce qui caractériſe les Hiſtoriens Romains. Ils ont l'adreſſe de juſtifier les plus odieuſes démarches de leurs compatriotes, tandis qu'ils peignent avec de noires couleurs les actions les plus éclatantes de leurs ennemis. C'eſt un reproche qu'on peut faire principalement à *Tite-Live*. Cet Hiſtorien, en rapportant tout ce qui ſe paſſa pendant la ſeconde guerre Punique, trouve le ſecret de vous intéreſſer en faveur de ſa Nation, & de vous inſpirer de l'horreur pour les Carthaginois. Il ne peut ſurtout pardonner à *Annibal* d'avoir tant de fois vaincu les Romains, & pour ſe venger de ce héros qu'il ne peut attaquer du côté du courage & des qualités

irréguerrieres il l'accuſe de mauvaiſe foi & d'irréligion.

M. *Dreux du Radier*, Avocat au Parlement, vient de prendre la défenſe du Général Carthaginois, & tache de prouver qu'*Annibal* n'étoit point, comme le prétend *Tite-Live*, un homme *ſans foi, ſans reſpect pour les Dieux & ſes ſermens, ſans aucune ſorte de Religion.* Le reproche le plus eſſentiel que font les Romains à leur vainqueur, eſt ſa deſcente en Italie contre la foi de deux Traités. L'Avocat d'*Annibal* dit à cette occaſion que le Traité du Conſul *Lutatius* avec les Carthaginois ne fut point ratifié par les Romains. Ceux-ci réclamèrent contre les articles qui leur déplûrent; ils ſoutinrent que leur Conſul avoit agi ſans pouvoir, ſans caractère, & déclarèrent qu'un acte privé ne pouvoit lier en aucune façon leur République. Le Traité fait entre *Aſdrubal* & les Romains avoit le même défaut. Les Carthaginois déclarèrent que leur Général ayant agi à l'inſçu du Sénat, rien ne les obligeoit à obſerver ce qu'il venoit de conclure. Ainſi ces deux Traités devoient être regardés comme nuls, & on ne pouvoit ſans injuſtice reprocher aux Carthaginois d'avoir manqué à leurs enga-

gemens. D'ailleurs, en supposant que les Traités fussent valides, & qu'on les avoit violés, étoit-ce la faute d'*Annibal* ? Il ne faisoit qu'éxecuter les ordres du Sénat de Carthage. Un Général est-il responsable des fautes de ses Maîtres ?

M. *du Radier* va plus loin. Il veut prouver que ce fut par un motif de Religion que son héros saccagea l'Italie. *Annibal* s'étoit engagé par serment à faire la guerre aux Romains. S'il n'eût pas été fidèle à ses promesses, on l'auroit regardé comme un parjure, un impie, un sacrilège. On trouve tant de piété dans la conduite de ce Général qu'on le compare aux Princes Chrétiens qui du tems des Croisades alloient, pour accomplir leur vœu, se baigner dans le sang des Infidèles.

Il falloit qu'*Annibal* fût un devot du premier ordre puisqu'on en fait un homme à revélations. Il étoit allé de Cadix à Carthage la Neuve où il avoit passé son quartier d'hyver. Il marcha à Etoriſſa du côté de l'Ebre, & pendant ce voyage il vit en songe un jeune homme d'une taille & d'une beauté divine ; c'étoit un Député de *Jupiter* qui venoit de sa part pour servir de guide à *Annibal*, & le conduire en Italie. « Est-ce pour les impies,

» dit M. *du Radier*, que ſont faits de pa-
» reils conducteurs ? Et *Jupiter* pou-
» voit-il en conſcience négocier avec un
» ſcélérat qui le mépriſoit, ou qui lui
» eût regretté ſon encens ? Suppoſons,
» continue l'Avocat, qu'on ne puiſſe re-
» garder cette révélation que comme un
» coup de politique, on ne voit guères
» de Héros, ſans crainte des Dieux, ſans
» aucune Religion, avoir recours à ces
» moyens. » Quoi qu'en diſe M. *du Radier*, il eſt poſſible qu'un Général indévot & très-indévot emploie des artifices ſemblables pour aſſurer le ſuccès d'une entrepriſe. Peut-on dire que *Mahomet* le Légiſlateur avoit de la Religion ? Cependant que ne fit-il pas par le moyen de ſes révélations prétendues ? Il n'eſt pas néceſſaire qu'un Général d'armée ſoit dévot ; il eſt bon qu'il le paroiſſe. Une réputation de piété peut lui être quelquefois fort avantageuſe.

Terminons, dit M. *du Radier*, l'apologie de notre Héros par des preuves de Religion ſupérieures à toutes les déclamations de Rome. Deux Princes du Piémont ſe diſputoient le trône ; ils étoient frères : l'aîné nommé *Brancus* avoit à la Couronne un droit inconteſtable ; il en avoit déja joui ; mais le plus

jeune l'avoit dépoſſédé. *Annibal* fut choiſi pour arbitre de ce différend. Il adjugea le trône à celui auquel il appartenoit par le droit de la naiſſance. Que doit-on conclurre de ce trait ? Qu'*Annibal* avoit beaucoup de Religion ? La conſéquence ne me paroît pas juſte. Cela prouve ſeulement que le Général Carthaginois ſuivit en cette occaſion les règles de l'équité ; c'eſt ce que peut fort bien faire un homme ſans Religion.

Les faits ſuivans prouvent beaucoup mieux la devotion d'*Annibal*. Il étoit maître du Temple de *Junon-Lucinia*, qui étoit hors de Rome. Non-ſeulement il n'enleva rien de ce Temple, même dans les plus preſſans beſoins de ſon armée, au contraire il en prit tant de ſoin, qu'aucun de ſes ſoldats n'oſa y toucher. Obligé de ſe donner la mort par la perfidie d'*Antiochus*, il meurt, mais c'eſt en Payen pénétré des principes de ſa Religion, en invoquant les Dieux vengeurs de l'hoſpitalité.

» Tant de marques de piété, tant de » pratiques religieuſes, *Annibal* ſi ſou» vent aux pieds des Autels l'encenſoir à » la main, ſes vœux répétés, ſes ſacri» fices, ſon équité, ſa morale ; enfin,

» comme s'exprime *Amyot*, *le train conti-*
» *nuel de sa vie*, tout cela ne détruit-il pas
» les reproches vagues de la haine, les
» déclamations injustes d'un Auteur par-
» tial livré au préjugé de sa Nation ? *Tite-*
» *Live* n'est-il pas un second *Antiochus*,
» qui livre lâchement un Héros que les
» loix de l'histoire & la qualité d'Histo-
» rien l'obligeoient de protéger ?

Justin loue dans *Annibal* une parfaite sobriété, une extrême modestie, une chasteté si grande qu'on n'auroit pas cru qu'il eût reçu le jour en Afrique. Quoique toutes les preuves de M. *du Radier* ne soient pas convainquantes, il y en a cependant quelques-unes qui sont très-propres à rétablir la réputation d'*Annibal*. *Tite-Live* lui-même n'a pû s'empêcher de rendre justice à ce grand homme ; mais s'il couronne la victime de fleurs, c'est pour l'egorger. La justification d'*Annibal* est une petite brochure de 24 pages adressée à M. le Maréchal *D****. Je conseille la lecture de cet ouvrage à tous ceux qui s'intéressent encore à *Annibal*, & qui sont inquiets de sçavoir si ce fameux Carthaginois étoit impie ou religieux.

Je suis, &c.

A Paris ce 13 Sept. 1753.

LETTRE VI.

Défenſes du beau ſexe, &c.

C'EST entendre bien mal la galanterie que d'entreprendre l'apologie des femmes dans la vûe de leur plaire. N'eſt-ce pas ſuppoſer qu'elles ont des défauts qui demandent une juſtification? Elles doivent donc ſçavoir très-mauvais gré à l'Ecrivain Batavique, qui vient de nous donner en quatre volumes les *Défenſes du beau ſexe, ou Mémoires hiſtoriques, Philoſophiques & critiques, pour ſervir d'apologie aux femmes.* Cet Auteur, dans ſon Epître dédicatoire, fait entendre aux Dames qu'il les a bien ſervies dans ſa jeuneſſe; mais qu'à l'âge où il eſt il ne peut plus faire pour elles que l'office d'Avocat. En cette qualité il enviſage leurs vertus & leurs défauts, & ce double point de vûe forme naturellement la diviſion de ſon ouvrage. Dans la première partie, en faiſant connoître les perfections des femmes, il entreprend très-ſérieuſement de prouver qu'elles ſont auſſi capables que les hommes de s'appliquer aux choſes les plus difficiles, & de remplir les emplois les plus hono-

rables ; c'eſt la conſéquence qu'il tire de pluſieurs principes.

Pour juger du mérite des femmes en général & des perfections de leur ſexe, l'Apologiſte veut qu'on remonte à leur première origine. *Eve*, dit il, eſt le dernier ouvrage ſorti des mains du Créateur, Dieu ayant voulu finir la conſtruction de l'Univers par ce qu'il y avoit de plus parfait. Il lui donna le nom d'*Eva*, nom qui a beaucoup plus de rapport à celui de Dieu (*Jehova*) que celui du premier homme. Il la créa dans le Paradis terreſtre, au lieu qu'*Adam* & les autres animaux furent créés dans un lieu champêtre hors du Paradis. Enfin il la forma d'une matière déja purifiée ; l'homme au contraire fut compoſé d'une vile cendre. D'ailleurs *Eve* étant ſortie de la côte d'*Adam*, étoit d'un degré plus noble que ſon mari, comme le fils d'un Gentilhomme eſt plus noble d'un degré que ſon père.

Mais, dira-t-on, le premier homme étoit plus robuſte que ſa femme ; preuve évidente qu'il devoit avoir l'empire ſur elle, & par conſéquent qu'il la ſurpaſſoit en perfection. Belle raiſon, répond notre Apologiſte ! Je ne ſçavois pas encore qu'on dût choiſir les Rois & les

Gouverneurs à la toise, & qu'il fallût ôter la couronne aux Princes d'une complexion délicate, pour la mettre sur le crâne épais d'un gros Cent-Suisse. De plus, ajoute-t-il, il n'est pas sûr qu'*Adam* fût plus vigoureux que sa femme; car, si l'on en croit quelques Historiens, " *Eve* » avoit coupé à l'arbre de vie un gros » bâton, avec lequel elle se faisoit raison » lorsque son mari ne vouloit pas se ren- » dre de bonne grace à ses volontés. »

Si l'on veut des exemples encore plus sensibles pour prouver qu'il n'y a point de perfection qui soit plus étrangère à un sexe qu'à l'autre, il ne faut que considérer de quelle manière les femmes pratiquent les vertus chrétiennes, morales & civiles. Il est constant d'abord qu'elles ont plus de dévotion que les hommes. Si l'on dit qu'elles sont aussi plus superstitieuses, ce défaut, reprend le judicieux Apologiste, retombe au moins en partie sur notre sexe. N'est-ce pas nous en effet qui nous emparons de la doctrine, & qui tirons avantage de leur crédulité ? « Croyez-vous que ce » gros Curé à face vermeille, qui s'en- » graisse du bien des pauvres dans un » coin du Diocèse, & qui ne craint rien » tant que la vûe de son Evêque, auroit

» une table ſi bien garnie, & marieroit
» ſes niéces ſi avantageuſement, ſans les
» petits profits qu'il retire de la crédulité
» des bonnes gens ? »

Un autre avantage du beau ſexe par rapport à la Religion, & qui le met fort au-deſſus des hommes, c'eſt de n'avoir pas donné dans les erreurs qu'on reproche à ces derniers avec tant de juſtice. « Les voit-on déployer l'étendard de l'Athéïſme, profeſſer ouvertement l'Epicuriſme, tenir école publique de Stoïciſme, donner des leçons de Matérialiſme ? Voit-on parmi elles des *Diagores*, des *Vanini*, des *Ruggeri*, des *Spinoſa* ? »

Quant aux vertus morales, l'Auteur n'eſt pas embarraſſé de prouver que les femmes ont encore ſur nous une grande ſupériorité. Nos principaux devoirs par rapport à nous-mêmes ſe réduiſent à trois chefs ; à ne rien entreprendre au-deſſus de nos forces ; à nous rendre maîtres de nos paſſions ; à ménager notre ſanté & notre vie. Les femmes s'acquittent mieux que nous de ces trois devoirs. Concentrées dans leur petite famille, elles n'entreprennent ni de jetter des ponts ſur la mer comme *Caligula*, ni de ſoutenir avec leurs bras des rochers comme *Poly-*

damas, ni de voler dans les airs comme *Icare*. « Maîtreſſes de leurs paſſions, quand » elles ont quelque ſujet de chagrin, » on en voit peu qui enrichiſſent le cor- » dier à leurs dépens, ou qui ſervent vo- » lontairement de pâture aux brochets & » aux eſturgeons. La haine, l'envie, la » jalouſie, la colère ſont des vices aux- » quels les femmes donnent des bornes. » Leurs plus fortes guerres prennent fin » dès qu'une coëffe déchirée, digne tro- » phée de la victoire, eſt étendue ſur le » champ de bataille. Interrogeons les » habitans de la place de Grêve, ils nous » diront que dans les tragédies funèbres » qu'on repréſente ſous leurs yeux, il y a » toujours dix Acteurs contre une Actrice.

Les vertus civiles, celles qui ſe rapportent au bien & à l'avantage de la ſociété, ſont encore infiniment mieux pratiquées par les femmes que par les hommes. Les émeutes, les révoltes, les ſéditions, les guerres domeſtiques, les détrônemens des Princes légitimes s'exécutent par d'autres mains que par celles des femmes. Les révolutions fréquentes de Conſtantinople ſont l'ouvrage des Janiſſaires; la perte que l'Eſpagne fit de la Hollande ne doit ſon origine qu'aux entrepriſes ſéditieuſes d'un Braſſeur de

bierre ; c'eſt *Cromwel* qui fit conduire *Charles I* ſur l'échaffaut ; dira-t-on que les *Clément*, les *Ravaillac* fuſſent des femmes traveſties ?

Ajoutez à cela que les femmes ont auſſi plus de reſpect pour leurs parens & plus de docilité pour ceux qui les enſeignent. Elles ſont plus careſſantes, plus prévenantes, plus affectueuſes. « Si » quelqu'un eſt malade, c'eſt la jeune » Demoiſelle qui fait la garde de la » chambre, qui chauffe le bouillon, qui » exhorte d'une façon affable à le pren- » dre. Eſt-elle plus grande, on en tire » encore plus de ſervices. »

Quel empreſſement dans les femmes pour aſſiſter les indigens ? Faut-il faire une quête ? « Entrez dans cette Egli- » ſe, vous y verrez Madame la Préſi- » dente, Madame la Baillive, Madame » la Conſeillère, Madame l'Elue, qui » vous inviteront de la manière la plus » touchante d'avoir compaſſion des mi- » ſérables. Vous remarquerez même, ſi » vous y faites attention, que les Dames » quêteuſes ne ſont pas les moins belles » de la Paroiſſe, parce que tel confiera » volontiers ſon aumône entre les mains » d'une perſonne aimable, belle, jeune, » polie & gracieuſe, qui auroit été ſourd

» à la voix tremblante d'une Nonagé-
» naire toute ridée, & laide à faire peur.

L'amour conjugal eſt infiniment plus fidèle du côté de la femme, que de celui du mari. En voulez vous la preuve ? Conſultez l'hiſtoire ; elle vous montrera les cendres d'*Evadné*, la toile de *Pénélope*, le poignard d'*Arrie*, la coupe de *Camma*, le tombeau de *Mauſole*, les charbons de *Porcie*, la lancette de *Pauline*, & pluſieurs autres pièces fameuſes qu'on voit encore teintes du ſang & marquées de la fidélité des femmes.

Leur ſageſſe dans le maniement des affaires & dans le gouvernement des peuples eſt un autre trait de leur éloge. Il n'eſt pas difficile de ſe convaincre qu'elles ſont auſſi capables que nous d'occuper les premières places. « Car, » dit leur Apologiſte, que faut-il tant » pour gouverner un Royaume ? Faire » des loix, & punir ceux qui les vio- » lent ; voilà tout le tracas de la Royau- » té. Or, ſi une femme a eu l'adreſſe » d'accoutumer un chien, un chat, un » moineau & une ſouris à vivre enſem- » ble dans une parfaite intelligence, » doutera-t-on qu'une Souveraine ne puiſ- » ſe bien démêler ſes intérêts d'avec » ceux des autres Puiſſances ? » Auſſi

l'Empereur *Héliogabale* avoit-il créé un Sénat tout composé de femmes, pour juger les affaires qui concernoient leur sexe, & sa mère, nommée *Soëmia*, en fut-elle déclarée la Présidente ! Qu'on ne dise pas que le gouvernement des femmes est contraire à l'Ecriture, qui veut que l'épouse soit soumise à la puissance de son mari. Ces paroles de la Genèse, *sub viri potestate eris*, sont différentes dans la version des Septante, & signifient qu'une femme doit toujours se tourner du côté de son époux : *& ad virum tuum conversio tua.* L'Eglise, à qui il appartient de déterminer le vrai sens de l'Ecriture, n'a-t-elle pas confirmé des établissemens où les femmes commandent aux hommes ? *Urbain* VI n'a-t-il pas approuvé l'Ordre de *Fontevrault*, où l'Abbesse reçoit les vœux des Religieux en qualité de leur Supérieure, & leur impose des pénitences ?

Suivons les femmes présentement dans leurs exploits militaires. En fait de bravoure & d'intrépidité, elles sont pour le moins aussi estimables que les hommes. La preuve de cela, c'est qu'en toutes les espèces d'animaux de proye, les femelles courent avec plus de vitesse, ont le vol plus roide, combattent

ligieuse de Fontevrault, dont il étoit devenu extrêmement amoureux ; il lui fit dire que ses beaux yeux l'avoient charmé, & qu'il la prioit de répondre à sa tendresse. La Religieuse se retira dans sa cellule, s'arracha les yeux avec la pointe d'un couteau, & vint les présenter sur une assiette à celui qui faisoit l'office de médiateur. *Clusia*, fille du Roi *Thuscus*, étant attaquée dans un château par un Romain qui vouloit lui faire violence, se précipita du haut d'une tour ; mais la Fortune se déclara pour elle ; le vent se mit dans sa robe & la porta à terre, sans qu'il lui arrivât aucun mal.

Les progrès que les femmes ont faits dans les Sciences sont encore un point sur lequel leur Apologiste insiste avec plaisir. Pourquoi, dit-il, les femmes ne seroient-elles pas aussi capables que les hommes d'acquérir des connoissances ? Elles entendent comme nous par les oreilles, voyent par les yeux ; & toute la différence qui est entre les deux sexes, ne regarde que les organes qui sont nécessaires à la production de l'espèce. L'ame n'est ni mâle ni femelle ; & d'ailleurs il faut moins d'esprit pour réussir dans les sciences, que pour bien ap-

prendre à faire de la tapiſſerie. En effet quelle adreſſe ne faut-il pas pour bien garder les proportions ſur un canevas, pour diſtribuer également la ſoye & la laine, pour ne pas trop reſſerrer ni trop relacher les points, pour n'en mettre pas plus en un rang qu'en un autre, &c ? De plus, ſi les hommes ont été revêtus des titres glorieux de *Docteur Subtil*, *Irréfragable*, *Angelique*, *Séraphique*, *&c*, n'a-t-on pas vû des femmes ſçavantes avec les qualités de *Celeſte*, *Divine*, *Syrène*, *Muſe Prodige de ſçience*, *Merveille du monde*? La Théologie ne nous offre-t-elle pas ſes *Catherine*, ſes *Fabiole*, ſes *Albine*, ſes *Euſtochium*, ſes *Marcelle*, ſes *Melanie*, ſes *Hildegarde*, ſes *Erigitte*, ſes *Guyon*, ſes *Marie-d'Agréda*, ſes *Bourignon*, & la fameuſe *Cornara* qui prit le bonnet de Docteur dans l'Univerſité de Padoue ? Que dira-t-on de la célèbre *Eliſabeth de Roſarès*, qui avoit éxercé long-temps à Barcelone & en divers lieux l'office de Prédicateur ? Le peuple couroit en foule pour l'entendre, & les plus grandes Egliſes étoient trop petites pour contenir tous les Auditeurs. On dit que la fille de Ciceron étoit encore plus éloquente que ſon père. *Aſpaſie* enſeigna la Philoſophie à *Socrate*.

André de Florence, fameux Canoniſte, ſe repoſoit ſur ſa fille *Novella* du ſoin de ſa Claſſe, quand il étoit diſtrait par d'autres occupations. *Novella* étoit une des plus belles perſonnes d'Italie ; & pour empêcher que ſa beauté ne donnât des diſtractions à ſes diſciples, elle avoit ſoin de tirer un rideau devant ſa chaire. Sur quoi l'Auteur fait cette réflexion : " Elle „ auroit mieux fait de réſerver ſon rideau „ pour une occaſion où ſon père en eut „ grand beſoin ; ſçavoir, lorſqu'il fut „ ſurpris par ſa femme en flagrant délit „ avec une de ſes voiſines. „

De tout temps les femmes ont fait voir qu'elles avoient un talent marqué pour la Poëſie ; & je ne finirois pas ſi je faiſois mention de toutes celles qui occupent ici une place honorable. Je vous apprendrai ſeulement, ſur la foi de l'Auteur, que la femme de *Lucain* a mis la dernière main à la *Pharſale* commencée par ſon mari. L'étude des Langues ſçavantes a été auſſi fort cultivée par le beau ſexe. Une Princeſſe de *Guimené* paſſoit tous les matins trois ou quatre heures à apprendre l'Hébreu. Un jour que ſon Maître de Langue étoit entré chez elle avec une culotte déchirée, le Prince ſon mari demanda ce que cet

homme venoit faire dans ſa chambre ? La Princeſſe lui dit : *Il me montre l'Hébreu. Madame*, répondit le Prince, *il vous montrera bientôt le derrière.*

Quoique les Mathématiques ſoient une ſcience fort difficile, on a vû des femmes y prendre beaucoup de goût : témoins deux Demoiſelles de Paris, dont l'une ne voulut point entendre à une propoſition de mariage à moins que la perſonne qui la recherchoit n'apprît à faire des Lunettes : & l'autre rejetta un parfaitement honnête homme, parce qu'il n'avoit rien pû produire de nouveau ſur la Quadrature du Cercle.

Si les femmes n'ont pas fait d'auſſi grands progrès dans la Médecine que dans les autres ſciences, c'eſt, dit leur Apologiſte, que les Médecins, jaloux de leurs intérêts propres, ſe ſont accordés à ne pas ſouffrir qu'elles exerçaſſent leur profeſſion, de peur qu'elles ne la fiſſent avec trop de ſupériorité. C'eſt dans cette crainte, ajoute-t-il, que les Médecins d'Athènes avoient obtenu une Loi publique par laquelle il étoit expreſſément défendu aux femmes de ſe mêler de tout ce qui appartenoit à leur art. Une jeune Athénienne qui ſe ſentoit des diſpoſitions pour le métier de Sage-Femme, déguiſa

ſon ſexe, fréquenta les écoles de Médecine, & ſe rendit habile dans cette profeſſion. Toutes les Dames d'Athènes ne voulurent plus avoir d'autre Accoucheur. Les Médecins choqués qu'un jeune homme (ils le croyoient tel) leur enlevât ainſi toutes leurs pratiques, l'accusèrent d'avoir abuſé de ſon art & de ſes talens pour tromper la bonne foi des maris, & entretenir de mauvais commerces avec leurs femmes. L'accuſation devint ſi grave, que l'on condamna le jeune Médecin comme un débauché & un ſéducteur. Il ne fit que rire de la Sentence; & ayant obtenu du Sénat la permiſſion de ſe juſtifier, il manifeſta ſon ſexe; & détruiſit d'une façon victorieuſe les imputations de ſes adverſaires. Vous penſez bien, Monſieur, que la Loi fut abrogée, & qu'il fut permis aux femmes de devenir Sages-Femmes.

Oſtéographie & Myographie.

M. *Tarin*, Médecin, déja connu par un ouvrage critique *, qu'il a jugé à propos d'interrompre, a conçu un autre

* Cet Auteur a débuté par un Livre intitulé, *Adverſaria Anatomica*; c'eſt-à-dire, *Remarques Critiques-Anatomiques*, dans lequel il vouloit rectifier un grand nombre de figures anatomiques, données par différens Anatomiſtes.

plan très-vaſte ſur toutes les parties de l'Anatomie. Il ſe propoſe de décrire ſucceſſivement tous les organes du corps humain, en les conſidérant d'abord dans leur état naturel, enſuite dans leur état contre nature, c'eſt-à-dire, altérés ou par les maladies, ou par des variations & des défectuoſités pareilles à celles que l'on remarque dans les Monſtres. Enfin il comparera ces organes dans l'homme & dans les animaux. Cependant M. *Tarin* ne prétend pas donner des Traités complets ſur toutes ces matières; il veut ſe borner à des élémens. Il ne tirera pas de ſon propre fond des figures, des deſcriptions & des détails, puiſque pluſieurs Anatomiſtes en ont déja publiés, qui ont le mérite de l'exactitude & de la correction. Il puiſera donc dans les meilleures ſources, ſe réſervant le droit de ſuppléer à ce qui lui paroîtra manquer pour remplir ſon projet. Il vient de publier l'*Oſtéographie, ou Deſcription des Os de l'adulte, du fœtus, &c*; & la *Myographie, ou Deſcription des muſcles.* Ce ſont des planches bien gravées avec des tables qui expliquent en Latin & en François chacune de ces figures. Une Préface annonce le plan & la ſuite de l'ouvrage.

On trouve dans l'*Oſtéographie* les ſu-

perbes deſſeins ſur les os, que le célèbre M. *Winſlow* a fait exécuter autrefois ſous ſes yeux. Rien de meilleur que ces figures au gré des connoiſſeurs. Les figures qui repréſentent les progrès ſucceſſifs des os dans leur oſſification, ſont celles de l'illuſtre M. *Albinus*. La réputation bien méritée de ce morceau très-intéreſſant ſur l'*Oſtéogénie*, a déterminé M. *Tarin* à le choiſir parmi tout ce qui a déja été publié là-deſſus. Le même M. *Albinus* a fourni les figures qui compoſent la *Myographie*, ou la deſcription des muſcles. Ces magnifiques planches ſont ici réduites au tiers en faveur des élèves en Anatomie, dont le plus grand nombre n'eſt point en état d'acquérir l'original, qui eſt d'un grand prix.

On ne peut que louer les vûes utiles de M. *Tarin* & du Libraire qui a bien voulu s'y prêter. Mais, ſans chercher à diminuer le mérite principal de ces planches Anatomiques, il me paroît qu'elles auroient eu plus de ſaillie ou de relief, ſi prenant le parti de les réduire au tiers, on avoit en même-temps retranché du fond du tableau les figures acceſſoires ou les ornemens étrangers qui jettent ici trop d'ombre ſur la figure principale, & qui l'obſcurciſſent en quelque manière.

Quoique ces ornemens n'ayent pas, à mon avis, le même inconvénient dans les grandes planches de M. *Albinus*, peut-être que s'ils euſſent été pareillement ſupprimés, la figure principale iſolée ſur un fond blanc n'en auroit été que plus frappante & mieux terminée. Mais ces obſervations n'intéreſſent en rien l'exactitude & la correction des nouvelles planches anatomiques réduites : elles ſont très-commodes & très-utiles. L'ouvrage de M. *Tarin* en deux volumes *in*-4°. ſe vend à Paris chez *Briaſſon*, rue Saint Jacques, à la Science.

Les Muſes & les Graces ont célébré à Berny, le jour de la Saint-Louis, la fête de leur Elève & de leur Bienfaiteur, S. A. S. M. le Comte DE CLERMONT. Les Talens raſſemblés à la Cour de ce Prince ne pouvoient lui marquer leur reconnoiſſance d'une manière qui le flattât plus ſenſiblement qu'en s'exerçant eux-mêmes ſous ſes yeux ; car il veut que le Génie, l'Eſprit & le Goût préſident à ſes Fêtes. Tels étoient à Chantilly les nobles amuſemens du grand *Condé*. M. le Chevalier *de Laurès* a fait exécuter une petite Comédie de ſa façon qui a été très-bien reçue. Mlle. *Gauſſin* y a joué

Vers à Mlle Gauſſin.

avec ce sentiment délicat, ce naturel heureux, cette ingénuité fine qu'on voudroit envain imiter. L'Auteur enchanté de voir son principal rôle si bien rendu, en a remercié l'Actrice par ces jolis vers :

Que votre voix enchantereſſe,
Votre air naïf, votre délicateſſe ;
Que tout, belle *Gauſſin*, en vous plaît, attendrit !
Vos charmes paſſent dans ma Pièce :
Par un preſtige heureux qui voile ſa foibleſſe,
Vous y mettez du feu, de l'ame, de l'eſprit.
Ainſi, quand Zéphire careſſe
Les bois, les champs que l'Aquilon flétrit ;
Le calme renaît, l'horreur ceſſe ;
Tout s'anime, tout rajeunit,
Et la ronce même fleurit.
Que n'embelliroit pas l'art joint à tant de grace !
Oui, le vain *Marſyas* ſur le Dieu du Parnaſſe
Eût remporté le prix des vers,
Si vous euſſiez prêté vos accens à ſes airs.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 18 *Sept.*
1753.

LETTRES SUR QUELQUES ÉCRITS DE CE TEMS.

LETTRE VII.

APRÈS un long ſilence M. l'Abbé d'*Artigny* vient, Monſieur, de donner le ſixième volume de ſes *Nouveaux Mémoires d'Hiſtoire, de Critique & de Littérature.* Vous ne le trouverez ni moins curieux, ni moins agréable que les précédens. Il y a cependant quelques articles ſérieux que je ne ferai qu'indiquer; tels que l'éloge hiſtorique du ſçavant Italien *Muratori*, le Mémoire ſur la vie & les ouvrages de *Richelet*, l'éloge du Marquis de *Mimeure*, le détail de l'affaire du Comte de *Chalais*, qui eut la tête tranchée ſous le Cardinal *de Riche-*

Suite des nouveaux Memoires, &c.

lieu, quelques remarques Littéraires & Grammaticales.

Vous ſçavez, Monſieur, que le mariage de *Louis* XIII avec l'Infante *Anne d'Autriche* ſouffrit de grandes difficultés, & qu'on fit en France beaucoup d'écrits pour & contre cette auguſte alliance. Entre pluſieurs raiſons que l'on apporta pour prouver que ce mariage étoit convenable, on faiſoit voir qu'il y avoit *une merveilleuſe & très-héroïque correſpondance entre les deux ſujets.* Le nom de *Loys de Bourbon* contient treize lettres; ce Prince avoit treize ans, lorſque le mariage fut réſolu; il étoit le treizième Roi de France du nom de *Loys*. L'Infante *Anne d'Autriche* avoit auſſi treize lettres en ſon nom; ſon âge étoit de treize ans, & treize Infantes de même nom ſe trouvoient dans la Maiſon d'Eſpagne. *Anne* & *Loys* étoient de la même taille, leur condition étoit égale; ils étoient nés la même année & le même mois. Rien n'étoit plus commun en ce temps-là que ces puériles combinaiſons de lettres & de nombres. Voici la recherche curieuſe qui fut faite ſur le nombre de quatorze par rapport à *Henri* IV. Il naquit quatorze ſiecles, quatorze décades & quatorze ans après la Nativité de J. C. Il

vint au monde le quatorze de Décembre, & mourut le quatorze de Mai. Il a vêcu quatre fois quatorze ans, quatre fois quatorze jours, & quatorze semaines ; il y a quatorze lettres en ſon nom ; *Henri de Bourbon.*

Avez-vous lû, Monſieur, l'Abrégé Chronologique de l'hiſtoire univerſelle du Pere *Philippe*, Carme déchauſſé ? Ce Livre écrit en Latin contient des choſes bien ſingulières. L'Auteur craignant de n'offrir qu'un ſquelette décharné s'il s'en tenoit au récit des anciens Hiſtoriens, a rempli le vuide des premiers ſiécles par des penſées & des anecdotes très-propres à piquer l'attention de ſes Lecteurs. Il dit, par exemple, que *Caïn* dans ſa première jeuneſſe étoit fort obéïſſant à ſon père & à ſa mère ; mais qu'il devint enſuite un ſi grand libertin, que ſes parens furent inconſolables de l'avoir mis au monde. Il dit encore qu'*Eve*, qui avoit tout le ſoin du ménage, choiſit ſes plus grandes filles pour apporter de l'eau, du bois pour allumer le feu, & lui aider à faire la cuiſine. Selon le même Auteur, *Enos*, petit fils d'*Adam*, fit bâtir pluſieurs Chapelles où il y avoit beaucoup d'images pour exciter les fidèles à la dévotion. Lorſque les animaux ſortirent de

l'Arche après le déluge, ils témoignèrent à *Noé* leur reconnoiſſance pour tous les bons traitemens qu'ils en avoient reçus ; après quoi ils prirent congé de lui. Je pourrois copier pluſieurs autres paſſages ; mais c'en eſt aſſez pour vous faire connoître ce que le bon Carme a cru pouvoir ajouter à l'hiſtoire de *Moïſe*.

Quelques autres Hiſtoriens perſuadés que bien des gens ne goûtent pas l'ancienne & majeſtueuſe ſimplicité de l'Ecriture, ont voulu s'accommoder à leur délicateſſe en écrivant une hiſtoire de la Bible qui fût édifiante & agréable tout à la fois. M. l'Abbé d'*Artigny* cite en particulier *Jean Venette*, le Pere *Talon* & le Pere *Berruyer*. Le premier étoit un Carme de la Place *Maubert*, qui vers le milieu du quatorzième ſiécle compoſa le Roman des *trois Maries*, Poëme de quarante mille vers, mis en proſe par *Jean Drouin*. Le Poëte & ſon traducteur remontent juſqu'à la création de l'homme, & conduiſent leur ouvrage juſqu'à la mort de la Sainte Vierge. Pour vous donner une idée de cette production ſingulière, il ſuffira d'en rapporter quelques traits. Voici d'abord de quelle manière *Saint Joſeph* s'excuſe auprès de la Sainte Vierge d'avoir formé des ſoupçons

contre ſa vertu. " Joſeph alla entrer en
„ la maiſon, & demanda où étoit *Marie*.
„ Sa Mère lui répondit qu'elle étoit en ſa
„ chambre, & qu'il pouvoit bien monter
„ à mont. *Joſeph* ſe print à ſoupirer, &
„ dit: Madame, je vous prie par la bonté
„ que je trouve en vous, qu'il vous plaiſe
„ me mener juſques à ſon huis, afin que
„ je puiſſe parler à elle. Adonc *Sainte*
„ *Anne* le mena volontiers. Quand ils fu-
„ rent à la porte, la Vierge *Marie* lui
„ ouvrit, & vint à eux, & le ſalua dou-
„ cement, & *Joſeph* lui diſt: Dame, Dieu
„ vous gard; & *Ste Anne* diſt: Fille, Dieu
„ vous bénie; voici *Joſeph* votre mari,
„ lequel veut parler à vous. Et la Vierge
„ *Marie* répondit, que volontiers par-
„ leroit à lui. Alors *Sainte Anne* ſe dé-
„ partit; car elle ne voulut pas eſtre en la
„ chambre, pource qu'elle penſoit que
„ *Joſeph* ſeroit honteux de parler devant
„ elle. Quand il fut entré en la chambre,
„ il fut tout troublé, & ne ſçavoit com-
„ ment il devoit parler à la glorieuſe
„ Vierge *Marie*; mais il ſe mit à genoux
„ devant elle pleurant tendrement. Il
„ avoit grand doute de parler pour la
„ honte qu'il avoit. Le bon *Joſeph* chan-
„ gea ſouvent de couleur. La Vierge
„ *Marie* ſe print à ſourire, à cauſe qu'elle

„ penſoit bien ce qu'il vouloit dire ; puis
„ luy diſt : Dites hardiment, cher amy,
„ ce que vous voulés dire. A donc il diſt :
„ Dame, je vous requiers mercy, j'ay
„ le cœur très-dolent ; pour ce veuillez
„ moi conforter. Sçachez Dame que hyer
„ quand je vins je congneus que vous
„ eſtiés groſſe ; j'en fus en grande mélan-
„ cholie, & en dis pluſieurs paroles,
„ croyant que vous euſſiez faict quelque
„ folie, dont j'étois moult courroucé
„ contre vous ; car je ne ſçavois d'où
„ venoit cette choſe, & eſtois déliberé
„ de vous laiſſer du tout, & de m'en aller
„ hors du pays, ſi loin que jamais ne me
„ verriés. Et quand je fus endormy, je
„ vis une viſion, c'eſt à ſçavoir un An-
„ ge, lequel me confortiſt doucement.
„ Parquoy je viens à vous, chere Da-
„ me, pour vous reveler le cas, & com-
„ ment en mon cœur je vous blamois,
„ dont je m'en repens ; pourquoy je
„ vous en requiers pardon. A donc la
„ glorieuſe Vierge *Marie* lui commanda
„ qu'il ſe levaſt, & qu'elle lui pardon-
„ noit, & le tenoit pour excuſé. Puis
„ elle lui diſt : *Joſeph* cher amy, je ne
„ m'e bahis pas ſi vous futes esbahy
„ quand vous cogneuſtes que j'étois en-
„ ceinte ; or vivés maintenant en paix ;

„ & mettés toute triſteſſe hors de votre
„ cœur ; car je ſuis encore Vierge. „

La fuite en Egypte eſt encore un morceau curieux que vous ne lirez pas avec moins de plaiſir. „ L'Ange dit à „ *Joſeph* en dormant : *Joſeph* leve toy bien „ haſtivement, & prens le petit enfant „ *Jeſus* & ſa mere, & t'enfuis en Egypte „ & y demeures ; car *Hérodes* fait cher- „ cher l'enfant pour le faire occire. Alors „ l'Ange partit, & *Joſeph* ſe prépara „ haſtivement, & ſaillit de la Ville. Il „ avoit un aſne qui portoit la mere & „ l'enfant. Comme ils cheminoient, ils „ trouverent un Laboureur qui ſemoit „ du bled ; l'enfant *Jeſus* mit ſa main au „ ſac, & jetta ſon plein poing de bled „ au chemin ; & incontinent le bled crut „ prêt à cueillir. Peu de temps après les „ gens d'armes d'*Hérodes* qui queroient „ l'enfant *Jeſus* pour l'occire, demande- „ rent audit Laboureur s'il n'avoit point „ vû paſſer une femme qui tenoit un en- „ fant, & un homme avec elle. Oui, dit- „ il, quand je ſemois ce bled. Lors les „ gens d'armes penſerent qu'il ne ſçavoit „ que c'étoit, & que ledit bled avoit été „ ſemé près d'un an devant.... Un jour „ après midi notre Dame & *Joſeph* furent „ las, & ſe repoſerent deſſous l'ombre d'un

„ palmier qui porte les dattes. Lors notre
„ Dame regarda le palmier, & dit à *Jo-*
„ *ſeph* qu'elle en mangeroit volontiers ;
„ & il dit : je ſuis moult esbahy pour-
„ quoi vous me demandez de ce fruit,
„ quand vous voyés qu'il eſt ſi haut,
„ que je n'y pourrois advenir. A donc
„ l'enfant *Jeſus* dit à l'arbre : baiſſe tes
„ rameaux afin que ma mere & ſa com-
„ pagnie mange de ton fruit. Et tantôt
„ l'arbre ſe baiſſa & s'inclina juſques aux
„ pieds de la Vierge *Marie*, tant qu'elle
„ & *Joſeph* prindrent du fruit à leur vo-
„ lonté..... Quand *Joſeph* fut en Egyp-
„ te, il rencontra un bon preud'homme,
„ lequel avoit une maiſon à louer ; celui-
„ ci logea l'enfant *Jeſus*, la Vierge *Ma-*
„ *rie* & *Joſeph*. Ils avoient encore des
„ biens que les trois Rois leur avoient
„ donnés, dont ils pouvoient bien vivre.
„ *Joſeph* étoit très-bon Charpentier, pour-
„ quoy il gagnoit honnêtement ſa vie ; la
„ Vierge auſſi ſçavoit bon métier ; c'eſt
„ à ſçavoir de beſogner en ſoye. *Joſeph*
„ lui bailla une chambriere pour lui te-
„ nir compagnie, & auſſi pour la ſervir.
„ Cette chambriere eut nom *Sarette ;* elle
„ étoit pucelle, bonne fille, & bien en-
„ ſeignée à ſervir. L'enfant *Jeſus* fut dou-
„ cement nourri & allaité des mamelles

„ de ſa glorieuſe mere. Las ! au tems
„ préſent peu de meres alaitent leurs en-
„ fans ; je crois qu'elles ont peur d'avoir
„ de grands tetins ; ce que la Sainte
„ Vierge ne craignoit point.

Le Père *Talon* n'a point cherché, comme *Venette*, à embellir ſon ouvrage par un mauvais mélange de faits apocryphes & par des ſupplémens romanesques, tirés de ſon propre fond ; mais il a fait prendre nos manières aux perſonnages de l'Ancien Teſtament. Il a proſcrit leur façon de s'exprimer, pour leur faire parler notre langage ; & il a ſubſtitué la civilité Françoiſe aux mœurs ſimples des anciens Patriarches. C'eſt un défaut que M. l'Abbé *d'Artigny* lui reproche avec raiſon, & qu'il ne reconnoît point dans le Père *Berruyer* ; mais ce n'eſt guère qu'après la mort des Ecrivains qu'on ſçait bien apprécier leurs ouvrages.

L'Auteur néanmoins n'eſt pas toujours auſſi réſervé à l'égard de toutes les perſonnes qui vivent encore. C'eſt ce que vous pourrez voir dans l'article *des Particularités Hiſtoriques & Littéraires*. Je ſupprimerai toutes ces anecdotes offenſantes, pour vous faire part d'une hiſtoire que vous lirez avec plus de plaiſir, par l'inté-

rêt que vous prenez à l'aimable Actrice qui en a été l'occaſion.

« Un jeune Séminariſte s'étant échappé pour voir *Zaïre* à la Comédie Françoiſe, devint éperdument amoureux des beaux yeux de Mademoiſelle *Gauſſin*, en lui voyant faire le rôle de *Zaïre*. L'eſprit lui tourna au point, qu'il s'aviſa de venir lui déclarer ſon amour publiquement aux Foyers de la Comédie, ſe jettant à ſes genoux en préſence de plus de cent perſonnes. Le lendemain il lui écrivit une Lettre des plus tendres dans le goût d'un novice amoureux. Mais comme il ſe mettoit en devoir de redoubler les marques de ſon tranſport après la Comédie, il fut arrêté à la réquiſition de ſon père qui le fit mettre à Saint Lazarre. Il trouva moyen de s'échapper, & fut à la porte de la Comédie Françoiſe ſe jetter aux pieds de Mademoiſelle *Gauſſin* comme elle étoit près d'entrer. L'Abbé tomba evanoui en pleine rue à ſes genoux. On le mena chez un Limonadier vis-à-vis, pour le faire revenir à lui. On aſſura que ſon parti étoit pris de ſe poignarder la première fois devant l'inhumaine, ſi elle per-

„ fiſtoit à ne pas vouloir écouter ſes „ propoſitions de mariage qu'il lui fai- „ ſoit. „ Apparemment que ces idées romaneſques s'effacerent peu à peu ; car depuis ce tems là on n'a pas oui dire qu'il ait donné quelqu'autre ſcène dans le même goût.

Le dernier article de ce recueil contient un extrait des Sermons du père *Philippe Boſquier*, Cordelier de l'Obſervance. Ces Sermons, Monſieur, ſont au nombre de cinquante deux, & roulent tous ſur la Parabole de *l'Enfant Prodigue*. Le P. *Boſquier*, pour ſoutenir l'attention de ſes Auditeurs en s'efforçant de les faire rire, a mis en œuvre le comique le plus bas & le plus burleſque ; & l'on peut dire qu'il n'eſt point inférieur de ce côté là aux *Maillards*, aux *Barlettes*, & aux *Menots*. M. l'Abbé d'*Artigny* a choiſi dans tous ces diſcours les endroits les plus divertiſſans, & en a fait un Sermon ſuivi, tout compoſé des paroles mêmes de l'Auteur. C'eſt de ce Sermon, Monſieur, que je vais vous donner un extrait qui ſûrement vous amuſera. Je ne changerai rien au vieux langage de l'original.

Le jeune homme de notre Evangile, rempli d'outre-cuidance, réſolu & af-

ſuré comme un petit *Céſar*, s'approche de ſon père, & lui dit : *Mon père, donne moi la portion du bien qui me vient ;* comme s'il eût voulu dire : je ne ſuis plus en âge pour être deſſous la verge ; je ſuis, ce me ſemble, ſage aſſez pour être mis hors de page : ſeulement je prie que me faſſiez part des biens qui me ſont échus par le décès de ma mère. Nous ne ſommes que deux fils, & je ne ſuis bâtard. Voilà la première proueſſe de ce jeune Capitaine ; encore va-t-il bien qu'il n'ait pas robbé ni pillé ſon père en cachette, comme fit jadis notre père Saint François avant ſa converſion. O faux Bélitre, que tu as donné peu de vin à ton père, l'appellant père ! Et que d'eau as-tu braſſé parmi, demandant ſa ſubſtance ! O faux Argentier, que tu as donné peu d'or, & que tu as mêlé beaucoup de paille & d'écume ! O Peintre brouillard, que la belle couleur riante, dont tu avois fait le fond de ton diſcours, eſt chargée ! O faux Apoticaire que tu as mis peu de douceur, rien qu'une Drachme, avec plus d'une livre de rigueur ! Que peu d'infuſion de roſes & de ſucre parmi ta tant d'Aloé ! Cornes venoient à ce pauvre vieillard d'admi-

ration d'une nouveauté tant maudite. Il trouvoit force lin en ſa quenouille ; mais laiſſons un peu ce pauvre Patron rappeller ſon ſang ; & faiſons quelques leçons utiles aux pères & mères au ſujet de leur trop grande indulgence en l'inſtruction de leurs enfans.

Où n'eſt-il pas au monde des mères ſi folles, qui apprennent à leurs filles à s'entourrer de Vertucades, vraies caches-bâtards, à ſe friſotter le poil, à faire de leurs cheveux chignons entrelaſſés, à ſe gauderonner, à rétrécir le corps, & le rendre plus grêle que jonc. Mères folles, pourquoi abreuvéz-vous de vanité vos fillettes pendantes encore à la mammelle ? D'un côté on voit des pères ivrognes ; de l'autre une mère goulue, friande, & paillarde. Le père ſe farcira de viande, & les enfans ſe contenteront-ils de ronger des os comme des chiens ? Ouy dea ; croyez que voire. La mère d'autre part fera mille fois cocu ſon pauvre Jean ; & l'on eſperera que les filles puiſſent être de chaſtes Pénélopes ? Croyez qu'oui.

Or ſus, pauvre Père, je retourne à vous. Avez-vous penſé, mordant les ongles, à la réponſe que vous ferez à votre fils ? Ce bon homme, bien que nul-

les loix ne le contraignissent de ſe dépouiller de ſes Seigneuries d'Argenton & d'Orleans, neanmoins pour n'attriſter ce petit folâtre mignon, il fit partage de tout ſon bien. Sitôt que le don fut fait, le prodigue en fit de la clinquaille, enferma tout ſon argent dans le clos d'une bourſe, & s'achemina en region lointaine. Là il gaſpilla tout, menant une vie animale & beſtiale, ayant toujours à l'entour de ſoi je ne ſçais quelle *Laïs* & *Taïs* à dextre & à féneſtre. Là pour faire tomber ſes mignons en ſes rets, il ſe fit accouſtrer de pied en cap ; il ſe fit faire des chauſſes bien tirées, fines chemiſes, tocque de Florence, mules à la Vénitienne, toutes ſortes d'amorces de paillardiſes, exquiſes en prix, nouvelles en façon. Là il diſſipa toute ſa chevance en banquets faits aux Dames ; en chambres, en jardins, depuis midi juſqu'à minuit, à toute heure il tenoit table ronde ; jamais le Charybde glouton dévora tant de galères, qu'en telles choſes ſes P.... lui dévorèrent de ſes écus. Après que le ventre de ſa bourſe fut tout vuidé par les clyſtères de ſes paillardiſes ; après que ces Harpies vous eurent habillé ce folâtre muguet en cueilleur de pommes, en bruleur de maiſon,

elles lui firent entendre par un tas de petits propos à deux ententes, qu'il pouvoit bien ſonner la retraite. Il ſortit du lieu deshonête plus vite que le pas ; vite, vite, ſans dire beaucoup d'adieux. Il commença à ſentir la faim, & il fut obligé d'entrer en ſervice. Si c'eût été pour être Cenſier ou Berger, il n'alloit encore trop mal ; mais hélas ! notre Prodigue ne fut qu'un Porcher. Quel crêve-cœur à ce jeune Gentil-homme peut-être d'avoir été mis au cul des porcs, ſi avec révérence je puis le dire. Il aime encore mieux être Porcher, qu'à ſe rendre Soldat. Fort ſagement : car, pour dire vrai, je ne voudrois être à aucun homme de bien auteur de ſe mettre à la ſouldée, ains de garder les porcs comme le Prodigue, plûtôt que d'être ſoldat. Mais tout coy, tout bas ; on n'en oſe parler ; car on nous dit que c'eſt matière d'Etat, laquelle, comme une choſe ſacrée, les gens d'Egliſe ne peuvent toucher.

Que deſire le Prodigue dans ſa vile condition ? De remplir ſon ventre. *Implere ventrem*, dit le Latin. Son ventre, ſon ventre, plus lâche que celui d'une accouchée de deux jumeaux, veut-il remplir ? Or de quoi ? *De ſiliquis*, de

ſiliquis ; d'écoſſes ſeulement. Il ſemble que la pauvreté ait fait le Prodigue Medécin, parce qu'il ne déſire qu'une ſorte de viande ; mais pauvre Medécin, puiſque tout ſon récépicé n'étoit que d'écoſſes. Il voit qu'on en donne largement à ſon bétail, & à lui point. *Nemo illi dabat.* Les ſerviteurs portant relavûres & légumes aux porcs, il étendoit pitoyablement ſon écuelle pour y avoir part, & on lui refuſoit. Je ne ſçais quel *nemo*, méchant maître d'hôtel, ne lui en donnoit. Etant donc retourné en ſoi, hélas, dit-il, combien y a-t-il de mercénaires en la maiſon de mon père qui ont force pains ! Ils mangent à tire-panſe du mol, du dur, du frais, du vieux, du chaud, du froid, du pain de froment, de ſeigle, d'orge ; tel pain bluté, tel criblé, tel ayant la fleur & le ſon, tel avec levain, tel ſans levain, tel cuit en fourneau ou ſous la cendre, ſur une lame de fer ou dans un poële, comme les pains crottés ou pains de Nonnains ; & moi pauvre gueux que je ſuis, ſi j'ai du trop, c'eſt de faim. Mon ventre hurle & abboye comme loup qui n'a mangé depuis les vieilles guerres. Le Prodigue prend la réſolution d'aller ſe jetter entre les bras de ſon père. Oui,

cela va fort bien ; te voilà brave & bien hardi, c'eſt toujours toi. Mais pourquoi n'écris tu pas premièrement ? Les Lettres ne ſont que des corps ſans ame ; & puis barbe d'homme fait ſouvent miracle. Je lui ferai voir le ſac & la haire que je porte nouée ſur l'épaule auſſi nette que le torchon de cuiſine ; auſſi fine que le ſac à houblon, en lieu de la fine chemiſe de toile de Flandres, que je ſoulois porter tous les jours une nouvelle. Je lui ferai voir que je ſuis une vraie image de mort, voire mort dès devant le Déluge.

O Prodigue, que tu es bienheureux d'être échu à un ſi bon père ! S'il te découvre, voire de bien loin, il court au devant de toi, il ſe jette comme à ame fondue deſſus ton col ; & au milieu de ſes accolades ſi étroites, il y entrelace mille & mille baiſers damerets. Il loue les violons, les cornetteaux d'Angleterre, & l'on danſe à ton retour tant qu'à des nôces.

Je vous ai prévenu, Monſieur, que je ferois mention d'un autre Livre Eſpagnol ſur le Commerce, nouvellement traduit dans notre Langue. Cet ouvrage, qui peut ſervir de ſupplément à celui

Rétabliſſement des Manufactures, &c.

d'*Uſtariz*, dont je vous ai parlé, a pour titre : *Rétabliſſement des Manufactures & du Commerce d'Eſpagne.* C'eſt un volume *in-12* qui ſe trouve à Paris chez les frères *Eſtienne*, Libraires, rue Saint Jacques. L'Auteur s'appelle *Don Bernardo de Ulloa*, Gentilhomme de la bouche de Sa Majeſté Catholique, Alcalde-Mayor de Séville, &c. Le Traducteur eſt un de nos Concitoyens qui a beaucoup d'eſprit & de jugement, & qui, dans la fleur de ſon âge, maître d'une grande fortune, poſſédant deux charges honorables, né avec toutes les graces & les qualités qu'on recherche dans le monde, ſacrifie ſouvent l'avantage de plaire à celui de s'inſtruire.

L'ouvrage dont il nous a donné la verſion eſt diviſé en deux parties. La première conſidère principalement les Manufactures d'Eſpagne ; la ſeconde traite de ſon Commerce maritime. L'Auteur examine d'abord ce que c'eſt que le Commerce en général, ſes différentes eſpèces, de quelle nature eſt celui que fait l'Eſpagne avec les autres Nations & dans l'Amérique Eſpagnole. Le Commerce languit néceſſairement dans un pays où les Manufactures ſont négligées. L'Eſpagne en fournit un triſte exemple. Ce Royaume produit abondamment toutes

les denrées néceſſaires à la vie, & les matières les plus parfaites pour la fabrique des draps, des étoffes de ſoie, &c. Cependant ce pays eſt ſans Manufactures. A quoi attribuer ce déſordre ? Eſt-ce à *la gravité oiſive des Eſpagnols* ? Mais il y a eu un temps où ces Peuples ont fait voir qu'ils étoient auſſi laborieux & auſſi induſtrieux que les autres ? Eſt-ce au dépeuplement du Pays ? Mais les Couvens ſont pleins & ne peuvent ſuffire à recevoir toutes les perſonnes qui demandent à y entrer. D'ailleurs, ſi l'Eſpagne n'eſt guères peuplée aujourd'hui, le dépériſſement des Manufactures en eſt une des principales cauſes ; c'eſt ce que *Don Ulloa* prouve d'une manière évidente. Quels ſont donc les obſtacles qui s'oppoſent au ſuccès du Commerce de l'Eſpagne ? Ce ſont les droits exceſſifs impoſés ſur toutes les matières qui ſervent à la fabrique des draps & des étoffes ; les Eſpagnols ſe trouvent par-là dans une impoſſibilité abſolue de donner leurs marchandiſes au même prix que l'Etranger ; d'où s'enſuit la ruine des Manufactures. Ceux qui ſont chargés en Eſpagne de la perception des droits s'acquittent de leur commiſſion avec autant

de zèle que les Financiers des autres pays.

La cherté des vivres & l'inégalité de leur prix portent auſſi un préjudice conſidérable aux Manufactures d'Eſpagne. Certaines Provinces de ce Royaume font quelquefois une abondante récolte, tandis que d'autres ſont dans la plus affreuſe diſette. Elles ne peuvent ſe ſecourir mutuellement, parce que les fraix de tranſport ſont énormes. Le ſalaire des ouvriers ſuivant toujours le prix des vivres, la main-d'œuvre ne peut être à bon marché dans une contrée où l'on achete au poids de l'or les choſes néceſſaires à la vie. Les endroits même où la moiſſon a ſurpaſſé l'attente du Laboureur, ſont miſérables par l'abondance de leurs fruits, dont on ne peut ſe défaire. La mauvaiſe police qui regne dans les Cabarets & Auberges où les Charretiers & les Marchands éprouvent une cherté exceſſive, le peu de ſoin qu'on a pris de rendre les rivières navigables & de tirer des canaux à travers les terres, le défaut de ponts, & la multiplicité des droits ſur toutes les denrées comeſtibles; voilà ce qui rend les tranſports difficiles & diſpendieux. L'Auteur ne ſe contente pas de faire connoître les four-

ces du mal ; il indique les remèdes ; il entre là-deſſus dans des détails fort inſtructifs. " Bien des gens, dit-il, n'ont „ peut-être pas fait attention que de la „ pauvreté des ſujets naît celle du Roi, „ & que de la pauvreté du Roi s'enſuit „ celle des ſujets. L'expérience rend „ cette vérité ſenſible. L'argent du tré„ ſor Royal eſt employé à payer les char„ ges de l'Etat ; & c'eſt ainſi qu'il re„ tourne du Roi à ſes ſujets ; mais ſi le „ Roi doit pluſieurs millions, & que ſes „ revenus ne ſuffiſent pas pour y ſatis„ faire, c'eſt ſur les ſujets que tombe „ cette perte. Ainſi les ſujets ceſſent d'ê„ tre riches quand le Roi devient pau„ vre. „

Quoique le Roi d'Eſpagne tire beaucoup d'argent des différens impôts ſur les matières employées dans les Manufactures, l'Auteur prouve que Sa Majeſté Catholique trouveroit de plus grands avantages en aboliſſant ces impôts onereux. Les revenus du Roi augmenteroient conſiderablement ; le Royaume ſeroit beaucoup plus peuplé, & l'argent des Eſpagnols ne paſſeroit pas chez l'Etranger. Il entre tous les ans en Eſpagne dix millions de Piaſtres venant des Indes ; au bout d'un mois, tout cet

ſon d'une quarantaine de vaiſſeaux qui partent chaque année, tandis que le nombre des navires étrangers qui vont au même lieu paſſe trois cens. Dans l'année 1717 il entra en Angleterre 17589 tonneaux de bois de Campêche *, qui font la charge de plus de trente vaiſſeaux. C'eſt à ce ſujet que l'Auteur Eſpagnol s'écrie : " Peut-on trop tôt, pour l'honneur de la Nation & pour la conſervation d'une Colonie auſſi ancienne que Campêche, s'oppoſer fortement à l'inſolence avec laquelle les Etrangers y font des deſcentes continuelles, coupent & détruiſent les forêts de ce bois précieux, forcent les Eſpagnols mêmes à leur ſervir d'eſclaves, diſſipent enfin & ruinent les habitations pour ne pas laiſſer de témoins de leurs excès. " L'Auteur propoſe différens moyens pour arrêter ce déſordre.

Malgré le nombre prodigieux d'Eſpagnols & d'Affriquains qui ont paſſé en Amérique, il eſt certain que cette partie du monde n'a pas aujourd'hui le quart des habitans qu'elle contenoit avant qu'on en eût fait la conquête. A quoi attribuer

* Le bois de Campêche, ainſi nommé de la Baye de Campêche en Amérique, ſert a la teinture.

une

même ſi furieuſe diminution ? L'Auteur réfute les diverſes opinions adoptées à ce ſujet, & il fait voir que le dépeuplement de l'Amérique ne vient que du peu de ſoin qu'on y a pris d'établir des Manufactures, de cultiver les terres, de la défenſe de planter des vignes, des droits exceſſifs d'entrée ſur les vins d'Eſpagne ; ces deux derniers articles ont donné lieu à l'uſage d'une eau-de-vie qu'on tire des cannes à ſucre. Cette liqueur qui eſt mortelle pour les Indiens, leur eſt défendue ſous des peines très-ſévères ; mais la rigueur de la loi n'a été utile qu'aux Gouverneurs qui font eux-mêmes un trafic honteux & excluſif de ces eaux-de-vie pernicieuſes qu'ils laiſſent vendre publiquement par des perſonnes qui leur appartiennent.

L'excellent Citoyen, Auteur de cet ouvrage, le termine par ce beau trait de modeſtie. « On ne trouvera point étrange, dit-il, que pour guérir la langueur » dont le Royaume eſt affligé depuis ſi » long-temps je propoſe des moyens peu » ordinaires : ſi j'ai pû mériter aſſez de » confiance pour qu'on en faſſe l'eſſai, » j'oſe me promettre l'heureux ſuccès » d'une entrepriſe tentée plus d'une fois » inutilement quoiqu'avec des forces ſu-

» périeures aux miennes. Il eſt dans l'or-
» dre de la Providence divine de ſe ſervir
» des plus foibles inſtrumens pour mani-
» feſter ſes deſſeins les plus cachés, &
» peut-être qu'en moi ſe doit vérifier
» cette maxime de l'Eſprit Saint : *Ab-*
» *ſcondiſti hæc à ſapientibus & prudentibus*,
» *& revelaſti ea parvulis.* »

Je ſuis, &c.

A Paris ce 21 Sept.
1753.

LETTRE VIII.

Suite des Défenſes du b. au ſexe.

ON ne doit pas s'attendre à trouver des femmes parfaites en tous points; il ſuffit, pour achever leur apologie, de faire voir qu'elles ont moins de défauts que les hommes. C'eſt, Monſieur, ce que l'Auteur des *Défenſes du beau ſexe* ſe propoſe de démontrer dans la ſeconde partie de ſon ouvrage. Il commence par le chapitre de l'amour, & il convient d'abord que toutes les femmes & les filles n'ont point été des *Lucrèces*; mais qu'il s'en faut bien qu'elles ayent porté

auſſi loin que les hommes les infidélités & les perfidies. Qui pourroit compter toutes les aventures galantes de *Jupiter* ? Ce Dieu, pour faire durer ſes plaiſirs avec la femme d'*Amphytrion*, ordonna au Soleil de s'arrêter ſous l'onde ; & cette nuit, qui en valoit au moins trois, parut longue à *Alcmène* elle-même ; ce qui eſt une preuve de la vertu de cette Dame. On objectera peut-être que *Junon* & *Vénus* ont auſſi fait parler d'elles ; „ mais, tout bien conſidéré, avoient-elles „ ſi grand tort ? Qu'auroit-on dit de „ *Junon* ſi elle eût été fidèle à ſon mari, „ après tous les chagrins qu'elle en avoit „ reçus ? N'étoit-il pas de ſon honneur „ de lui rendre la pareille ? A l'égard de „ *Vénus*, ſi on vouloit qu'elle fût ſage, „ il falloit lui donner tout autre mari „ qu'un vieux Forgeron, boiteux, mal-„ propre, dégoûtant, jaloux, qui avoit „ toutes les mauvaiſes qualités des ma-„ ris, ſans peut-être en avoir aucune „ des bonnes. „

Pour une femme qui a donné dans le travers, on trouvera dix hommes qui ſe ſont livrés à toutes ſortes de débauches. L'Auteur entre là-deſſus dans un détail prolixe ; il n'oublie rien de tout ce que l'Hiſtoire & la Fable nous ra-

de parler inutilement & indiſcrettement. Il peut ſe faire que les femmes parlent plus que les hommes ; mais eſt-ce babil de leur part ? Non. Sur elles tombe toute la conduite du gouvernement domeſtique : or cela ne peut ſe faire ſans parler beaucoup. " Ne faut-il pas s'in-„ former de tout ce qui ſe paſſe au-de-„ dans & au-dehors, pour ſçavoir ſi les „ enfans ne hantent pas de mauvaiſes „ compagnies, ſi les domeſtiques n'ont „ point de mauvais commerces ? Ne faut-„ il pas examiner comment les épouſes „ vivent avec leurs maris, & ceux-ci „ avec leurs voiſins ? Car pour la tran-„ quillité d'une maiſon il faut connoître „ à fond ceux avec qui l'on a à vivre ; & „ pour cela eſt-ce trop que d'avoir trois „ ou quatre Commères à ſes gages, qui „ n'ayent autre choſe à faire qu'à rendre „ compte de tout ce qu'elles ſçavent ? „ Les femmes ne parlent donc pas inutilement ; on ajoute qu'elles ne ſont pas non-plus trop indiſcrettes, ſur-tout dans des affaires de conſéquence ; l'exemple ſuivant en eſt une preuve. *Léena*, fameuſe Courtiſane d'Athènes, ayant été dans le ſecret d'une conſpiration, fut arrêtée afin qu'elle déclarât les complices. Mais de peur que les tourmens ne lui arrachaſſent

malgré elle un ſecret qu'elle vouloit cacher, elle ſe coupa la langue avec les dents. Vous direz peut-être que le ſeul moyen de rendre une femme diſcrette c'eſt de lui couper la langue, & que *Léena* prit ce parti-là, parce qu'elle connoiſſoit l'indiſcrétion de ſon ſexe : voici un autre exemple qui vous convaincra. Quelques jours avant le maſſacre de *Jules-Céſar*, la femme de *Brutus* vit ſon mari plus rêveur qu'à l'ordinaire, & ne douta pas qu'il ne roulât dans ſon eſprit quelque grand deſſein. Elle le pria de ne pas lui en faire un myſtère ; & comme elle vit qu'il héſitoit, elle prit un poignard, ſe l'enfonça dans la cuiſſe avec courage, & lui montrant la playe toute ſanglante, elle lui dit qu'une femme qui pouvoit ſouffrir les coups de poignard ſans ſe plaindre, pouvoit auſſi conſerver un ſecret ſans appréhender qu'on le lui extorquât par les tourmens. *Brutus* ſentit la juſteſſe de cette conſéquence, & n'eut plus rien de caché pour ſa femme. L'hiſtoire ne dit pas qu'il s'en ſoit jamais repenti.

Un autre défaut qu'on reproche au beau Sèxe, c'eſt l'amour du luxe & de la parure. Mais, ſi les femmes recherchent les ornemens, ce n'eſt que pour ſe ren-

dre plus agréables à leurs époux. " Nous „ voyons tous les jours des femmes ré- „ gulierement belles, qui, pour négliger „ ces petites reſſources, dégoutent leurs „ maris & s'attirent leur indifférence, „ tandis qu'une petite Camuse qui n'au- „ ra qu'un peu d'art, fera la paſſion de „ ſon époux & de tout le voiſinage. „ D'ailleurs, on regarde ſouvent comme un effet de coquetterie ce qui eſt un ſigne de vertu & de ſageſſe. C'étoit une coutume autrefois de laiſſer les filles entre les mains de leurs nourrices juſqu'au tems de leur mariage. Quand elles commençoient à grandir, ces nourrices leur meſuroient le tour du col tous les matins avec un fil, leur faiſant accroire qu'elles connoiſſoient par là ſi elles avoient été ſages pendant la nuit. Si le col, diſoit-on, n'étoit pas groſſi, c'étoit une marque que la nuit s'étoit paſſée dans l'ordre. Si au contraire le fil devenoit trop court, on ſuppoſoit que les petites filles avoient fait quelque ſottiſe. Pour les convaincre encore davantage que cette épreuve étoit infaillible, on avoit ſoin, lorſqu'on en marioit quelqu'une, de diminuer la longueur du fil le lendemain de ſes nôces, afin qu'il ne pût plus faire le tour du col,

Ce ſtratagême réuſſiſſoit ; & la crainte du fil en retenoit pluſieurs dans le devoir. Peu à peu elles s'accoutumèrent à porter à leur col, comme une marque de vertu, ce fil ou quelqu'autre choſe qui le repréſentoit. Voilà, Monſieur, l'origine du collier. Les bagues, les bracelets, les rubans, &c ; ne ſont, à proprement parler, que le fil des Anciens, qu'elles ont multiplié & appliqué à différentes parties de leur corps, pour faire voir qu'elles étoient ſages partout. C'eſt ainſi qu'inſenſiblement des choſes deſtinées à examiner la vertu des filles, ſont devenues pour elles un ornement & une parure. On ne trouve point de ſemblable origine pour les hommes ; & cependant ils n'ont pas moins de ſoin de ſe parer & de s'embellir : témoin ce Conſul de Rome qui intenta un procès à ſon Collegue, parce qu'en paſſant par un lieu fort étroit il avoit troublé la ſymétrie de ſa robe : témoin *Céſar* lui-même, qui, pour ne pas déranger l'économie de ſa friſure, ne ſe grattoit la tête qu'avec le bout du petit doigt. Mais ſans chercher des exemples ſi anciens, conſidérons ce qui ſe paſſe parmi nous.

„ Il faut de petits chapeaux de Marion-
„ nettes, ou plûtôt des quarts de cha-

„ peau qu'on tient ſous le bras, de peur
„ d'apporter du dérangement dans la
„ ſymétrie d'une tête friſée. Il faut au-
„ tour du col une ombre, une idée,
„ un ſoupçon de cravate, qui laiſſe entre-
„ voir un jabot voltigeant. Il faut des
„ culottes à cul dehors, des ſouliers à
„ pieds découverts, & le fin bas de ſoye.
„ Admirez ce petit Freluquet qui ſe
„ rend le menton chauve par art, qui
„ parle comme s'il jouoit de la flûte,
„ de peur de s'élargir la bouche. Ad-
„ mirez cet autre avec ſa veſte galonnée
„ par devant, tandis que le derrière n'eſt
„ que d'étoffe la plus commune ; avec
„ ſes fines manchettes attachées à une
„ chemiſe de gros chanvre, qui gagne
„ triplement ſa leſſive. Admirez ces pe-
„ tits Colets, ces figures d'Eccléſiaſti-
„ ques, qui dépenſent une partie de leurs
„ Bénéfices dans les cercles des Dames,
„ & l'autre dans leurs parures. „

De tous les défauts, le plus commun c'eſt la vanité ; les femmes ont encore ici un grand avantage ſur notre ſèxe. Elles ſe feront gloire peut-être de leur beauté ; tout au plus tireront-elles vanité de leurs ajuſtemens, de leurs bijoux, de leur bonne grace ; au lieu que pour les hommes tout eſt un objet de vaine

gloire. La ſcience, l'eſprit, la naiſſance & les richeſſes mêmes les plus mal acquiſes enflent leur orgueil. " Voyez ce „ petit homme dont le père portoit la Li- „ vrée, & qui ne s'eſt enrichi que par- „ ce qu'il a changé ſes filles en *Danaés* „ pour en faire préſent aux *Jupiters* de „ la Doüane ; il ne jure que par ſa ta- „ piſſerie de velours cramoiſi, lui qui „ étoit trop heureux autrefois de coller „ des thèſes autour de ſon vieux gale- „ tas. „

Le Rabbin *Jochanan* étoit ſi prévenu en ſa faveur, qu'il a oſé écrire dans un de ſes ouvrages, que quand les Cieux ſeroient de papier, tous les arbres de la Terre autant de plumes, & la Mer entière de l'encre, tout cela enſemble ne ſuffiroit pas pour faire le dénombrement de ſes vertus. Mais *Segerus* porta plus loin encore le fanatiſme de l'orgueil. Il fit graver ſon portrait au deſſous d'un Crucifix avec une Volute qui lui demandoit : *Seigneur Jeſus, m'aimez-vous ? Jeſus* lui répondoit : *Oui, très Illuſtre, très Excellent, & très Docte Seigneur Segerus, Poëte couronné de Sa Majeſté Impériale, & très digne Recteur de l'Univerſité de Wittemberg, oui-je vous aime.*

On ſe perſuade que les femmes ſont

plus lâches, plus timides, plus peureuſes que les hommes. Voici cependant un trait bien hardi dans une ſervante de Lille. Elle avoit gagé d'aller pendant la nuit, ſans chandelle, prendre une tête de mort dans le cimetière de ſa Paroiſſe. Celui qui avoit fait la gageure contre-elle, s'étoit caché ſous le charnier ; comme elle tenoit une tête dans ſes mains, il lui cria d'une voix ſépulchrale : *Laiſſe là ma tête.* La ſervante la lui jetta, en diſant : *Tiens la vlà*, & en prit une autre. Elle entendit une ſeconde fois le même commandement ; mais s'appercevant que c'étoit la même voix qu'elle avoit déja entendue, elle emporta tranquilement la tête qu'elle tenoit, & dit dans ſon Patois : *Va-t-en, va-t-en ; T'en n'as mie deux.*

L'Apologiſte du beau ſèxe ne veut pas que l'on accuſe les femmes d'avarice. Ce ne ſont guère, dit-il, que les amans petits maîtres & peu riches qui leur font ce reproche. A les entendre, leurs maîtreſſes ne ſont jamais contentes. Il leur faut tantôt des gans, tantôt des mouchoirs, aujourd'hui une Palatine, demain des boucles d'oreilles. Quelle inſatiabilité ! Arrive-t-il quelque Bijoutier, il a toujours quelque petit meuble

à la mode qu'il faut acheter. Sort-on du logis, c'eſt au galant à faire les dépenſes du caroſſe & des rafraichiſſemens: « voilà les plaintes des Marquis à petite » fortune. Vraiment, Meſſieurs, je vous » conſeille de vous plaindre ; croyez-» vous que les Dames ſoient faites pour » écouter gratis vos contes bleus, & » être les témoins de vos fadaiſes ; qu'el-» les doivent ſans retribution vous four-» nir des glaces de Veniſe pour rajuſter » votre friſure, des canapés de velours » pour repoſer vos petites perſonnes, » des tables à la moſaïque pour appuier » vos coudes, & des parquets cirés » pour répéter vos pas de Siſſonne ? Non, » non, Meſſieurs ; ce que vous nommez » avarice n'eſt autre choſe qu'un juſte » dédommagement. »

Je ne parcourerai pas, Monſieur, tous les autres défauts qu'on attribue injuſtement au beau Sèxe ; vous ne doutez pas que ſon Apologiſte ne le juſtifie partout avec la même ſolidité. Envain on voudroit reprocher aux femmes leur immodeſtie ; ce vice n'eſt ſouvent que dans l'imagination de ceux qui s'en ſcandaliſent mal à propos. « *Gogo*, preſſée » d'aller entendre la meſſe d'onze heures,

» oublie ſon fichu, & laiſſe fort inno-
» cemment entrevoir une naiſſance de
» gorge : faut-il lui faire un crime de
» ſon inadvertence ?

Il eſt inutile de diſculper les femmes ſur l'amour du vin ; on ſçait aſſez que ce n'eſt pas là leur défaut. Autrefois les Romains leur en avoient interdit l'uſage ; & pour empêcher qu'elles ne puſſent en boire en cachette, ils avoient établi que les hommes baiſeroient leurs parentes à la bouche, lorſqu'ils les rencontreroient dans les rues. On voyoit par là celles qui avoient violé la défenſe ; leur haleine trahiſſoit le ſecret. Les femmes étoient ſi ſûres de leur innocence, que d'auſſi loin qu'elles appercevoient leurs parens, elles couroient les embraſſer & les baiſer ſur la bouche.

Expoſition des Tableaux

L'uſage d'offrir à la curioſité publique les prodiges du pinceau & du ciſeau eſt très-ancien. Les Peintres & les Sculpteurs Grecs ſoumettoient leurs Chefs-d'œuvres à l'examen de leurs compatriotes. Ces grands Artiſtes ſe cachoient ſouvent derrière leurs ouvrages, afin que leur préſence ne génât point les connoiſſeurs. Ils entendoient, ils recueil-

loient les jugemens, même ceux de la foule ignorante :

Un ſot quelquefois ouvre un avis important.

On n'a commencé que du temps de *Louis* XIV à mettre ſous nos yeux les travaux de nos Peintres, de nos Sculpteurs, de nos Architectes & de nos Graveurs ; encore ces expoſitions n'étoient-elles pas fréquentes. Elles ne ſe faiſoient guères que tous les dix ou vingt ans dans les grandes occaſions, comme à la naiſſance, au mariage d'un Prince ou d'une Princeſſe, &c. C'eſt à feu M. *Orry* que nous ſommes redevables d'une expoſition réglée. Il en ordonna une en 1735 ; elle fit tant de plaiſir au Public ; elle excita une émulation ſi vive parmi nos Artiſtes, qu'il voulut qu'une inſtitution auſſi agréable, auſſi utile, devînt périodique. Les ſucceſſeurs de ce Miniſtre dans le département des Arts ſe ſont fait un devoir de maintenir cet établiſſement. Qu'il eſt glorieux pour notre Académie de Peinture d'enfanter tant d'ouvrages ſi propres à nous faire honneur dans toute l'Europe ! Qu'il eſt flatteur pour M. *de Vandières* de préſider à des Arts qu'il chérit, & de voir leurs travaux remplir cette idée de perfection,

contenter ce goût difficile que les Chefs-d'œuvres d'Italie ont dû lui inſpirer !

Je ne ferai, Monſieur, que vous indiquer les beaux morceaux expoſés cette année dans le grand Salon du Louvre. On reconnoît dans les compoſitions de M. *Reſtout*, Recteur de l'Académie, l'heureuſe facilité qu'il tient de la nature, & le talent rare de traiter l'hiſtoire ſacrée. *Aſſuerus* prononçant la ſentence de mort contre *Aman*, Notre-Seigneur donnant les clefs à Saint Pierre, un repos d'Egypte : ces trois tableaux lui font honneur ; les fonds en ſont d'une très-belle ordonnance. M. *Reſtout* ſe montre toujours le digne ſucceſſeur du grand *Jouvenet* ſon oncle.

M. *Carle Vanloo*, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, Adjoint à Recteur, & Gouverneur des Elèves protégés, s'eſt diſtingué par le grand tableau de la conférence de Saint *Auguſtin* avec les Donatiſtes. La compoſition en eſt admirable, & l'effet en eſt ſurprenant ; il ne le cède point à la nature ; il falloit un Peintre de cette force pour rendre l'eſprit & la vivacité qui doivent éclater dans l'action des deux perſonnages principaux occupés de la diſpute. Sa Vierge & ſon Enfant *Jeſus* rappellent tout ce que

Carle-Maratte a produit de plus beau dans ce genre. Que le expreſſion, quelle vérité, quelle énergie dans le Saint *Charles Borromée !* On croyoit qu'après le célèbre *le Brun*, aucun Peintre n'oſeroit toucher à ce ſujet. Il étoit réſervé à M. *Vanloo* de le traiter de noúveau avec ſúccès, ſans avoir recours à l'imitation. *Sainte Clotilde* faiſant ſa prière auprès du tombeau de Saint *Martin*, enchante tous les ſpectateurs. La nobleſſe, la beauté & la douceur de la figure rempliſſent l'idée que l'on ſe forme d'une Sainte & d'une Reine. M. *Vanloo* n'eſt pas moins habile à rendre les ſujets gracieux que les grandes machines, dans leſquelles il repréſente tantôt les faits importans de l'hiſtoire, tantôt les miracles éclatans de la Réligion. Le *Corrège* n'auroit pas rougi de voir ſortir de ſes mains le petit tableau de *Jupiter* & d'*Antiope*. Il y a quatre autres petits tableaux de ce Maître repréſentant la Peinture, la Sculpture, l'Architecture & la Muſique; ces quatre morceaux ſont traités avec toute la fineſſe poſſible. Enfin, M. *Vanloo* nous a fait voir ſon portrait peint par lui-même; il ne pouvoit rien offrir de plus agréable au Public, curieux de connoître l'Auteur de tant de merveilles.

Il ſuffit de nommer M. *Boucher*, Adjoint à Recteur, pour réveiller dans tous les eſprits l'idée des graces & de la gaîté. Son génie poëtique, ſon imagination galante, ſon pinceau voluptueux ſe font admirer dans deux grands tableaux, dont l'un repréſente un lever, & l'autre un coucher du ſoleil. Les quatre ſaiſons, figurées par des enfans, dans quatre tableaux, ſont encore dignes de ſa touche aimable & brillante.

M. *Louis-Michel Vanloo*, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, premier Peintre du Roi d'Eſpagne, ancien Profeſſeur, a donné quelques portraits, parmi leſquels celui de M. *de Marivaux*, de l'Académie Françoiſe, attire tous les regards, parce qu'il eſt plus connu & que ſa reſſemblance frappe davantage. Le nom de *Vanloo* eſt cher à la Peinture; jamais famille ne fut plus fertile en grands Artiſtes.

Le tableau des nôces de *Thétis* & *Pélée* eſt d'une belle compoſition; la Diſcorde s'applaudit d'avoir jetté la pomme d'or ſur laquelle elle avoit écrit ces mots: *Pour la plus belle*. *Mercure* fait remarquer cette inſcription à l'aſſemblée. On voit ſur le viſage des trois Déeſſes rivales,

Junon, *Pallas & Vénus*, l'expreſſion des mouvemens qu'elles doivent éprouver. Ce tableau eſt de M. *Collin de Vermont*, Profeſſeur.

M. *Jeaurat*, auſſi Profeſſeur, a fait paroître un eſprit très-varié dans les différentes productions de ſon pinceau. Sa nôce de Village inſpire la joie ; cet ouvrage eſt d'un très-bon effet. Les deux Savoyardes, la femme qui épluche de la ſalade, les deux eſquiſſes, dont l'une repréſente la Place Maubert, & l'autre une Foire de Village, ſont d'un naturel & d'une vérité qui ſaiſit tout le monde.

C'eſt une entrepriſe aſſez difficile que de louer dignement M. *Oudry*, Profeſſeur, ce grand Peintre d'Animaux, & qui s'exerce avec éclat dans d'autres genres. Parmi les différens morceaux qu'il a donnés cette année, & qui tous ſont honneur à ſon génie, on admire ſes tableaux à fond blanc, & celui qui repréſente une Chienne allaitant ſes petits.

M. *Nattier*, Profeſſeur, que M. *Greſſet* appelle avec raiſon *le Peintre de la beauté*, a donné à ſon ordinaire des morceaux gracieux & délicats. Les cinq portraits de cet Auteur ſont dans ce genre. On s'eſt ſur-tout arrêté à celui

de MADAME, fille de M. LE DAUPHIN, à l'âge d'un an, jouant avec un petit chien; à ceux de Madame *Dufour* & de Madame *Boudrey*, peinte en Muse qui dessine. Ce ne sont pas là des portraits; ce sont des tableaux.

M. *Hallé*, Adjoint à Professeur, soutient la réputation de son père. Il y a de lui, entr'autres, un petit tableau de cabinet représentant une sainte Famille, dont le piquant & la finesse sont dans le goût du *Barroche*.

Rival de *Teniers*, ou plutôt de la Nature, l'inimitable M. *Chardin*, Conseiller de l'Académie, se plaît toujours à saisir, comme il excelle à représenter, le simple & le vrai de la vie commune. Nous avons de lui cette année, 1° Un petit Aveugle à la porte d'une Eglise, peint avec tout l'art imaginable; 2° Deux petits tableaux pendans, dont l'un représente un Dessinateur, & l'autre une petite fille qui récite son Evangile. Ces deux derniers morceaux ne sont qu'une répétition de ceux qui sont dans le Cabinet du Roi de Suède. Cet Auteur ne se borne pas à ce genre. On voit avec admiration des tableaux d'animaux & & de fruits de sa façon, ainsi que le tableau représentant un Philosophe occu-

pé de ſa lecture. On y reconnoît aiſément le portrait de M. *Aved*, ami de M. *Chardin.*

M. *Tocqué*, Conſeiller de l'Académie, ſi eſtimé pour les portraits, a fait admirer la vigueur de ſon pinceau dans ceux de M. le Comte de *Kaunitz-Rittberg*, dernier Ambaſſadeur de l'Empire, de M. le Comte d'*Albemarle*, Ambaſſadeur d'Angleterre, de Madame *Danger*, & de M. le Comte de *Waldener*. Tous ces Portraits ſont d'une expreſſion frappante. Celui de Madame *Danger* peinte juſqu'aux genoux ſur un ſopha, faiſant des nœuds, mérite une attention particulière.

Le célèbre M. *Aved*, Conſeiller de l'Académie, s'attache ſingulièrement à la nature ; il lui rend bien ce qu'il en a reçu ; elle lui a donné des talens qu'il n'emploie que pour elle. Son exactitude à exprimer les objets, la préciſion & la force de ſon coloris, ont ſatisfait les vrais connoiſſeurs dans les Portraits de M. le Comte *du Luc*, du feu P. *Maubert*, Théatin, de Mademoiſelle *** en Laitière ; je n'ai pû qu'applaudir avec la multitude à l'air de vérité qui frappe dans ces Portraits, ne connoiſſant pas les originaux ; j'ai admiré la vérité même

dans celui de M. *Morand*, Chevalier de Saint Michel, de l'Académie Royale des Sciences, & Secrétaire perpétuel de celle de Chirurgie. Il eſt vrai que ce n'eſt pas M. *Morand* ſoupant avec ſes amis à ſon petit Jardin ; c'eſt M. *Morand* dans ſa gravité du matin, occupé de ſa profeſſion, tenant dans ſes mains ſçavantes l'Hiſtoire de l'Académie Royale de Chirurgie ; & c'eſt ainſi que mon illuſtre ami doit être tranſmis à la Poſtérité.

On compte cette année au Salon dix-huit Portraits en Paſtel de M. *de la Tour*, Conſeiller de l'Académie, qui prouvent de plus en plus que le crayon peut égaler le pinceau. Le détail de ſes ouvrages me meneroit trop loin. Je me contenterai de citer le Portrait de Mlle *Ferrand* méditant ſur *Newton*, qui eſt très-beau, & qui étoit d'une grande difficulté pour l'exécution. Celui de M. *Dalembert*, de l'Académie des Sciences, eſt étonnant pour la reſſemblance. Je ne dois pas omettre ici deux beaux vers compoſés pour être mis au bas de ce Portrait par notre grand Poëte M. *Marmontel* :

A ces traits riants diroit-on
Que l'on voit *Taciſe* & *Newton* !

Il eſt vrai que le Poëte s'eſt un peu trompé ; ca les traits de M. *Dalembert*, bien rendus par le Peintre, ne ſont pas riants : *non ridet, ſed irridet ;* cela eſt bien différent. Ces deux vers admirables peuvent aller de pair avec ceux que la même Muſe enfanta pour le portrait de M. *Jean-Jacques Rouſſeau*, qui ſe trouve auſſi parmi les Illuſtres dont les images décorent le Salon. Ses traits, ſans être riants, font plaiſir à la vûe ; tout ce que l'art imite parfaitement plaît aux yeux. Je ne ſçai ſi c'eſt une plaiſanterie ; mais on m'a aſſuré que l'auſtère Génevois avoit fait une querelle à M. *de la Tour* de ce qu'il l'avoit repréſenté aſſis ſur une chaiſe, mollement garnie de paille, & dont les bâtons avoient des pommes. Un banc, une pierre, ou même la terre, voilà le ſiège que notre Philoſophe demandoit. Les Portraits de M. *de Bachaumont*, amateur, de Madame *de Mondonville* & du ſieur *Manelli* ſont les perſonnes mêmes. Ce dernier eſt peint faiſant des éclats de rire tels qu'il en faiſoit dans l'Opera bouffon Italien du Maître de Muſique.

M. le Chevalier *Servandoni*, Académicien, ſi connu dans toute l'Europe, n'a rien perdu de ſa gloire par les dix

Tableaux d'Architecture qu'il a fournis cette année. Tous ces Tableaux qui repréſentent des parties d'édifices élevées ou ruinées avec des Païſages & des Perſpectives, ſont d'une grande beauté, & dignes de *Jean-Paul Panini.*

Le Siège de Mons, par M. *Lenfant*, reſpire la chaleur & la vivacité que demande une pareille action.

Un petit Payſage éclairé d'un Soleil levant, avec des Laveuſes ſur le devant du Tableau, par M. *Antoine le Bel*, eſt tout à fait dans le goût de *Claude Lorrain.*

M. *Vénevault*. Peintre en mignature, ne ſçauroit recevoir trop d'éloges ſur ſon génie & ſur ſes deſſeins. Entre pluſieurs petits Portraits renfermés dans un même Cadre ſous une glace, le Public a reconnu avec plaiſir Mlle. *Baumenard*, Actrice de la Comédie Françoiſe, qui, pour peu qu'elle le veuille, plaira autant à l'eſprit par ſes talens qu'elle plaît aux yeux par ſa figure ingénieuſe & vive.

De tous les Tableaux de M. *Bachelier* tant ſur toile qu'en émail, celui qui repréſente des fruits avec de la vaiſſelle d'argent attire l'attention des curieux. Il y a encore un Bouquet émaillé ſur de

de la porcelaine de Vincennes. La fraîcheur des feuilles & des fleurs, les goutes de roſée dont elles ſont couvertes, la mouche ſur le fond du Tableau, & qui eſt ſi ſaillante qu'on eſt ſur le point de la chaſſer : tout cela forme la plus agréable illuſion. M. *Bachelier* nous conſolera de la perte de *Vanhuyſum*.

Le morceau de réception de M. *Challe* eſt admiré ; il repréſente l'union des Arts de Peinture & de Sculpture. Le génie de l'Auteur brille encore dans les Deſſeins qu'il a expoſés ; on voudroit les voir exécutés.

Outre les deux morceaux de réception de M. *Péronneau*, qui ſont les portraits de M. *Oudry* & de M. *Adam* l'aîné, ce Peintre a donné pluſieurs têtes en paſtel qui ſont fort belles. Il étudie avec fruit la manière de Mlle. *Roſalba de Carriera*.

Les Marines & les Payſages ſont le genre de M. *Vernet*. Soleil levant, Soleil couchant, Fêtes, Embarquemens, Brouillards, Tempêtes, Naufrages, Rochers ; il excelle en tout, & n'eſt comparable qu'à lui-même.

M. *Vien*, Agréé de l'Académie, digne élève de M. *Nattoire*, a donné différens Tableaux dont la compoſition a

été trouvée admirable. On estime surtout son embarquement des Evêques exilés de Jerusalem. Ce morceau feroit honneur au *Guide*. Son Hermite qui dort un violon à la main est encore d'une grande vérité. Ce n'est point un tableau de fantaisie ; c'est le portrait véritable d'un Hermite, que M. *Vien* connoît, qui fait de fréquens pelerinages au Temple de Bacchus & qui court les Villes & les Campagnes jouant du violon. Un petit tableau de cabinet du même Auteur, représentant la Sainte Vierge servie par les Anges, m'a paru bien agréable.

M. *Le Lorrain*, aussi Agréé, par les différents esquisses qu'il a données, fait désirer des productions de son pinceau.

Pour vous parler maintenant, Monsieur, de nos fameux Sculpteurs, le Public rend depuis long-tems justice à M. *Adam* l'ainé, Professeur. La fécondité de son génie est assez bien figurée par le Modèle en plâtre qu'il a mis au Salon ; le sujet est l'Abondance versant ses dons sur la Terre ; cette figure de six pieds de proportion s'éxécute en marbre pour le Roi, & sera placée à Choisy.

Le Buste de M. *de Valiere* le père, Lieutenant-Général des Armées du Roi,

par M. *le Moine* fils, Profeſſeur, juſtifie le choix qu'en fit Sa Majeſté pour la Statue Equeſtre de ce Prince élevée il y a quelques années à Bordeaux.

Le Chriſt en Croix de M. *Pigalle*, Profeſſeur, eſt un chef-d'œuvre dans ſon genre. Compoſition, correction, deſſein, tout s'y rencontre, & l'on eſt forcé d'avouer qu'il eſt difficile de mieux travailler le marbre. Le Chriſt & la Croix ſont du même morceau.

La Figure en marbre repréſentant l'Amour, par M. *Saly* Adjoint à Profeſſeur, eſt un des morceaux les plus achevés qu'on puiſſe voir dans ce genre pour le gracieux & le beau travail. Ce grand Artiſte, appellé par le Roi de Dannemark, eſt parti pour Copenhague où il doit éxécuter la Statue Equeſtre de ce Prince. Son marché eſt de cinquante-mille écus, tous frais faits.

Le ciſeau de M. *Adam* le cadet Agréé ne ſe dément point. Ses compoſitions ſont toûjours agréables & pleines de feu. Mes garants ſont le Bas-relief qui repréſente la mort de *Coronis*, celui qui repréſente la *Charité*, & le Modèle d'un Groupe repréſentant *Angélique & Médor*.

Un Modèle de plâtre d'une jeune fil-

le tenant une guirlande de fleurs, par M. *Falconnet*, Agréé, ne ſervira pas peu à l'ornement du beau ſéjour auquel il eſt deſtiné. Cette Figure ſera éxécutée en pierre de Tonnerre pour le Château de Crécy.

M. *Dumont*, Agréé, honore le nom célèbre qu'il porte. Ses Modèles en plâtre de *Milon* le Crotoniate & du Géant *Poliphême*, font concevoir de lui les plus grandes eſpérances.

M. *Guay*, Académicien, Graveur en pierres, a donné des morceaux qui égalent tout ce qui nous eſt parvenu de mieux dans ce genre des débris de l'Antiquité. Il y a de lui dans un cadre ſous une glace pluſieurs empreintes de différens ſujets, qui prouvent beaucoup de génie & une grande fineſſe de travail.

Nos Graveurs ne ſe ſont pas moins diſtingués que nos Peintres & nos Sculpteurs. MM. *de Larmeſſin*, *Cars*, *Surugue* père & fils, *Moyreau*, *Daullé*, *le Bas*, *Tardieu*, Académiciens, ont répondu à l'idée que le Public s'eſt formée de leur docte burin. Le paſſage du Jourdain, une Dame variant ſes amuſemens, d'après M. *Chardin*, le ſacrifice d'Abraham, le Philoſophe en méditation, ſix eſtampes d'après *Wouvermens*, une

Magdeleine d'après *le Corrège*, les fêtes de la Ville du Havre de Grace en ſix morceaux, deſſinées ſur les lieux par le ſieur *Deſcamps*, Peintre & Membre de l'Académie de Rouen, à l'occaſion du voyage & du ſéjour que le Roi y a fait en 1749, & gravées par M. *le Bas*, un embarquement de vivres du même Auteur, d'après le *Berghem*, l'apparition de N. S. à la Sainte Vierge d'après *le Guide*, ont été extrêmement goutés. Je n'ai garde de paſſer ſous ſilence ſix morceaux d'après les deſſeins originaux de M. *Oudry*, qui font partie d'une ſuite complette d'eſtampes deſtinées à embellir une magnifique édition des Fables de *la Fontaine*, entrepriſe par une Compagnie, non de Libraires, mais de Particuliers, qui n'épargneront rien pour l'exécution. Les deſſeins de M. *Oudry* ſont admirables. Le Public ne ſçauroit faire trop d'accueil à cette Edition, qui paroîtra bientôt. La même Compagnie, ſi ce premier projet réuſſit, comme il y a tout lieu de l'eſpérer, ſera excitée par le ſuccès à nous donner ainſi de belles éditions de nos autres grands Poëtes.

Meſſieurs *Galimard*, *Roettiers* le fils, *Feſſard* & *Aveline*, Graveurs Agréés,

ont décoré le Salon de pluſieurs ouvrages très-eſtimables. Ceux de M. *Cochin* le fils ſont au-deſſus de tout éloge. On voit de lui un grand nombre de Portraits en Médaillons d'hommes illuſtres en tout genre, parmi leſquels on eſt charmé de voir le ſien. Ces portraits ſont deſſinés avec tout le feu, la préciſion & la reſſemblance poſſibles. Son génie pour la compoſition eſt extraordinaire. Il eſt égal aux *le Clerc*, aux *Picard* le Romain, s'il ne les ſurpaſſe.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 26 Septembre 1753.

LETTRE IX.

Second Diſcours ſur les avantages, &c.

C'EST bien malgré moi, Monſieur, que je reviens à la queſtion ſi rebattue de l'influence des ſciences & des arts ſur les mœurs. Cette diſpute éternelle, & cependant ſi facile à décider, auroit dû, ce me ſemble, être terminée par le *Diſcours* victorieux *ſur les avantages des ſciences & des arts*, d'un Académicien de Lyon, qui parut il y a un an,

& qui fut très-applaudi. M. *Borde* y battoit en ruine les paradoxes couronnés du Citoyen de Géneve. La modeſtie philoſophique de ce dernier ne lui permit pas de garder un ſilence qu'on auroit pris pour un aveu de ſa défaite; mais ſa réponſe n'en eſt-elle pas la conviction? Ce n'eſt d'un bout à l'autre qu'une Paſquinade aſſez divertiſſante; le fond de la queſtion y eſt à peine effleuré. M. *Borde* l'a ſolidement & agréablement réfuté dans un *ſecond diſcours* dont je ne ſçaurois me diſpenſer de vous rendre compte. Vous y verrez avec quel avantage la raiſon combat contre le préjugé, la vérité contre l'erreur, l'évidence contre le ſophiſme. L'eſprit, l'éloquence, la modération & la politeſſe brillent également dans cet écrit, toujours ſuivis de la démonſtration. M. *Borde* ne laiſſe aucune reſſource à ſon adverſaire; il le pourſuit juſques dans ſes derniers retranchemens; il tourne contre lui ſes propres armes; il l'accable ſous le poids de ſes raiſons; & ſon triomphe eſt d'autant plus glorieux, que c'eſt celui des ſciences & des arts.

L'Académicien de Lyon examine d'abord les effets de l'ignorance dans tous les temps; & il fait voir qu'elle n'a jamais

produit ni dû produire cette pureté de mœurs, dont on tire un argument si puissant contre les sciences. Deux sortes de gens nous ont conservé les traditions des premiers siécles du monde, les Poëtes & les Philosophes. Les premiers représentent les hommes comme d'heureux Bergers gardant leurs troupeaux au sein d'une paix profonde, & chantant leurs amours dans des prairies émaillées de fleurs. Vous reconnoissez là le langage de l'imagination & les fictions de la Poësie. Les Philosophes nous les peignent comme des monstres féroces, disputant les forêts & les cavernes aux animaux les plus sauvages. Si ce ne sont ici que des conjectures, ce sont au moins celles de la raison. Mais si l'innocence étoit un don de la nature accordé aux premiers hommes, pourquoi nos enfans en sont-ils privés ? Pourquoi leurs passions leur enseignent-elles le vice si naturellement, tandis qu'il faut tant d'art & de culture pour faire germer la vertu dans leurs ames ? L'âge d'or si vanté étoit-il donc un temps de prodiges ?

M. *Rousseau* avoit demandé à son adversaire quels pouvoient être les vices & les crimes des hommes, avant que ces noms affreux de *tien* & de *mien* fussent

inventés ? Mais on lui demande à lui-même quelle pouvoit être la ſureté de la vie & des biens avant l'exiſtence de ces noms ſacrés qui entretiennent la paix, l'induſtrie & l'émulation dans la ſociété. Tous les droits étant égaux, les concurrences devoient être ſans fin ; un meilleur terrein, une expoſition plus agréable, une femme, armoient ſans ceſſe de nouveaux prétendans ; & la loi du plus fort décidoit tout. Plus on ſuppoſe l'homme indépendant & iſolé, plus on livre le foible au fort, & le vertueux au méchant. Mais ſi dans ce premier état il n'y avoit ni fraude ni violence, d'où naquit l'idée des loix & des murailles ? Avouons-le ; ce ſont les misères de l'égalité qui ont fait naître la dépendance.

Il ne faut pas croire non plus tout ce qu'on nous dit des Peuples ignorans de l'Antiquité ; tous ces éloges de la vertu des Crétois, de l'innocence des Scythes, cette pureté ſans mêlange dans de grands Peuples ; tout cela eſt fait pour être admiré, & non pas pour être cru. On n'y reconnoît point la nature humaine ; ce ſont des Romans de vertu qui peuvent ſervir à l'édification des foibles, mais qui ne ſçauroient inſtruire les ſages.

C'eſt ſur les Grecs & les Romains

que l'Hiſtoire nous a conſervé les plus grands détails. On prétend qu'ils furent d'abord ignorans & vertueux ; pourquoi donc, lorſque cette précieuſe ignorance étoit encore dans toute ſa pureté, ne trouvons-nous parmi les Grecs que meurtres & que violences ? Leurs héros étoient des Chevaliers-errans, qui à la vérité étoient occupés à maſſacrer des brigands publics ; mais chemin faiſant ces demi-Dieux eux mêmes uſurpoient des couronnes, tuoient tout ce qui oſoit leur réſiſter, enlevoient les femmes & les filles, &, ſans ſçavoir un mot de Philoſophie, rempliſſoient le monde d'une poſtérité équivoque. Qu'on juge des mœurs de ces Peuples par leur Religion ; ils s'étoient fait des Dieux pour tous les vices. Il eſt vrai qu'elle pouvoit beaucoup ſur leurs eſprits ; les barbares lui ſacrifioient juſqu'à leurs enfans. *Lycurgue* & *Dracon* furent les premiers réformateurs de cette Nation ignorante & cruelle. Ils lui donnèrent des loix dont la rigueur eſt une nouvelle preuve des malheurs qu'elle avoit éprouvés auparavant. Elle ne s'y ſeroit jamais ſoumiſe ſi elle n'y avoit été comme forcée par ſes propres miſères. L'ignorance alors diminua à Athènes, & les vertus s'y perfection-

nèrent. Il eſt vrai que Sparte ne connut point les ſciences ; mais elle connut encore moins la vraie vertu. Elle avoit peu de vices, parce qu'elle ne pouvoit pas en avoir beaucoup. La loi y permettoit tout ce qui eſt défendu ailleurs rigoureuſement. On n'y connoiſſoit pas le crime de l'incontinence, parce qu'on avoit le droit d'emprunter la femme dont on avoit envie ; & ce droit ôtoit le crime. Les femmes employoient leurs eſclaves pour faire des ſujets à la République ; & l'on prévenoit les fureurs de la jalouſie en permettant l'adultère. La pudeur ne pouvoit pas être violée ; on l'avoit bannie : les filles & les garçons danſoient nuds dans les fêtes publiques. Avec de parei s ſpectacles on pouvoit ſe paſſer de ceux de *Sophocle* & d'*Euripide*. Les loix de Sparte n'eurent donc jamais l'approbation de la morale ; auſſi a-t-on reproché à *Lycurgue* qu'elles étoient peu propres à rendre les hommes juſtes. Elles avoient détruit la plûpart des vices ; mais c'étoit en leur donnant ſimplement le nom de vertus. Telles ſont les mœurs qui excitent l'admiration du ſublime Philoſophe de Géneve.

Si nous conſidérons Rome dans le temps de ſon ignorance, elle n'étoit

compoſée que de brigands. *Romulus* tua ſon frère, & fut lui-même maſſacré par le Sénat. *Tarquin* l'ancien périt ſous les coups des fils d'*Ancus* dont il avoit uſurpé la couronne. *Tarquin* le ſuperbe viola la femme d'un de ſes ſujets. La fille de *Servius* fit paſſer ſon char ſur le corps de ſon père égorgé par ſes ordres. Les ſciences n'exiſtoient point encore, & Rome avoit déja commis tous les crimes de l'ambition & de la politique. Si l'on y vit auſſi des vertus, elle ne les dut qu'aux dangers auxquels ces grands crimes l'avoient expoſée. *Appius* & *Tarquin* devoient trouver des *Virginius* & des *Brutus*. Les vices barbares ſont preſque toujours punis par des vertus qui leur reſſemblent. On nous dit que ces premiers Romains étoient braves ; c'eſt qu'il falloit vaincre ou ceſſer d'être. Ils étoient ſobres ; cela n'eſt point étonnant ; ils n'avoient que leurs grains, leurs beſtiaux & leurs légumes. Ils conſervoient l'égalité des biens ; c'eſt qu'ils étoient ſi pauvres, que les partages ne pouvoient ſouffrir la moindre inégalité, ſans expoſer quelqu'un à périr de misère. Voilà cependant les vertus qu'on regarde comme les filles de l'ignorance, & qui ſont devenues le grand argument de M. *Rouſſeau*.

Si de-là nous descendons aux premiers siècles des Nations modernes, quels spectacles nous présente l'Europe ravagée par les barbares ? L'ignorance usurpa tous les trônes ; l'esprit humain reçut des fers ; les noms de mœurs & de vertus disparurent avec ceux de sciences & d'arts ; il n'y eut plus de gloire que celle de détruire les hommes ou de les rendre esclaves. Jettons aussi un coup d'œil sur tant de Peuples ignorans qui existent encore dans les autres parties du monde. « Que verrons-nous dans » les trois quarts de l'Asie ? Le despo» tisme & l'esclavage ; les caprices d'un » tyran invisible pour toutes loix ; la » terreur dans les peuples pour toutes » mœurs ; un sexe entier, victime à la » fois de la force & de la foiblesse de » l'autre ; des milliers d'hommes sa» crifiés inhumainement à la jalousie » d'un seul, & privés à jamais des plai» sirs dont ils auroient dû jouir pour » un Maître qui n'en jouit pas ; par » tout le sang humain compté pour rien, » & les droits les plus saints de la nature » méconnus ou violés. Les Côtes d'A» frique, la patrie d'*Annibal*, de *Te*» *rence*, de Saint *Augustin*, ne nous of» frent que les Citadelles du crime ha-

» bitées par des scelerats, brigands &
» & assassins par état, dignes compatrio-
» tes des Ours & des Lions de leurs fo-
» rêts. »

De quelques hyperboles qu'il plaise au Citoyen de Géneve d'exalter les vices des Peuples sçavans, les ignorans *Cannibales* en sçavent plus qu'eux sur cet article ; ils n'ont point appris la Philosophie, & cependant ils rotissent leur prochain, & le mangent en dansant. Les *Mumbas* ont des marchés de chair humaine ; comment avec toute notre science n'avons nous pas encore pû nous procurer le plaisir d'un semblable établissement ? M. *Rousseau* a dit que les hommes sont bons naturellement ; je veux le croire : mais quand je vois dans les trois quarts de l'Univers l'ignorance & les vices réunis, si ces vices ne sont point dans la nature de l'homme, qu'est-ce donc qui leur a donné naissance ? Ce ne sont ni les richesses, ni la prospérité, ni la puissance ; l'ignorance est absolument seule chez ces Peuples vis-à-vis de la barbarie. On ne peut donc disconvenir qu'elle ne soit la cause de leur corruption. Il n'en est pas de même des sciences & des arts toujours accompagnés des richesses, de la puissance & de la pros-

périté ; trois cauſes de dépravation auxquelles ſeules il faut attribuer la plûpart des vices que l'on reproche aux peuples ſçavans. A Sparte l'ignorance & la puiſſance ſe trouvèrent réunies ; & ce fut là l'époque de la corruption des mœurs de Sparte. Deux Nations ſçavantes, Rome & Athènes, ſe perdirent dans la proſpérité ; & les ſciences n'entrèrent pour rien dans la dépravation de leurs mœurs. La propoſition que tous les Peuples ſçavans ont été corrompus ne peut donc former aucun préjugé contre les ſciences, puiſqu'ils ne l'ont été que dans les mêmes circonſtances qui ont corrompu les Nations ignorantes.

De ceste conſéquence l'Auteur paſſe à l'examen de ce que l'on doit entendre par ces mots, *vertu* & *corruption*. Cette digreſſion eſt un morceau admirable qu'il faut lire dans l'ouvrage même. Vous y verrez combien ces anciennes vertus que M. *Rouſſeau* exalte avec tant d'emphaſe, étoient contraires aux ſentimens de la nature, au bien général de la ſociété, aux principes de la raiſon, aux vûes mêmes du Créateur. En comparant ces vertus barbares avec nos mœurs adoucies par les ſciences, vous jugerez à qui conviennent les noms de *Tigres* & de *Lions* que la

ſatyre, l'aigreur & la miſantropie nous ont prodigués. On ſe plaint que nous n'ayons plus de *Regulus* ; n'eſt-ce pas regretter qu'il n'y ait pas de peuple qui livre aux ſupplices les plus cruels un ennemi priſonnier ? Il faut une longue ſuite de crimes pour donner occaſion à un ſeul acte de ces vertus. Gémir de ce qu'elles n'exiſtent pas, c'eſt faire le plus grand éloge du ſyſtême actuel de notre ſociété. On lui reproche cependant de n'être plus qu'un compoſé de Cuiſiniers, de Poëtes, d'Imprimeurs, d'Orfévres, de Peintres & de Muſiciens ; & l'on affecte d'oublier le travail du Laboureur & de l'Artiſan, l'induſtrie du commerce, l'application des Magiſtrats, le zèle des Miniſtres Eccléſiaſtiques, & la modération du Citoyen dans ſa médiocrité. N'eſt-ce donc plus dans ces états divers que l'on doit chercher les mœurs d'un Peuple ? On veut nous ramener à l'égalité ruſtique des premiers temps. Ce ſyſtême porte ſur un faux principe qui ſuppoſe tous les hommes égaux dans l'ordre de la nature. Quelle inégalité au contraire n'y remarque-t-on pas ? Inégalité de ſexe, d'âge, de force, de courage, de goût, d'eſprit, d'induſtrie, de talens. La nature nous ayant deſtinés à vivre en ſociété, il

falloit que nos qualités fussent inégales, relativement à l'inégalité des places que nous devions occuper. L'égalité parfaite ne produiroit que des Laboureurs & des Soldats ; & comme les hommes sont nécessairement avides de distinctions, ne pouvant en espérer d'ailleurs, ils en chercheroient à la guerre, & se détruiroient avec acharnement.

M. *Jean-Jacques Rousseau* voudroit aussi nous réduire au simple nécessaire physique : il ne veut point voir cette profusion immense de biens que la sagesse divine présente si libéralement à nos besoins & à nos plaisirs. Quoi, ces innombrables bienfaits seroient autant de sollicitations au vice & au crime ! La nature entiere ne seroit qu'un piège !

Mais il est tems de considérer la Science en elle-même, & le rapport qu'elle a avec la vertu. Son objet est de connoître la vérité, son occupation de la rechercher, son caractère de l'aimer, ses moyens enfin sont de renoncer aux passions ; de fuir la dissipation & l'oisiveté : malgré cela M. *Rousseau* soutient qu'elle est la source de tous les crimes. Qu'il nous montre donc quels genres de corruption naissent des sciences ! Est-ce la ferocité & la violence ? Mais leur effet

le plus néceſſaire eſt l'adouciſſement des mœurs. Eſt-ce l'eſprit de guerre & de diviſion ? Elles ne reſpirent que l'union & la paix. Eſt-ce la cupidité & l'ambition ? La route qu'elles tiennent eſt diamétralement oppoſée à celle de la fortune & de la grandeur. Eſt-ce l'amour du plaiſir? Elles ſont preſque incompatibles avec lui. Mais, dit-on, les vices des hommes vulgaires empoiſonnent les plus ſublimes connoiſſances, & les rendent pernicieuſes aux Nations : Sans doute ; on abuſe de tout, & de la Religion même : faut-il pour cela la détruire ? Il eſt cependant une occaſion où les ſciences nous détournent de l'exercice de la vertu, c'eſt quand elles nous empêchent de vaquer à nos devoirs. Dans cet heureux état, ſi vanté par M. *Rouſſeau*, où chacun travailloit triſtement à ſon jardin & à ſon champ pour avoir de quoi vivre, il eût été difficile d'être ſçavant & vertueux. Le peu de temps qui reſtoit après les travaux de la campagne n'étoit pas de trop ſans doute pour les devoirs du ſang & de l'humanité, & pour l'éducation des enfans, qu'on ne pouvoit négliger ſans ſe rendre coupable. Mais depuis qu'à la faveur des grands établiſſemens on a pourvû à toutes ces occupa-

tions journalières de la vertu, on peut ſans crime ſe réſerver du temps pour les ſciences. Que l'on objecte tant qu'on voudra les vices de quelques Sçavans, cela ne fait rien à la queſtion, à moins que l'on ne prouve que les ſciences en ſont la cauſe ou l'effet; & c'eſt ce qu'on ne perſuadera jamais. Les arts ne ſont peut-être pas auſſi irreprochables que les ſciences; ils nous ont ôté cette vieille dureté de mœurs qui ſe faiſoit reſpecter; mais pour quelques qualités admirables que nous avons perdues, nous en avons gagné cent aimables. Les hommes ont plus beſoin de s'aimer que de s'admirer. On reproche aux Philoſophes leurs erreurs; mais avant eux il n'y avoit que des erreurs dans le monde mille fois plus ridicules que celles des Philoſophes. Ce n'eſt qu'à force de s'égarer qu'on a trouvé le vrai chemin. Les mépriſes de nos pères nous enſeignent le prix de la ſcience qui veut être achetée par tant de travaux. Sans les erreurs du grand Philoſophe de Genève, nous n'aurions pas ce diſcours excellent, dont vous ne voyez ici qu'une eſquiſſe légère. On s'attend bien que l'intariſſable M. *Rouſſeau* répondra encore à ſon adverſaire; mais, s'il eſt capable de ſuivre un parti raiſonnable, on lui con-

ſeille celui du ſilence. Ce n'eſt pas la peine de reprendre la plume pour n'en faire couler que des ſarcaſmes ſecs, des ſophiſmes répétés, des épigrammes manquées, &c. Les deux diſcours de M. *Borde* ſe trouvent à Paris chez *Piſſot*, Libraire, Quai de Conti.

Epître à Boileau. On m'a envoyé de Rennes un Poëme imprimé d'environ trois cens cinquante vers, intitulé : *Epître à l'Ombre de Deſpréaux, ou Eſſai ſur le Goût moderne.* Ce Poëme eſt très-eſtimable pour le fond des choſes, & ſouvent pour la manière dont elles ſont rendues. L'Auteur eſt plein des grands préceptes & des excellens modèles. Il les offre ſans ceſſe aux Ecrivains de notre ſiècle ; il tâche de les rappeller au bon ſens & au bon goût ; voici ſon début :

Sage rival de *Lucile* & d'*Horace*,
Toi qui près d'eux aſſis ſur le Parnaſſe,
Avois peſé, dès ta jeune ſaiſon,
Les droits du ſtyle & ceux de la raiſon ;
Quand ſous les loix d'une juſte harmonie
Aſſerviſſant ton auſtère génie,
Tu nous traçois dans tes écrits divers
L'art d'allier le ſens avec le vers :
Chantre fameux, digne des tems antiques ;

Né pour bannir des côteaux Poëtiques
Tous gens intrus, tous maigres nourriſſons:
Que ne peux-tu, par d'utiles leçons,
Venger encor la Raiſon offenſée
Des attentats de la Mode inſenſée!
Tu proſcrirois ces écrits ampoulés,
Dont les Auteurs, ſur *Chapelain* moulés,
Pleins du Démon qui rima *la Pucelle*,
Prennent pour guide une morne étincelle.

Le Poëte rappelle les ſervices que le fiel utile de *Boileau* rendit aux Lettres; mais lorſqu'il eut les yeux fermés, l'ignorance & l'erreur retablirent leurs Autels. Une preuve ſans replique de notre mauvais goût, eſt le jugement que bien des Auteurs portent aujourd'hui de *Deſpréaux* lui-même. Ils lui refuſent la qualité de Poëte, & le releguent dans la claſſe des Verſificateurs. L'Auteur de l'Epître, dont je vous rends compte, a bien verſifié cette penſée; il emprunte avec eſprit des expreſſions heureuſes de notre Satyrique, en parlant de lui,

Envain ce vrai, tes plus chères délices,
Regne en tes vers, y combat nos caprices;
Nous mépriſons tes généreux efforts.
A peine es-tu deſcendu chez les Morts,

Que nous doutons ſi tu nâquis Poëte ;
Si tu reçus l'influence ſecrette ;
Ou ſi tes pas, forcés par l'éguillon,
N'ont ſçu tracer qu'un pénible ſillon.

Notre Poëte ſe plaint avec juſtice de l'extrême indulgence du ſiècle pour les mauvais Auteurs ; il n'y en a point qui ne ſoit eſtimé, careſſé, fêté ; la critique n'oſe élever la voix, & cependant elle ne fut jamais ſi néceſſaire.

Interrogeons ce Théâtre à la mode,
Où, ſans égards pour l'antique méthode,
Mauvais Romans au Cothurne ajuſtés
Sont accueillis d'éloges répétés :
Où le clinquant des modernes merveilles
Fait oublier le vieil or des *Corneilles* ;
Où tel *Pradon* cenſurant leurs écrits
Veut que des ſiens on exalte le prix.
Oſerions-nous de ces Drames frivoles
Blâmer tout haut les froides hyperboles,
Et ſoutenir que leurs vers bourſouflés
Seront un jour publiquement ſifflés ?
Interrogeons ces modernes Comiques,
Diſtillateurs de propos dogmatiques,
Reſtaurateurs du ſtyle précieux ;
Qui plaiſantant ſur le ton ſérieux
Et compliquant une plaintive intrigue,
Ont mérité par adreſſe ou par brigue,
L'honneur de voir les nombreux aſſiſtans
Se ſéparer ennuyés & contens.
Oſerions-nous de leurs ſcènes pleureuſes

Ne pas goûter les graces langoureuſes,
Et préférer à leur triſte jargon
Les jeux badins de l'Auteur d'*Harpagon* ?
Interrogeons ceux dont la maladie
Eſt de haïr l'antique mélodie ;
Gens dévoués aux harmoniques ſons ;
Maîtres dans l'art de combiner les tons ;
Qui de *Lully* Cenſeurs géométriques
Veulent qu'épris des nouveautés lyriques,
Nous préférions à ſes accords touchans
Le goût forcé de leurs biſarres chants.
Oſerions-nous renverſer les trophées
Que l'on élève à ces nouveaux Orphées ;
Leur remontrer que le caprice & l'Art
Laiſſent chez eux la Nature à l'écart ;
Qu'on veut envain que la raiſon docile
Ne trouve beau que le ſeul difficile ;
Quand frappant l'air par de baroques ſons,
On les promène & par ſauts & par bonds,
Tant que leur bruit, las d'étourdir l'oreille,
Expire enfin ſans que le cœur s'éveille ?

Il y a dans cette Epître un bel éloge de *Rouſſeau* & un trait de ſatyre juſtement lancé contre un de ſes plus fougueux ennemis.

Envain *Rouſſeau*, fidèle à ta maxime,
Voulut qu'au ſens on aſſervît la Rime ;
Et que l'eſprit ne fût jamais frappé
D'un prompt éclair à l'inſtant diſſipé :
Envain Phœbus, pour remplacer *Horace*,
Lui confia le ſceptre du Parnaſſe ;

Un ſort fatal arrête ſes progrès :
Fameux objet de nos juſtes regrets,
Il le devient de la cruelle Envie ;
Il va traîner une mourante vie ;
Et pour ſurcroit, un ingrat Ecolier
A ce grand Maître enviera le Laurier.
Puis, par dégrés rafinant ſa chimère,
Voudra s'aſſeoir à la droite d'*Homère* ;
Puis, bien plus haut : puis enfin, que ſçait-on ?
N'ira-t-il pas défier Apollon ?

L'Auteur de cette Epître pleine de réfléxions judicieuſes & de critiques juſtes eſt M. *Anneix de Souvenel*, Bâtonnier de l'Ordre des Avocats au Parlement de Bretagne. Appliqué depuis long-temps à l'étude & à la diſcuſſion des loix, dévoué par état & par la confiance du Public à s'exprimer dans une langue étrangère ſur le Parnaſſe, il ne parle pas moins bien celle des Muſes, auxquelles il conſacre ſes momens de loiſir. Il ſçait allier *Horace & Cujas*, *Ovide & d'Argentré*.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 30 Sept.
1753.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE X.

VOUS avez vû, Monſieur, ce qui ſe pratique de plus remarquable ſur les côtes occidentales de l'Afrique. Les Peuples voiſins du Royaume de *Congo* obſervent auſſi des coutumes bien ſingulières. Les *Jaggas* célèbrent tous les ans le jour de la naiſſance de leur Prince par une fête cruelle. Ils ſe raſſemblent tous dans une grande plaine, forment un cercle autour de pluſieurs arbres, ſur l'un deſquels on dreſſe un échaffaut. Le Monarque va s'y placer avec les principaux Seigneurs de ſa Cour. On lie au tronc d'un arbre un des plus furieux Lions du pays. Dès que le Prin-

Suite de l'hiſtoire des Voyages.

ce eſt aſſis, les cris du peuple & la muſique ſe font entendre ; après quoi, ſur un ſignal qui ordonne tout d'un coup le ſilence, on lâche le Lion, en lui coupant la queue pour augmenter ſa fureur. La vue d'une ſi nombreuſe aſſemblée lui fait d'abord pouſſer quelques rugiſſemens ; mais ne voyant aucun moyen d'échapper, il ſe jette au milieu de la foule, & déchire les premiers qui ſe préſentent. Le peuple, au lieu de fuir, s'avance ſans armes pour tuer l'animal, & regarde comme un bonheur de périr dans ce combat aux yeux du Souverain. Le Lion ſuccombe enfin ſous les efforts de la multitude. Les ſurvivans mangent les morts ; & faiſant retentir l'air de leurs acclamations, ils reconduiſent le Prince chez lui en criant : *Vive le Roi.* Tous les peuples de ſes Etats qui ſont en état de voyager, ſont obligés de ſe trouver à cette fête barbare. C'eſt une beauté parmi les femmes de cette Nation d'avoir quatre dents de moins, deux en haut & deux en bas. Celles qui n'ont pas le courage de ſe les arracher, ſont ſi peu eſtimées, qu'on ne veut ni boire ni manger avec elles.

Les *Hottentots* ſont beaucoup plus connus que les *Jaggas*, parce qu'ils ne

ſont pas ſi avancés dans les terres. Ce Peuple habite les environs du Cap de Bonne-Eſpérance, qui, comme vous ſçavez, eſt la pointe la plus méridionale de l'Afrique. On reproche avec raiſon aux *Hottentots* un uſage qui bleſſe la nature, & qui ſemble appartenir particulierement à leur Nation. Après la cérémonie qui les conſtitue dans la qualité d'hommes, ils peuvent ſans ſcandale maltraiter & battre leurs mères. Voici ce que c'eſt que cette cérémonie. Quand un jeune garçon a atteint l'âge de dix huit ans, tous les habitans s'aſſemblent dans un lieu marqué pour le recevoir au rang des hommes. Ils s'accroupiſſent en cercle; & le Candidat a ordre de ſe mettre dans la même poſture, mais hors du cercle. Alors le plus vieux de l'aſſemblée ſe lève, demande le conſentement des autres pour recevoir le Candidat, s'approche de lui, & lui déclare qu'à l'avenir il doit abandonner ſa mère, renoncer à la compagnie des femmes & aux amuſements de l'enfance. Le jeune homme reçoit enſuite l'aſperſion de l'urine par le miniſtère de l'Orateur. Auſſitôt les hommes du cercle l'admettent dans leur ſociété, & le félicitent de l'honneur qu'il

vient d'obtenir. Un *Hottentot*, qui eſt ainſi délivré de l'empire de ſa mère, & qui a le pouvoir de la battre, ne manque pas, le jour même d'uſer de ſon privilège. Il en reçoit des louanges & des applaudiſſemens.

Vous demandez, Monſieur, ce que c'eſt que l'aſperſion de l'urine que reçoit le Candidat. C'eſt un uſage fort ridicule qui ſe pratique en pluſieurs occaſions, mais principalement à l'amputation du teſticule, dans la cérémonie du mariage, & à la reception de l'Ordre de l'Urine. Une coutume générale chez les *Hottentots* eſt d'ôter un teſticule aux garçons vers l'âge de neuf ans. Le jeune homme eſt étendu à terre ſur le dos, les pieds & les mains liés. Ses amis ſe couchent ſur lui, pour le rendre comme immobile. Dans cette ſituation l'operateur lui fait avec un couteau de table une ouverture au *Scrotum*, d'un pouce & demi de longueur. Il fait ſortir le teſticule, & met à la place une petite boule de la même groſſeur, compoſée de graiſſe de mouton, & d'un mélange d'herbes pulvériſées. Enſuite il recout la bleſſure avec un petit os d'oiſeau, qui eſt auſſi pointu

qu'une alêne. Une artère de mouton sert de fil. Cette opération se fait avec une adresse qui surprendroit nos plus habiles anatomistes ; & jamais elle n'a de suites fâcheuses. Lorsqu'elle est achevée, l'opérateur pisse sur le patient, & le frotte soigneusement de son urine. Après cette cérémonie, le jeune homme se traîne dans une hutte bâtie exprès pour cet usage. Il y passe deux ou trois jours, au bout desquels il en sort parfaitement rétabli.

Quand un *Hottentot* veut se marier, il se rend avec son père ou son plus proche parent chez la fille qu'il doit épouser. On en fait la demande à sa famille ; & il est rare qu'on essuye un refus. Si la jeune fille n'a point de goût pour le mari qu'on lui propose, il ne lui reste qu'une ressource pour s'en débarasser : c'est de passer avec lui une nuit entière, qui est employée à se pincer, à se chatouiller & à se fouetter. Elle devient libre, si elle résiste à cette dangereuse épreuve ; mais si le jeune homme l'emporte, comme il arrive presque toujours, elle est obligée de l'épouser. Alors les deux époux, accompagnés de leurs parens & de leurs amis, s'assemblent dans le village de la jeune fille.

Les hommes commencent par s'accroupir en cercle ; le mari ſe place au centre dans la même poſture. A quelque diſtance les femmes s'arrangent de même autour de la mariée. Enſuite le Prêtre entre dans le cercle des hommes, & piſſe un peu ſur le marié ; il fait la même faveur à l'épouſe, & retourne de l'un à l'autre, juſqu'à ce que le pouvoir lui manque pour continuer plus long-tems cet office. La cérémonie finit par mille bénédictions qu'on donne aux deux époux, après leſquelles on fait un grand feſtin.

Les *Hottentots* ont inſtitué un Ordre fort honorable parmi eux ; il n'eſt compoſé que de ceux qui ont tué dans un combat particulier, un Lion, un Tigre, un Léopard, un Eléphant, un Rhinoceros ou un Elan. L'inſtallation du Héros ſe fait preſque de la même manière que la cérémonie du mariage. Il s'accroupit au milieu d'un cercle d'hommes, dont le plus vieux piſſe ſur lui depuis la tête juſqu'aux pieds en prononçant certaines paroles. Si le vieillard eſt ami du Récipiendaire, il l'inonde d'un déluge d'eau ; & l'honneur augmente à proportion de l'urine qu'il répand. Il allume enſuite ſa pipe, &

la fait circuler dans l'assemblée, jusqu'à ce que le tabac soit réduit en cendre; il en parfume le nouveau Chevalier qui reçoit les complimens de tous les assistans. Le monument de sa gloire, ou le Cordon de l'Ordre est la vessie de l'animal qu'il a tué; il la porte suspendue à sa chevelure comme une marque d'honneur.

La malpropreté de ces peuples les expose à toute sorte de vermine, surtout aux poux, qui sont chez eux d'une grosseur extraordinaire. Mais ce qu'il y a de plus détestable, c'est qu'ils les mangent. Quand on leur demande comment ils peuvent s'accommoder d'un pareil mêts, ils alléguent la loi du Talion; & prétendent qu'on ne doit pas se faire une peine de dévorer des animaux qui nous dévorent eux-mêmes.

Les *Hottentots* portent toujours avec eux un petit bâton de la longueur d'un pied, auquel ils attachent une peau de chat sauvage, ou de renard, ou quelque autre queue velue qui leur sert de mouchoir. Lorsqu'elle est sale, ils la lavent dans la première eau qui se présente & la font ensuite secher au soleil. Les femmes ne paroissent jamais dans leurs cuisines durant tout le tems de leurs

infirmités périodiques. Les hommes vivent alors chez leurs voisins, ou préparent eux-mêmes leur nourriture. Il y a de certains alimens, comme le lièvre & le lapin, dont ils sont obligés de s'abstenir, & qui sont permis à leurs femmes. Il y en a d'autres qui sont interdits aux femmes & dont les hommes peuvent faire usage, tels que la chair de taupe & le sang des animaux. Quand une veuve se remarie, elle est obligée de se couper la jointure du petit doigt, & de continuer la même opération aux doigts suivans, chaque fois qu'elle rentre dans les chaînes du mariage. On fait des rejouissances extraordinaires à la naissance de deux jumeaux mâles. Si ce sont deux filles, l'usage est de tuer la plus laide. Si c'est une fille & un garçon, la fille est exposée sur une branche d'arbre ou ensevelie toute vive.

La côte orientale de l'Afrique a été peu fréquentée par les Peuples de l'Europe ; aussi les voyageurs nous offrent-ils peu d'éclaircissemens sur toutes ces régions. Il paroit que le pays qu'ils ont le plus connu, est le grand Empire du *Monomotapa ;* encore se sont-ils bornés à nous apprendre quelques particularités qui concernent la Cour du Mo-

narque. Ce que j'y trouve de plus extraordinaire, c'eſt qu'aucun de ſes Officiers intérieurs ne doit pas avoir plus de vingt ans ; parce que juſqu'à cet âge, on préſume qu'ils n'ont point encore eu de commerce avec les femmes. Ceux qui auroient violé cette loi ſeroient punis ſévèrement. L'Empereur ne prend ſes femmes que parmi ſes ſœurs, ou ſes plus proches parentes. Il n'y en a que neuf qui ſoient honorées du titre de grandes Reines. Chacune d'elles tient à part un état auſſi brillant que celui du Prince ; elles partagent ſon autorité, & le pouvoir de récompenſer & de punir. A la mort de la principale femme de l'Empereur, le premier Maître d'Hôtel a le droit étrange d'en nommer une autre à ſa place. Les Charges de grand Maître de la Muſique, de chef des Devins ou Sorciers, de premier Apoticaire, du grand Portier, & du Chef de cuiſine ſont remplies par les Seigneurs du plus haut rang. Les viandes qu'on ſert ſur la table du Prince ſont les mêmes que les nôtres, avec l'addition de quelques ſouris que ces Peuples eſtiment autant qu'un Levreau ou un Lapin. Tous les premiers jours de la Lune ſont des

jours de fête au *Monomotapa* ; & l'Empereur ordonne que les plus grands Seigneurs de l'Etat s'aſſemblent dans la cour du Palais. On lui apporte un vaiſſeau rempli de bled d'Inde bouilli, qu'il répand à terre, & leur commande à tous d'en manger. Ceux-ci ſe jettent deſſus avec précipitation ; & chacun en mange, pour faire ſa cour, comme ſi c'étoit le mêts le plus délicat. Mais la plus ſingulière de ces fêtes eſt celle du premier jour de la Lune de Mai. Tous les Seigneurs, dont le nombre eſt fort grand, ſe raſſemblent au Palais & donnent la repréſentation d'un combat devant le Prince. Cet amuſement dure tout le jour ; enſuite l'Empereur diſparoit & paſſe huit jours ſans ſe faire voir. Durant cet intervalle les tambours ne ceſſent de battre ; & le dernier jour ce Prince fait donner la mort aux Seigneurs pour leſquels il a le moins d'affection.

Je ne trouve pas, Monſieur, dans les différentes Iſles qui environnent l'Afrique, beaucoup de choſes qui méritent une attention particulière. Tout ſe réduit à quelques ſingularités touchant les Iſles Canaries. On fait remonter l'origine de ces Peuples à cer-

tains exilés d'Afrique, anciennement bannis par les Romains qui leur avoient coupé la langue, pour avoir blaſphémé les Dieux de Rome. Nos voyageurs s'étonnent de n'avoir reconnu dans leur langage aucune trace de l'idiome latin. Mais comment auroient-ils pû tranſmettre cet idiome à leurs deſcendans, puiſqu'on leur avoit coupé la langue ? Leurs enfans devoient parler un langage qui n'étoit qu'à eux ſeuls, & qui ne devoit rien avoir de commun avec celui des autres Peuples du monde.

Les Iſles Canaries ont tiré leur nom de la multitude d'une certaine eſpèce de cannes qui croiſſent en grand nombre ſur une même racine. Pour peu qu'on les preſſe, elles rendent un ſuc couleur de lait, qui paſſe pour un poiſon très-ſubtil. Lorſque les Eſpagnols firent la découverte de ces Iſles, elles étoient habitées par des Peuples appellés *Guanches*, Nation groſſière à la vérité ; mais qui n'avoient rien de cette cruauté qu'on reproche aux barbares. Ils regardoient l'effuſion du ſang avec horreur ; de ſorte qu'ayant pris un petit vaiſſeau Eſpagnol, leur haine pour cette Nation ne leur fit point imaginer de plus rigoureuſe vengeance que de les employer à garder les

Chèvres ; exercice qui paſſoit entr'eux pour le plus mépriſable. Les *Guanches* ſont ſi agiles & ſi légers, qu'ils deſcendent du haut des montagnes en ſautant de rochers en rochers. Ils ſe ſervent pour cela d'une ſorte de pique longue de neuf ou dix pieds, ſur laquelle ils s'appuyent pour s'élancer, ou pour gliſſer d'un endroit à un autre, poſant le pied dans des lieux qui n'ont pas ſix pouces de largeur.

Les *Guanches* enterroient autrefois les morts dans de grandes caves creuſées ſous des rochers. On voit encore aujourd'hui un grand nombre de ces cavernes ſépulchrales où les corps ſont preſque entiers, quoiqu'ils y ſoient renfermés depuis bien des ſiécles. On trouve également dans ceux des deux ſexes, les yeux, mais fermés, les cheveux, les oreilles, le nez, les dents, les levres & la barbe, & juſqu'aux parties naturelles. Parmi les cadavres, les uns ſont debout, d'autres couchés ſur des lits de bois que les *Guanches* ont l'art de rendre ſi durs, qu'il n'y a pas de fer qui puiſſe le percer.

Toutes les relations s'accordent à nous repréſenter ces Iſles comme une ſource féconde de toutes ſortes de com-

modités. Il y a des endroits où l'on fait tous les ans deux moiſſons On ne connoît point de pays où l'on trouve de meilleurs fruits & de plus excellens légumes. Le vin ſurtout y eſt exquis ; & l'on en fait venir de toutes les parties du monde. Ce ſont les Eſpagnols qui y ont planté la vigne ; mais en changeant de climat, ſa qualité eſt devenue meilleure. Parmi les oiſeaux du pays on eſtime ſurtout les Serins, aujourd'hui ſi communs en Europe. Je ne dois pas oublier non plus les Faucons dont on voit à *Ténerif* des quantités prodigieuſes. On raconte un fait bien ſurprenant d'un de ces animaux qui avoit été envoyé au Duc *de Lerme* en Eſpagne. Cet oiſeau revint d'Andalouſie à *Ténerif*, c'eſt-à-dire, qu'il fit deux cens cinquante lieues en ſeize heures de temps. Auſſi fut-il pris à demi mort avec les armes du Duc *de Lerme* à ſon coû. Mais voici une autre choſe qui paroîtroit plus incroyable ſi elle n'étoit confirmée par le témoignage de preſque tous les Voyageurs. Ils nous diſent que dans une de ces Iſles appellée l'*Iſle de fer*, on n'a point d'autre eau douce que celle qu'on y recueille à la faveur d'un grand arbre qui ſe trouve au milieu de l'Iſle, & qui ſans ceſſe eſt couvert

de nuées. L'eau qui distille sur les feuilles tombe continuellement dans deux grandes Citernes qu'on a construites au pied de l'arbre, & suffit pour les besoins des habitans & des bestiaux. L'eau est conduite par des tuyaux de plomb du pied de l'arbre dans un grand réservoir, qui ne contient pas moins de vingt mille tonneaux. De-là on la transporte dans des barils à divers endroits de l'Isle.

Discours de M. l'Abbé Nollet.

Quoique les effets naturels & les causes qui les produisent ayent toujours été des objets intéressans pour l'esprit humain ; quoique dans les temps les plus reculés, il y ait eu des hommes curieux & attentifs qui ont épié les démarches secrettes de la Nature, & nous ont transmis leurs découvertes, cette étude néanmoins n'a jamais été si cultivée que depuis un demi siècle ; & elle l'est aujourd'hui si universellement, que le beau monde & le beau sexe même ne dédaigne pas de s'en amuser, je pourrois dire, de s'en occuper. Il est dans la Capitale de ce Royaume des Ecoles particulières, où d'habiles Physiciens offrent aux yeux & développent à l'esprit les phénomènes les plus surprenans de la Nature. Ces doctes & agréables Ecoles sont souvent

honorées & embellies de la préſence de femmes illuſtres & aimables, qui ſuivent avec aſſiduité les cours de Phyſique qu'on y donne, & qui y font briller quelquefois, non-ſeulement cette curioſité qui leur eſt naturelle, mais encore la plus ſubtile capacité.

C'eſt ſans doute à la manière dont on traite aujourd'hui la Phyſique qu'on doit attribuer l'eſtime où elle eſt, le goût qu'on a pour elle, les progrès qu'elle fait. Ce n'eſt plus, comme du temps de nos Pères, un vain étalage d'autorités Grecques, un pompeux verbiage vuide de raiſon, inventé par le ſtupide Péripathétiſme. Ce ne ſont plus des ſyſtêmes chimériques, édifices ruineux bâtis par l'imagination, détruits par la réfléxion, vains fantômes que l'ignorance faiſoit naître & évanouir tour-à-tour. La Philoſophie a ceſſé enfin d'être aveuglément ſoumiſe à l'empire de l'opinion. Les ſimples conjectures ne ſont plus des preuves ſolides ; on veut comprendre & voir pour être convaincu ; on ne ſe fie qu'à l'expérience, & ſon témoignage eſt le guide de tous les Phyſiciens modernes.

Il étoit honteux pour notre Nation qu'une ſcience, ſi propre à hâter les progrès des arts utiles à la ſociété, ne fût

point enſeignée publiquement, & qu'elle ſe trouvât, pour ainſi dire, entre les mains d'un petit nombre de perſonnes aſſez riches pour s'en procurer la connoiſſance. Le Roi, à qui rien n'échappe de tout ce qui peut contribuer à la gloire & à l'avantage du Peuple qu'il gouverne avec tant de bonté, n'a pas voulu que nous enviaſſions plus longtemps aux Etrangers un établiſſement dont ils nous donnoient l'exemple. Il a fondé une Chaire de Phyſique expérimentale au Collège de Navarre, & Sa Majeſté, ajoutant à ce bienfait une nouvelle grace, a choiſi pour Profeſſeur M. l'Abbé *Nollet*, déſigné par la voix publique. L'ouverture de cette Ecole s'eſt faite avec éclat le quinze Mai de cette année. M. l'Abbé *Nollet* prononça d'abord un petit diſcours d'une latinité pure, dans lequel il ſe félicita de voir luire enfin ce jour ſi déſiré, ce jour le plus beau de ſa vie, où l'ambition qu'il éprouvoit depuis vingt ans ſe trouvoit ſatisfaite par le plaiſir de donner dans le ſein même de l'Univerſité de Paris des leçons publiques de ſa ſcience favorite, après avoir longtemps préludé par des leçons particulières. Il témoigna avec beaucoup de ſentiment ſa reconnoiſſance au Recteur

de l'Univerſité, & à tous les Profeſſeurs de Navarre qui ont ſouhaité de le voir à la tête d'une inſtitution auſſi utile ; & comme ces Meſſieurs ont jugé avec raiſon que plus de perſonnes profiteroient de cette Ecole, & qu'on en retireroit plus de fruit, ſi les explications ſe faiſoient dans notre langue, M. l'Abbé *Nollet* leur demanda en Latin la permiſſion de les haranguer pour la première fois en François, & de célebrer l'inauguration de ſa Chaire par un *Diſcours ſur les diſpoſitions & ſur les qualités qu'il faut avoir pour faire du progrès dans l'étude de la Phyſique expérimentale.* Ce Diſcours fut très-applaudi ; il a été imprimé par ordre de l'Univerſité, & on en a déja fait deux éditions chez *Thibouſt*, Imprimeur-Libraire, Place de Cambray. Le préambule Latin eſt à la tête.

La Phyſique expérimentale differe de l'Hiſtoire naturelle. L'objet de l'une eſt de connoître les phénomènes de la nature, & d'en montrer les cauſes par des preuves de fait. L'autre, ſans rendre raiſon des effets, a pour but principal de donner en détail la connoiſſance des Corps dont l'Univers eſt compoſé, d'en diſtinguer les genres, les eſpèces, les variétés individuelles, les rapports que

ces êtres ont entr'eux, & leurs différentes propriétés. La première entreprend de dévoiler le méchaniſme de la nature; la dernière offre, pour parler ainſi, l'inventaire de nos richeſſes. Ces deux ſciences ſont tellement liées enſemble, qu'il eſt preſqu'impoſſible de les ſéparer. Un Phyſicien qui n'eſt point Naturaliſte eſt un homme qui raiſonne au haſard; & ſur des objets qu'il ne connoît point. Le Naturaliſte qui n'eſt pas Phyſicien n'exerce que ſa mémoire. Il faut donc être l'un & l'autre. M. l'Abbé *Nollet* indique deux moyens pour y parvenir. Le premier eſt de ſe mettre bien au fait de certaines vérités reçues comme principes, & de s'inſtruire de toutes les découvertes faites avant nous. Le ſecond eſt de travailler à augmenter ce premier fond de connoiſſances par ſes propres recherches, ou en profitant de celles de ſes contemporains. Fréquenter les Ecoles, s'informer de ce qui ſe paſſe dans les Compagnies des Sçavans qui étudient la Nature, être attentif aux découvertes particulières qui viennent de bonne part, lire les bons Auteurs, avoir l'eſprit libre de préjugés, ſe tenir en garde contre l'erreur & l'illuſion. : l'Orateur s'étend

ſur tous ces points, & préſente des reflexions extrêmement judicieuſes. Voici ce qu'il dit ſur la prévention de certains Diſciples qui ne jurent que par les paroles du Maître qu'ils ſe ſont choiſi.
» N'eſt-ce point s'impoſer une gêne bien
» peu raiſonnable, & en même-temps
» bien nuiſible au progrès des connoiſ-
» ſances humaines, que de vouloir tout
» rapporter aux penſées d'un Philoſo-
» phe dont on a épouſé les principes,
» aſſez ſouvent ſans les connoître, &
» preſque toujours avant que d'être en
» état d'en juger ? Eh pourquoi vouloir
» être d'un ton décidé, & en toute oc-
» caſion, Cartéſien, Newtonien, Leib-
» nitien, &c ? Quelqu'un de ces grands
» hommes a-t-il eu l'infaillibilité en par-
» tage ? Ne peut-on pas reſpecter leur
» mémoire, admirer leurs génies, pro-
» fiter de leurs découvertes, ſans s'atta-
» cher particulièrement à un ſeul, ſans
» s'interdire la liberté d'examiner leurs
» opinions, de s'en écarter même lorſ-
» que de nouvelles lumières viennent
» nous éclairer ſur ce qu'elles ont de
» défectueux ? Pourquoi prendre indi-
» ſtinctement tout ce qui eſt renfermé
» dans un même tréſor, quand il nous
» eſt permis d'en ouvrir pluſieurs, pour

» nous enrichir avec choix ? Ces préfé-
» rences dans leſquelles on s'engage pro-
» duiſent encore un mauvais effet dont
» nous n'avons que trop d'exemples :
» chacun voudroit que le parti qu'il a
» embraſſé fût ſuivi du plus grand nom-
» bre ; on parle, on agit en conſéquen-
» ce ; il naît de-là des altercations, des
» plaintes, des injures, des inimitiés ;
» & c'eſt, ſelon moi, porter juſqu'à la
» folie l'amour d'un Sage. » J'invite les amateurs excluſifs de la Muſique Italienne à lire ce morceau judicieux, & je ſouhaite pour leur bonheur autant que pour le repos de nos oreilles qu'ils le liſent avec fruit.

M. l'Abbé *Nollet* fait voir encore combien il eſt dangereux de ſe livrer en Phyſique à ſon imagination, & de juger précipitamment de ce que l'on commence à entrevoir. Mais ces déciſions imprudentes ne tireroient point à conſéquence, ſi ceux qui les portent avoient le courage de les réformer quand ils s'apperçoivent qu'ils ſe ſont trompés, ou de convenir au moins de leurs mépriſes, quand on les leur fait remarquer. « Mais l'amour propre rend opi-
» niâtre. Souvent, pour ſoutenir ſes er-
» reurs, on employe un temps & un

» travail dont on pourroit faire un meil-
» leur uſage. Les mauvaiſes raiſons
» qu'on s'efforce de faire valoir ſédui-
» ſent toujours quelqu'un. L'honneur
» des ſciences & la vérité ne peuvent
» que ſouffrir de cette malheureuſe
» obſtination. » Avis au Génevois & à bien d'autres.

Le détail de tout ce que l'Orateur exige d'un Phyſicien me meneroit trop loin. Il termine ſon diſcours par ce trait admirable. « Qu'il me ſoit permis
» de faire des vœux pour certaines
» qualités du cœur, d'où dépendent,
» ſelon moi, le principal mérite & la
» plus ſolide ſatisfaction du Phyſicien.
» Je voudrois qu'il aimât la vérité par
» deſſus tout, & que dans ſes études
» il eût toujours en vûe l'utilité publi-
» que. Animé par ces deux motifs il
» ne produira rien qu'il ne l'ait exami-
» né avec la plus grande ſévérité. Ja-
» mais une baſſe jalouſie ne lui fera
» nier ou combattre ce que les autres
» auront fait de bien. La vanité de pa-
» roître inventeur ne l'empêchera pas
» de ſuivre ce qui aura été commencé
» avant lui, & ne le portera pas à s'oc-
» cuper de frivolités brillantes, plûtôt
» que de s'abaiſſer à des recherches uti-

» les qui auroient moins d'éclat aux » yeux du vulgaire. »

Ce diſcours de M. l'Abbé *Nollet* m'a paru dicté par la raiſon même. Tous ceux qui ſe deſtinent à la Phyſique doivent commencer par le lire, pour y apprendre leurs devoirs. Quoique l'Orateur ait négligé l'art des diviſions, il y a dans ſon écrit un ordre caché qu'on apperçoit lorsqu'on le lit avec attention. Peut-être, Monſieur, êtes-vous plus jaloux d'apprendre le ſuccès de l'établiſſement que celui du diſcours. J'ai eu la curioſité d'aller moi-même un jour au Collège de Navarre entendre M. l'Abbé *Nollet*, & je vous avoue que je fus frappé de la foule prodigieuſe qui l'environnoit; il falloit qu'il y eût au moins, ſans éxagerer, quatre cens Auditeurs. Mais ce qui me ſurprit bien davantage, ce fut l'attention, le ſilence, l'intérêt qui regnoit dans cette nombreuſe aſſemblée, la netteté, la préciſion, la juſteſſe, l'air de candeur & de ſimplicité de l'habile Profeſſeur. Il a lui même, ſans y penſer, tracé ſon portrait dans un endroit de ſon diſcours, où il dit : « Les leçons qui » ſe donnent de vive voix ont un avan» tage conſiderable ſur celles qu'on vou-

» droit prendre dans les Livres. Un » Maître qui parle à ſes élèves & qui » ſçait ſe ſouvenir à propos des peines » qu'il a eues en étudiant à leur âge, » ou du ſoin qu'on a pris de les lui » épargner, cherche pour ſe faire en- » tendre les expreſſions les plus pro- » pres ; il les répéte & les varie juſ- » qu'à ce qu'il ait lieu de croire qu'il » a été entendu. Le ton, le geſte, & » plus encore que tout cela la liberté » avec laquelle il permet, il recomman- » de qu'on le queſtionne, ſont autant » de moyens qui ſecondent ſon zèle, & » avec leſquels il parvient à faire pren- » dre des idées claires & diſtinctes de » ce qu'il enſeigne. » En effet je fus témoin que la leçon finie pluſieurs per- ſonnes firent des queſtions à M. l'Abbé *Nollet*, & qu'il leur répondit avec cet- te douceur, cette patience & cette amé- nité qu'on trouve rarement dans des Maîtres. Au reſte, Monſieur, ne croyez pas que ſon Auditoire ne fût compoſé que de jeunes gens. Il y avoit un grand nombre d'hommes faits, de toute ſorte d'états ; ſi vous venez à Paris l'hyver prochain, je ne doute pas que vous n'alliez voir M. l'Abbé *Nollet* faire des expériences avec adreſſe, des ex-

plications avec clarté. Il recommencera ses Leçons après la Saint-Martin ; il traitera complettement chaque année quelque partie de la Physique.

Epître. La Muse aimable dont vous avez lû, Monsieur, tant de jolies Pièces dans ces Feuilles, vient d'enfanter encore un morceau plein de cette élégance heureuse & de cette molle facilité, caractère d'un homme de Condition qui pense finement & qui sent avec délicatesse. C'est une Epître à une femme charmante. *Anacréon*, *Catulle*, *Ovide*, *Tibulle* & *Chaulieu* y reconnoîtroient leur génie, & croiroient l'avoir écrite :

Belle Eglé, vous faites renaître
La douce espérance en mon cœur ;
Par la plus légère faveur
Vous me donnez un nouvel être,
Et me rappellez au bonheur.
Chère Eglé, je n'ai d'existence
Que celle que je tiens de vous ;
Dans le Styx par votre courroux,
Dans le néant par votre absence,
Et dans l'Olympe à vos genoux.
C'est alors que d'un vol rapide
Je suis votre esprit qui me guide ;
Je m'élève au plus haut des airs :

Eclairé

Eclairé de vos feux, j'embraſſe
Et l'immenſité de l'Eſpace
Et l'Agent qui meut l'Univers.
Sur les aîles de la penſée
Quand vous diſſertez ſagement,
Et démêlez ſi finement
La réalité d'une idée,
Les nuances d'un ſentiment,
Par vous ma raiſon éclairée
Aprend à juger ſainement;
Si vous la voyez égarée,
L'eſprit, les graces, l'agrément
La rappellent ſi doucement,
Que de ce plaiſir enyvrée,
Et d'un trait de feu pénétrée,
Elle ſoumet ſon jugement.
Jamais Apollon ne m'inſpire;
Je crains ſes ſçavantes leçons;
Eglé ſeule accorde ma lyre;
Je lui dois ſes plus tendres ſons.
Lorſque je vois ſa main charmante
Voltiger ſur un Claveſſin,
Et d'une Ariette brillante
Tracer par ſa touche ſçavante
Les agrémens & le deſſein:
L'enchantement de l'harmonie,
Le feu qui brille dans ſes yeux,
Mieux que la céleſte Uranie,
Me donnent l'art & le génie

Que m'avoient refusé les Dieux;
L'Amour est mon unique Maître.
Eglé, vous seule faites naître
Mon goût & mes foibles talens;
Chère Eglé, ce que je veux être
Dépendra de vos sentimens. . . .
Ah, rendez mes progrès moins lents!
Que votre feu brillant m'éclaire;
Que le mien passe en votre cœur!
Et par l'excès de mon bonheur
Rendez-moi digne de vous plaire.

Je suis, &c.

A Paris ce 3 Octobre 1753.

LETTRE XI.

Comédies nouvelles.

UN Libraire de Berlin vient de publier un recueil de quatre *Comédies nouvelles* en prose, composées en François par un Allemand, M. le Baron de *Bielfeld*, dont on ne nous apprend ni le pays, ni la place qu'il y occupe, est l'auteur de ces productions dramatiques. La première, intitulée *le tableau de la Cour*, est une critique de ce qui s'ob-

ſerve dans la plûpart de celles d'Allemagne. Le Vicomte de *Bouſcaraſſe* qui y tient un rang honorable gémit de voir dans ſon fils *Eraſte* des qualités oppoſées à celles d'un Courtiſan. La Baronne de *Hauteſource*, auſſi entêtée de ſa nobleſſe que le Vicomte, auſſi attachée au cérémonial, auſſi choquée de trouver dans ſa fille *Eliante* des ſentimens trop conformes à ceux d'*Eraſte*, ſe plaint de ſon éloignement pour le grand monde, & de ſon indifférence pour la Cour. *Eraſte* avoit fait ſes études dans la même Ville de Province, où *Eliante* avoit été élevée. Un rapport heureux de caractères, d'humeurs & d'inclinations avoit fait naître entr'eux une tendreſſe mutuelle. Ils n'aſpirent l'un & l'autre qu'à ſe voir unis ſous les loix de l'hymen; ils n'oſent en faire la demande à leurs parens; des amis communs s'en chargent. La Baronne & le Vicomte conſentent d'abord à cette union; mais dans une entrevûe qu'ils ont avec les deux amans, le vieux *Bouſcaraſſe* conçoit une forte paſſion pour la jeune *Eliante*, & Madame de *Hauteſource* prend de l'amour pour *Eraſte*. Cette inclination ſubite change leur première diſpoſition; & ces pères inſenſés ne ſont plus occupés que de leur propre maria-

ge. Le Vicomte, pour faire perdre à ſon fils l'eſpérance d'épouſer *Eliante*, lui fait entendre que cette jeune perſonne n'a pour lui que de l'indifférence. « D'ailleurs, lui dit-il, vous n'avez pas encore » fait vos voyages, & j'ai deſſein de » vous envoyer à Paris. Vous y prendrez » ce petit air François ſi impoſant avec » les hommes, & ſi triomphant auprès » des femmes. Un Tailleur de Paris vous » fera plus de bien qu'un Philoſophe » Grec. Les Françoiſes ſurtout poſſédent » un talent merveilleux pour former la » jeuneſſe. Quand même il s'en trouve- » roit une, dont les charmes vous ſédui- » roient aſſez pour que vous vouluſſiez » la mettre dans ſes meubles, je ſerai » aſſez indulgent. Je ferai comme cela. » (*Il regarde à travers les doigts.*)

Eraſte ne finit cet entretien deſagréable avec ſon père que pour avoir une converſation mille fois plus inſupportable avec la Baronne. Elle n'omet rien pour le rendre ſenſible, & pour le dégouter de la jeune *Eliante*. Elle n'oſe cependant lui déclarer ouvertement ſon amour; & ſur les inſtances qu'il lui fait de lui accorder ſa fille : « Figurez-vous, » lui dit-elle, que vous entrez dans un » ſuperbe jardin, & qu'un fruit délicieux

» en apparence ſoit le premier objet qui
» vous frappe, une Orange, par exemple.
» Vous la demandez au maître, qui a
» des raiſons pour vous la refuſer, mais
» qui vous offre en échange l'arbre qui
» l'a portée ; ſeriez-vous à plaindre, &
» auriez-vous ſujet de vous déſeſperer ?
» De plus, continue-t-elle, ces jeunes
» créatures ſont des boutons de fleurs
» encore fermés, au lieu que la roſe eſt
» toute épanouie dans une femme com-
» me moi. »

La Baronne emploie le même artifice que le Vicomte, pour perſuader à ſa fille que ſon amant ne l'aime point ; mais un inſtant d'entretien entre *Eraſte* & *Eliante* détruit toutes les meſures que l'on prend pour les brouiller. Les deux amans ont recours aux conſeils de leurs amis, pour éviter le ſort cruel dont ils ſont menacés. Voici l'expédient qu'on leur ſuggère. Il faut qu'*Eraſte* affecte de l'amour pour la Baronne, & qu'*Eliante* en témoigne autant au Vicomte. Madame de *Hauteſource* voudra retrancher à ſa fille l'argent qu'elle deſtine pour acheter les faveurs de ſon jeune mari. M. de *Bouſcaraſſe* croira qu'*Eliante* ne ſçauroit trop payer l'honneur d'être Épouſe d'un homme de ſon rang & de

ſon mérite : de-là naîtront des diſputes ſans fin, qui ne manqueront pas de rompre cet extravagant aſſemblage. L'Abbé *Pompon*, Aumônier de M. le Vicomte, voudra bien auſſi employer ſon miniſtère pour faire échouer ce deſſein biſarre ; & un mot de la bouche du Prince aſſurera pour toujours le bonheur des deux jeunes amans.

M. de *Bouſcaraſſe*, trompé par le feint amour d'*Eliante*, lui envoye une partie des préſens de nôces. Il y a entre autres choſes, « un bois de cerf à » ſoixante cors, dont la bête a été tuée » par M. le Vicomte dans ſon parc où » il a la haute chaſſe ; & une courte » pointe de ſatin, ſur laquelle eſt bro» dé ſon arbre généalogique, ſelon les » règles les plus exactes du Blaſon ; » meuble fort utile en ménage, & ſous » lequel M. le Vicomte ſe flatte de pro» créer une nombreuſe famille, tous » vrais enfans de qualité. »

La Baronne de ſon côté fait auſſi ſes préſens. Elle donne ſon portrait à *Eraſte* ; acceptez le lui dit-elle ; « voilà poſiti» vement comme j'étois faite autrefois ; » je n'ai pas beaucoup changé ; tout » l'eſſentiel y eſt encore. »

Cependant le bruit de ce double

mariage se répand de toutes parts ; la Cour en est instruite ; & c'est à qui travaillera le plus à le rompre. On représente à la Baronne que sa fille, en épousant le Vicomte, aura à la Cour le pas sur sa mère & cette pensée la fait frémir. On fait remarquer à M. de *Boussaraſſe* que son fils va devenir son beau père, qu'il lui devra du respect, qu'il faudra qu'il lui obéïsse ; & cette idée le désespère. L'Abbé *Pompon* fait croire à Madame de *Hautesource* que durant sa priere il avoit entendu la voix de feu son mari qui lui disoit : « Abbé *Pompon*, Apôtre de la Cour, la femme » que j'ai laissée sur la terre, est sur le » point de conclure un mariage, qui » l'exposeroit à violer les sermens que » j'ai emportés au tombeau. Dites lui, » qu'il n'y a pour elle de repos ni jour » ni nuit, si elle persiste dans un enga- » gement si contraire à la foi solem- » nelle qu'elle ma jurée. » Tout cela ne fait point changer de résolution à la Baronne. « Eh ! de quoi s'avise M. de » *Hautesource*, dit-elle à l'Abbé, de vou- » loir troubler mon sommeil après la » mort, lui qui me laissoit dormir si » tranquillement de son vivant. »

Les paroles de l'Aumonier font un

peu plus d'impreſſion ſur l'eſprit du Vicomte. On le ménace des cohortes infernales, & le nom du Diable le fait trembler. Il ſent que le devoir & la bienſéance s'oppoſent également à cet hymen ridicule ; mais les charmes d'*Eliante* ont ſur ſon cœur tant de pouvoir, qu'il ne ſçauroit y réſiſter. « Faites comme moi, lui dit l'Abbé ; lorſque Satan & ſes pompes, la chair & ſes convoitiſes viennent m'aſſaillir, c'eſt alors que je me roidis le plus ; j'arme ma main contre eux ; je leur livre bataille, & je remporte la victoire. »

Comme on voit que toutes ces raiſons ne produiſent pas l'effet qu'on s'en étoit promis, on a recours à l'autorité du Prince. Son Alteſſe fait dire au Vicomte, qu'elle ne verra pas avec plaiſir ce double mariage ; mais qu'au contraire il lui ſera très agréable, ſi, par une alliance plus naturelle & plus convenable, on unit les deux jeunes perſonnes. Le Vicomte & la Baronne entendent trop bien à faire leur cour, pour ne pas déférer à l'inſtant aux intentions de leur maître ; & la pièce finit par cette réfléxion : Enfanter des projets bizarres, les ſoutenir avec opiniatreté, fermer l'oreille à la voix de la raiſon,

le plus fort de l'entrepriſe ſacrifier l'objet que l'on déſire avec la plus grande ardeur à la paſſion de pouſſer ſa fortune & de conſerver la faveur, c'eſt là *le tableau de la Cour.*

La Matrone eſt la ſeconde pièce qu'on lit dans ce recueil. L'idée en eſt priſe du conte de la *Matrone d'Epheſe*. *Dorus* avoit armé un vaiſſeau à ſes frais, pour donner la chaſſe aux Corſaires de Barbarie. Quelque temps après ſon départ le bruit court que le Vaiſſeau a fait naufrage, & que tout l'équipage a été ſubmergé. Cette nouvelle ſe confirme de jour en jour, & ne laiſſe à *Melinde* ſon épouſe aucun lieu de douter de la mort de ſon mari. Elle en eſt inconſolable, & veut aller s'enſevelir dans une retraite profonde pour pleurer la perte de ſon cher *Dorus*. En attendant elle ne peut ſe diſpenſer de ſuivre certains uſages de bienſéance, & de recevoir les viſites & les complimens qui ſe font en pareille occaſion. Une Dévote, un Bel-Eſprit, un Militaire, une Veuve, deux Bourgeoiſes, des amis, des parens du défunt viennent tour-à-tour faire leurs complimens de condoléance à la veuve inconſolable, que le Bel-Eſprit trouve cependant moyen de conſoler. Il n'eſt

déja plus queſtion ni de Couvent ni de retraite. *Melinde* conſent à quitter ce grand appareil de deuil qu'elle avoit fait vœu de porter toute ſa vie ; on lui récite des vers galans qu'elle écoute avec plaiſir ; on lui tient des propos amoureux dont elle paroît très-flattée. Elle ne répéte plus ſi ſouvent le nom de *Dorus* ; elle veut bien qu'on lui conſeille de l'oublier, elle l'oublie même ; & cédant enfin peu à peu aux tendres empreſſemens de ſon conſolateur, elle lui offre ſon cœur, & lui propoſe de devenir ſon époux. Ce mariage alloit ſe conclurre, lorſqu'on vint dire à *Mélinde* que *Dorus* n'étoit pas mort ; qu'après la perte de ſon vaiſſeau il avoit été jetté ſur les côtes d'Alger, & qu'il étoit eſclave chez les Turcs. Cette nouvelle replonge la prétendue veuve dans la douleur la plus profonde ; elle pleure dans un même jour & la mort & la vie de ſon mari. Comme elle n'a pas envie de le racheter, elle demande ſi ſa condition eſt bien dure ? La vie eſt partout ſujette à tant de chagrins, lui répond ſon amant, qu'on eſt également infortuné en Europe comme en Afrique. Cela eſt vrai, reprend *Mélinde*, & l'on ſe fait à tout. Avec un peu de morale on peut être à Alger auſſi

heureux qu'ailleurs ; ce monde-ci ne nous offre nulle part une félicité parfaite.

Cependant *Dorus* n'étoit pas si éloigné que son épouse se l'imaginoit. Il avoit rompu ses fers, & après mille dangers, il étoit arrivé en Provence. Qui pourroit exprimer la surprise de *Mélinde* quand il se montre devant elle ? L'étonnement & la douleur lui ôtent l'usage de la parole ; elle tombe évanouie entre les bras de son époux. Revenue à elle-même, & assurée de la bonté de *Dorus*, elle ne cherche point à le tromper ; elle convient de bonne foi que sur le point de s'engager dans un second hymen, sa présence l'avoit jettée dans la dernière consternation ; mais que le sentiment de son devoir n'avoit pas tardé à rentrer dans son cœur, & qu'elle avoit repris pour lui toute sa première tendresse. C'est sur ce fond que M. le Baron de *Bielfeld* a composé une Comédie en cinq actes, qui m'a paru beaucoup plus foible que la précédente.

Voici le sujet de la troisième. *Lisimon* a deux filles, *Angelique* & *Emilie* ; l'aînée fait son unique occupation de sa parure ; elle passe la moitié de sa vie dans un fauteuil vis-à-vis d'un miroir de toi-

lette ; ſa beauté eſt la divinité à laquelle elle conſacre ſes inſtans les plus précieux ; elle aime la diſſipation & le grand monde ; elle partage ſon temps entre le jeu, les amuſemens, les fêtes & le ſoin de ſa figure. La cadette moins jolie, mais plus ſage, n'aime que les livres & la retraite. Elle joint les agrémens de l'eſprit à la bonté du caractère. Madame *Liſimon* leur mère a une affection particulière pour *Angelique* ; *Emilie* a toute la tendreſſe de ſon père ; les deux ſœurs ont l'une pour l'autre le plus vif & le plus ſincère attachement. *Valère* en recherche une des deux en mariage ; on lui laiſſe le choix ; mais la beauté de l'une, le mérite de l'autre le tiennent en ſuſpens. Les charmes, les graces, la vivacité de l'aînée l'enchantent ; l'eſprit, les talens, la douceur de la cadette le raviſſent. Le langage d'*Emilie* s'inſinue dans ſon ame & y allume les plus tendres ſentimens ; un regard des beaux yeux d'*Angelique* efface les impreſſions du mérite de ſa rivale. Elles ont l'une & l'autre le cœur pris pour *Valere*. Madame *Liſimon* n'omet rien pour engager cet amant indécis à épouſer *Angelique*. M. *Liſimon* voudroit qu'il ſe déterminât en faveur d'*Emilie* ; *Valère* éprouve toujours le ſup-

plice affreux de ſentir ſon cœur partagé, & d'être réduit au cruel embarras de ne pouvoir prendre de réſolution. Sur ces entrefaites arrive un certain *Geronte* qui vient de la Chine où il s'eſt enrichi, & qui demande en mariage une des filles de *Liſimon*. Tout lui eſt égal, l'aînée, la cadette, la fille de chambre même; pourvû qu'il épouſe il eſt content. La Soubrette avoit d'abord aſpiré à la main de *Paſquin* ſon valet; mais le peu de délicateſſe de *Geronte* lui fait porter ſes vûes plus haut; elle ſe flatte qu'il ne lui ſera pas difficile d'enlever ce nouvel amant à ſes deux maîtreſſes; elle en trouve bientôt l'occaſion. *Paſquin* vient dire à ſon Maître que les gens de la Douane demandent un inventaire ſigné de ſa main de toutes les marchandiſes qui forment ſa cargaiſon. *Geronte* étoit yvre dans ce moment; il donne à ſon valet une feuille de papier blanc, ſigne ſon nom au bas de la feuille, & ordonne à *Paſquin* de mettre au-deſſus l'inventaire qu'on demande. Ce papier tombe entre les mains de la Soubrette; elle fait écrire une promeſſe de mariage entr'elle & *Géronte* au-deſſus de la ſignature. Pendant ce tems-là *Valère* ſe détermine pour la plus jeune des filles de *Liſimon*; & ce choix fait intituler la

Pièce *Emilie, ou le triomphe du mérite.* Quant au mariage de *Geronte* avec la Soubrette, c'eſt un hors d'œuvre ridicule qui ne mérite pas qu'on en faſſe mention. Il ne manquoit plus, pour rendre la choſe plus groteſque, que de faire épouſer *Angelique* à *Paſquin.* Ces deux perſonnages ne ſçavent que devenir.

La dernière Pièce eſt une petite Comédie en un acte intitulée le *Mariage.* M. *Jerome* a deux enfans, un garçon & une fille, qui ſont l'un & l'autre en âge d'être mariés. *Léandre* veut épouſer *Julie*, & *Iſabelle* eſt promiſe à *Valère.* M. *Jerome* s'oppoſe à cette double union. « Que veux tu faire d'une femme, dit-il à ſon fils ? Tu n'es pas » Juif, & ta fécondité n'importe pas à » ta nation. Une femme eſt un mal néceſſaire pour les écervelés ; les plus » ſages s'en paſſent. Les anciens Philoſophes ont repréſenté la femme comme le plus grand de tous les maux ; » & le cabaretier qui avoit fait peindre » ſur ſon enſeigne la bonne femme ſans » tête n'étoit pas un ſot, non. Un grand » homme a dit : qu'un époux n'a que » deux beaux jours dans ſa vie, celui » de ſon mariage, & celui de l'enterrement de ſa femme. Je crois que

» c'étoit un des ſept Sages de la Gre-
» ce. » Il dit à ſa fille : « Apprens,
» mon enfant, que quelque tems après
» le mariage un époux néglige ſa fem-
» me pour courir après ſa liberté. Elle
» eſt réduite à garder la maiſon, tan-
» dis qu'il voltige à droite & à gauche.
» S'il fait une partie de cabaret, il penſe
» peu à la pauvre femme qui ſe mor-
» fond chez elle en attendant ſon galant
» époux. Il rentre enfin la tête char-
» gée des vapeurs du vin qu'il a bû.
» Il gronde ; tout le fâche, tout l'in-
» quiète. Enfin en jurant il gagne le lit,
» s'endort, & laiſſe ſa femme au de-
» ſeſpoir. »

Ce ne ſont là que des prétextes pour autoriſer ſon refus ; la vraie raiſon, c'eſt qu'il n'eſt pas aſſez riche pour marier ſes enfans avec les partis qui ſe préſentent. *Julie* a vingt mille écus de bien, & *Valère* cent mille francs. *Léandre* & *Iſabelle* n'ont chacun que ſeize mille livres, & M. *Jerome* ne veut pas qu'on puiſſe reprocher à ſes enfans de s'être enrichis par des mariages auſſi diſproportionnés. Il eſt vrai que ſans une banqueroute conſidérable qu'il vient d'eſſuyer, il ſeroit en état de leur faire un ſort plus avantageux ; mais dans

l'état où il ſe trouve, ſa délicateſſe ne lui permet pas de conſentir à une pareille alliance. L'amour de *Valère* lui fait trouver un moyen aſſuré d'obtenir ſa chere *Iſabelle*. Il envoye à M. *Jerome* ſon valet *l'Olive*, qui, ſous le nom d'un gaſcon, parent du banqueroutier, vient lui apporter la ſomme qui lui eſt dûe.

Ce rembourſement ineſpéré remet une eſpèce d'égalité entre les différens partis; & par cet expédient nos quatre amans ne trouvent plus aucun obſtacle à leur bonheur. Vous me diſpenſerez, Monſieur, de vous parler du ſtyle de ces quatre Comédies. Un Etranger qui ſçait aſſez de François pour rendre ſes idées & s'expliquer dans les choſes ordinaires, eſt encore fort éloigné de poſſéder notre langue au point d'écrire pour le *Théâtre*. Ce Recueil de Comédies ſe trouve à Paris chez *Prault* fils, Libraire, Quai de Conti.

Le Droit public Germanique.

Expliquer la conſtitution du Corps Germanique, en marquer les Loix fondamentales, faire connoître la manière dont ce Corps eſt gouverné, ſes prérogatives générales, celles des principaux Membres en particulier, ce que l'Empereur peut & ne peut pas, le rapport

qu'il y a entre lui & les Membres dont il eſt le Chef ; tel eſt, Monſieur, le but d'un ouvrage utile & curieux, dont voici le titre : *Le Droit public Germanique, où l'on voit l'état préſent de l'Empire, ſes principales Loix & Conſtitutions, l'origine & l'aggrandiſſement des plus conſidérables Maiſons d'Allemagne, avec une diſſertation ſur la juriſdiction de l'Empereur, une autre ſur la forme du gouvernement du Corps Germanique, & une troiſième ſur le Ban de l'Empire.* Il ſuffira, pour vous donner une idée de ce Livre, de parcourir les articles les plus intéreſſans ou les plus inſtructifs.

Ce qu'on appelle aujourd'hui l'Empire d'Allemagne n'eſt qu'une partie de l'ancienne Monarchie Françoiſe. Après bien des révolutions, dont le détail appartient à l'Hiſtoire, l'Allemagne gouvernée par une infinité de petits tyrans, devint le théâtre des plus violentes diſſentions. Elle ne ceſſa point cependant d'avoir un Chef dont la dignité étoit héréditaire ; elle devint élective ſous le regne de *Henri* IV, que le Pape *Grégoire* VII déclara déchu de ſes droits au trône Impérial. Les Peuples d'Allemagne défererent la couronne à *Rodolphe*, Duc de Suabe, & firent une Conſtitu-

tion qui abolit l'hérédité. Les Succeſſeurs de *Rodolphe* entreprirent de remédier aux deſordres affreux que cauſoit dans l'Empire cette multitude de petits Souverains, qui y commettoient mille brigandages. La gloire du ſuccès étoit réſervée à *Maximilien* I. Juſques-là au moindre petit démêlé on en venoit aux mains, & les procès ne ſe vuidoient que par les armes. *Maximilien* fit une loi qui défendoit toutes voies de fait, & il établit un tribunal ſuprême où tous les différends devoient être jugés par le Chef de l'Empire : c'eſt ce qu'on appella d'abord *la Paix Publique*, & enſuite *la Paix Profane*, pour la diſtinguer de *la Paix de Religion*. On entend par cette dernière, la paix que *Charles-Quint* fit avec les Proteſtans d'Allemagne, en leur accordant des privilèges qui déplurent fort à la Cour de Rome & aux Catholiques. Ces deux conſtitutions de *la Paix de Religion* & de *la Paix Profane* ſont au nombre des Loix fondamentales de l'Empire, parmi leſquelles on compte auſſi la *Bulle d'Or* & les *Capitulations* des Empereurs.

La *Bulle d'Or* eſt une Loi publiée en 1356 par l'Empereur *Charles* IV, du conſentement des Etats de l'Allemagne

assemblés en Diéte. Elle regle la manière d'élire & de couronner l'Empereur ; elle contient les droits des Electeurs ; elle confirme les privilèges du Corps Germanique ; & elle passe pour une des Constitutions les plus respectables de l'Empire.

Les *Capitulations* sont des engagemens que l'Empereur contracte avec l'Empire, & des conditions qu'il jure solemnellement d'observer. On n'en fait remonter l'origine qu'à l'élection de *Charles-Quint* : voici à quelle occasion. Après la mort de *Maximilien*, la dignité Impériale fut briguée par les deux plus puissans Princes de l'Europe, *Charles-Quint* & *François* I. Les Electeurs considérant que jaloux l'un de l'autre, celui qui seroit élu voudroit faire entrer l'Empire dans ses animosités particulières, résolurent de leur donner l'exclusion à tous deux ; ils se réunirent en faveur de *Fréderic*, Electeur de Saxe. Ce Prince refusa cet honneur ; mais en même-temps il recommanda fortement *Charles-Quint*, comme un Prince dont les Etats étoient avantageusement situés pour défendre l'Allemagne contre les Turcs. Il conseilla seulement aux Electeurs de dresser une espèce de Traité, & d'y spécifier certai-

nes conditions qui les garantiroient contre la puiſſance & l'ambition de ce jeune Prince. L'avis fut goûté & ſuivi ; ainſi commença la première *Capitulation*. Celles qui l'ont ſuivie ne contiennent pas préciſément les mêmes choſes ; on y a ajouté de temps en temps de nouveaux articles, ſelon que les circonſtances l'exigeoient. Auſſi-tôt que l'Empereur ou le Roi des Romains eſt déſigné, on dreſſe la Capitulation. Si le Prince élu la refuſoit, ſon élection ſeroit nulle. S'il négligeoit d'en obſerver les conditions, les Electeurs pourroient l'avertir de ſes engagemens, & l'exhorter à y ſatisfaire ; on prétend même qu'en cas de refus ils ſeroient en droit de procéder à une autre élection. Je ſupprime d'autres Loix fondamentales de l'Empire, tels que ſont les Réglemens des Diètes générales, le Traité de Weſphalie, & certaines coutumes qui ont force de Loi, pour paſſer à ce qui concerne l'Empereur & la dignité Impériale.

La *Bulle d'Or* exige qu'un Empereur ſoit bien fait de corps ; qu'il ne ſoit ni Juif, ni infidèle, ni héretique ; il doit être Chrétien. Un Prince proteſtant peut néanmoins être élu, dit l'Auteur, parce que ceux de cette Religion ne ſont point

regardés comme hérétiques dans l'Empire, & que celui qui peut élire un Empereur peut auſſi le devenir. Mais par cette dernière raiſon les femmes ne devroient pas être exclues de cette ſuprême dignité; la Reine de Hongrie en qualité de Reine de Bohême, a exercé ſon ſuffrage à l'élection de ſon époux; elle a donc pû être élevée à l'Empire, & devenir le Chef du Corps Germanique: il en ſera de même des Electeurs Eccléſiaſtiques, dont aucun cependant n'a encore été promû à la dignité Impériale. Les Loix n'ont rien déterminé à l'égard de l'âge de l'Empereur; on en a vû qui dès le berceau ont occupé cette place éminente. Elles n'ont point décidé non plus s'il doit être Allemand. L'élection de *François* I, Prince Lorrain, ſemble prouver qu'un Empereur peut être choiſi dans toutes les Nations de l'Europe. Quelques Généalogiſtes ont prétendu que la Maiſon de Lorraine n'avoit qu'une même tige avec celle d'Autriche: autrefois pour favoriſer les Guiſes on la faiſoit deſcendre en droite ligne de *Charlemagne*. Il ſuffit, pour être élu Empereur, d'être d'une ancienne nobleſſe, & de poſſéder des fiefs libres & immédiats. Mais, comme il faut des ri-

cheſſes & des forces propres à faire reſpecter ce haut rang, un ſimple Comte ne peut guère eſpérer d'y parvenir. *Henri* IV, Roi de France, diſoit qu'il aimeroit mieux être Doge de Veniſe, qu'Empereur d'Allemagne. En effet, ce Prince, en qualité de Chef de l'Empire, n'a proprement aucun revenu ; c'eſt ce qui a donné lieu à divers Empereurs de ſe plaindre que l'Empire étoit la plus pauvre de toutes les charges. La puiſſance des Empereurs eſt auſſi très-bornée ; ils ne peuvent faire ni la guerre ni la paix ſans le conſentement des Etats ; ils ne peuvent entrer dans aucune alliance offenſive ou défenſive ſans l'aveu du Corps Germanique. Il ne leur eſt pas même permis de faire leur ſéjour hors de l'Allemagne.

Examinons préſentement quelles ſont les fonctions & les prérogatives des Electeurs. Autrefois les grands Officiers de l'Empire étoient obligés de ſe trouver aux élections des Empereurs pour y faire les fonctions de leurs charges. Pluſieurs Etats qui ne ſe ſoucioient pas d'y venir, les chargeoient de l'exercice de leurs ſuffrages ; & la choſe ayant paſſé en coûtume, ces grands Officiers, au nombre de ſept, furent

établis par la Bulle d'Or pour élire ſeuls le Chef de l'Empire. Telle eſt, Monſieur, l'origine de la dignité Electorale. Chaque Electeur a un office particulier. Celui de Mayence eſt grand Chancelier de l'Empire dans toute l'Allemagne, celui de Treves l'eſt dans les Gaules, & celui de Cologne en Italie. L'office du premier eſt réel; pour les deux autres ce n'eſt qu'un vain titre. Le Roi de Boheme eſt grand Echanſon, le Duc de Bavierre eſt *Archi-Dapifère* & porte le globe impérial dans les Proceſſions ſolemnelles; le Duc de Saxe eſt grand Maréchal, le Margrave de Brandebourg, grand Chambellan, & le Comte Palatin, grand Tréſorier. Le Duc de Lunébourg a eu ſucceſſivement le titre de grand Ecuyer, de grand Tréſorier & de grand Porte-Enſeigne. Vous voyez par là que les Electeurs ſont aujourd'hui au nombre de neuf. Les Rois les qualifient de *Frères*; l'Empereur les appelle *Neveux & Oncles.* Il donne le premier titre aux Electeurs eccléſiaſtiques, & le ſecond aux Electeurs ſéculiers. Les uns & les autres prétendent avoir le pas ſur toutes les Républiques; & les Cardinaux prétendent l'avoir ſur eux;

ce qui n'eſt pas un petit ſujet de risée pour les Proteſtans.

Vous entendez ſouvent parler, Monſieur, de la Chambre Impériale & du Conſeil Aulique ; voici ce que c'eſt que ces deux Tribunaux. La Chambre Impériale eſt une Cour Souveraine, dont la juriſdiction s'étend par toute l'Allemagne. Elle fut d'abord établie à Francfort, enſuite à Spire ; elle paroît être fixée à *Wetzlar*. Le Chef de ce Tribunal, appellé *le Grand Juge*, eſt à la nomination de l'Empereur. Chaque Electeur a droit d'y nommer deux Aſſeſſeurs ou Conſeillers, dont l'entretien eſt aux frais de l'Empire. Le Grand Juge n'a aucune voix dans cette Cour ; il n'en eſt que le directeur. Il fait tenir audience, diſtribue les procès, & a ſoin que le rapporteur faſſe ſon devoir. Le cours de cette juſtice eſt ſi lent, qu'on voit rarement le commencement & la fin du même procès ; il y a des cauſes qui ſont, depuis plus de cent ans, pendantes à ce Tribunal.

Le Conſeil Aulique eſt ſi ancien, qu'on ignore le tems de ſon établiſſement. Il ſeroit trop long de vous dire quelles ſont les cauſes qui ſont de ſon reſſort. Vous jugez bien qu'il doit ſe

trouver

trouver ſouvent en concurrence de juriſdiction avec la Chambre Impériale. Mais dans les cas dont ces deux Cours connoiſſent également, on peut opter à laquelle des deux on veut que le procès ſoit déféré. Dès que l'option eſt faite, il ne peut plus être évoqué à l'autre Tribunal. Le Conſeil Aulique ne dépend que de l'Empereur ; c'eſt lui qui nomme toutes les perſonnes qui le compoſent. Elles doivent ſubir un examen avant que d'y être admiſes, & prêter ſerment à l'Empereur & à l'Empire. Auſſitôt que l'Empereur eſt décédé, le Conſeil Aulique ſe ferme, & les Vicaires de l'Empire en établiſſent un autre qui, ſous le titre de *Régence du Vicariat*, exerce les mêmes fonctions. Les Vicaires de l'Empire ſont le Duc de Saxe & le Comte Palatin. Ils jouiſſent pendant l'interregne des mêmes droits que l'Empereur ; & s'il y a un Roi des Romains encore trop jeune, ce ſont eux qui gouvernent l'Empire ſous ſon nom. On appelle Roi des Romains celui que les Electeurs ont élû du vivant de l'Empereur, pour lui ſucceder immediatement après ſa mort. On lui preſcrit une Capitulation tout comme à l'Empereur ; & les cérémonies

de ſon couronnement ſont à peu près les mêmes que celles qui ſe pratiquent pour le chef de l'Empire. Le Roi des Romains ſuccède à l'Empereur, ſans qu'il ſoit beſoin d'une nouvelle élection qui confirme la première. Il eſt ſon ſucceſſeur préſomptif, comme un fils l'eſt de ſon père. Autrefois le Roi des Romains & l'Empereur n'étoient qu'une même choſe ; la Maiſon d'Autriche a ſéparé ces deux dignités pour s'aſſurer de la dernière.

Telles ſont, Monſieur, les notions générales que nous donne l'Auteur ſur le gouvernement du Corps Germanique. Il entre enſuite dans quelques détails particuliers touchant les Electeurs & les principaux Souverains d'Allemagne ; & il finit le premier Volume par les trois diſſertations annoncées dans le titre. Elles ſont très courtes, & ne me paroiſſent pas mériter un extrait. Pour le ſecond Volume, comme il ne contient que la Capitulation du dernier Empereur, la Bulle d'Or & le Traité d'Oſnabruck, vous me diſpenſerez de vous en parler.

Je ſuis ; &c.

A Paris ce 6 Octobre
1753.

LETTRE XII.

LE Célèbre M. *Boindin* avoit institué M. *Parfaict* l'aîné son légataire universel par rapport à ses écrits de Littérature. Cette succession n'a pas été considérable, & l'héritier n'a trouvé que de quoi composer deux volumes *in*-12, qu'il vient de donner au Public sous le titre d'*Œuvres de M. Boindin de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*. A la tête du premier Tome est un *Mémoire sur la vie & les ouvrages de M. Boindin*, composé par lui-même, écrit de sa propre main. Il craignoit apparemment que personne n'osât prendre le soin de le faire connoître à la Postérité, ou que si quelque autre plume s'en chargeoit; elle ne rendît point assez de justice à son mérite. Quoiqu'il en soit, ce *Mémoire* vous paroîtra bien singulier, Monsieur; & vous aurez peine à concevoir qu'on puisse parler de soi-même avec tant d'avantage. M. *Boindin* se piquoit cependant d'être Philosophe; mais l'alliance de l'orgueil & de la Philosophie subsiste depuis long-temps. L'Editeur n'a pas changé

Œuvres de M. Boindin.

un ſeul mot à cet éloge hiſtorique ; il n'a ajouté que la date de la mort du Héros.

Nicolas *Boindin*, Procureur du Roi au Bureau des Finances, fils aîné de Nicolas *Boindin*, auquel il ſuccéda dans cette charge, nâquit à Paris le 29 Mai 1676, avec tous les ſignes d'une mort prochaine. Les Médecins jugèrent qu'il ne vivroit pas, & peu s'en fallut que la prédiction ne s'accomplît ; car à peine fut-il né, qu'il fut mis entre leurs mains. La Nature prit le deſſus ; mais le jeune *Boindin* en demeura tellement affoibli, que tous les exercices du corps lui furent interdits dans ſon bas âge. « Il s'en » dédommagea du côté de l'eſprit ; car » faute de pouvoir ſauter & courir com- » me les autres enfans, il s'amuſa à pen- » ſer & à réfléchir, & commença ainſi à » devenir Philoſophe avant l'âge de rai- » ſon. » Ce n'eſt pas tout ; il dit que dès ſon enfance il ſe défia des lumières & de la bonne foi des hommes ; que la manière de lui enſeigner ſes Lettres lui parut la choſe du monde la plus abſurde ; qu'il étoit à tout moment révolté contre ſes Maîtres ; que les études de Collège ne furent pas de ſon goût ; qu'il ne s'occupa qu'à lire les Auteurs

Dramatiques, ſurtout les Comiques ; que *Cicéron*, *Virgile*, *Homère*, & les autres grands modèles de l'Antiquité le touchèrent foiblement ; que parvenu en Philoſophie il fut indigné de n'y trouver que des mots & des termes barbares, au lieu de choſes & d'idées claires ; qu'il abandonna bruſquement ſon Profeſſeur ; qu'il fit avec la même rapidité ſon cours de Droit, qui lui déplaiſoit beaucoup ; qu'il entra dans les Mouſquetaires en 1696 ; mais que la fatigue du cheval, jointe à la foibleſſe du tempérament, ne lui permit pas de ſuivre le métier des armes. Il quitta donc le Service pour gouter le repos du cabinet. Là, rendu à lui-même, il ſe partagea entre les Belles-Lettres & la Philoſophie. Il oſa paroître en 1698 au Caffé de la Veuve *Laurent*, rue Dauphine, qui étoit en ce tems-là le rendez-vous de tous ceux qui avoient du talent pour la Poëſie, l'Eloquence, les Sciences exactes, ou les Arts. *M. Boindin n'y fut pas long-temps*, à ce qu'il dit, *ſans donner des marques de la juſteſſe de ſon diſcernement.* Il y connut *la Motte* & *Saurin*, & s'attacha à eux. Mais un plus grand rapport d'âge, joint à un égal penchant pour le Théâtre, le lia plus étroitement avec *la Motte*.

M. *Boindin* entre dans le détail de ſes pièces de Théâtre & de ſes diſſertations lûes à l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, où il fut reçu en 1706. Je vous ferai bien-tôt connoître, Monſieur, ces différens ouvrages. Si vous voulez ſçavoir ce qu'en penſoit l'Auteur lui-même, le voici : *La netteté, l'ordre & la préciſion qui regnent dans tout ce qu'écrivoit M. Boindin, ſont des preuves de ce qu'il auroit pû faire.* On avoit entrepris de lui donner une place dans l'Académie Françoiſe, &, ſans la mort de ſes Protecteurs, il y ſeroit entré, malgré tous les obſtacles qu'y faiſoit naître *la Motte* devenu ſon ennemi mortel, pour avoir paru douter que *Rouſſeau* fût le véritable Auteur des couplets qui lui étoient attribués. M. *Boindin* fut incommodé ſur la fin de ſes jours d'une fiſtule, pour laquelle il ſouffrit envain l'opération. Il mourut le mardi 30 Novembre 1751, & fut enterré le lendemain ſans pompe à trois heures du matin.

Le premier volume des *Œuvres de M. Boindin* renferme ſon Théâtre, compoſé de quatre Comédies. La première eſt *Les trois Gaſcons* en un Acte en proſe, qui fut repréſentée en 1701. Il la fit de concert avec *la Motte*. Il s'éleva entr'eux

une petite diſpute ſur le plus ou le moins de part que l'un ou l'autre y pouvoit avoir ; ce qui les engagea d'en faire chacun une ſéparément. Celle de *la Motte* intitulée, *La Matrône d'Ephèſe*, ne réuſſit point ; celle de M. *Boindin* au contraire eut un très-grand ſuccès ; c'étoit *le Bal d'Auteuil*, qu'on joue encore de temps en temps ; le ſujet en eſt riant & l'intrigue piquante. Elle eſt en proſe & en trois Actes ; elle parut en 1702. Les deux Auteurs ſe réunirent pour faire une autre Pièce qui fut extrêmement applaudie, & qui eſt reſtée au Théâtre ; c'eſt *le Port de Mer*, en proſe & en un Acte, qui fut donné en 1704. Outre ces trois Comédies, trop connues pour m'y arrêter, il y en a une quatrième qui voit ici le jour pour la première fois, n'ayant jamais été ni repréſentée ni imprimée ; elle a pour titre : *Le Petit-Maître de Robe.* Le ſujet de cette Pièce m'a paru trop ſimple, & je doute qu'elle prît ſur la ſcène, quoiqu'elle ſoit aſſez bien dialoguée, & que le but de la Comédie, qui eſt de punir le vice, le ridicule & la fatuité, y ſoit parfaitement rempli. M. de *Fatenville*, petit Conſeiller impertinent, eſt deshérité par un oncle fort riche, &

frustré d'un mariage que l'intérêt & le goût lui faisoient désirer.

Le premier Tome de M. *Boindin* est terminé par un petit écrit intitulé : *Conjectures sur le principal mérite d'Homère, & sur la fin qu'il s'est proposée dans ses Poëmes.* Malgré tous les ménagemens que l'Auteur affecte en parlant des Anciens, on démêle son penchant pour les Modernes. Il prétend que les admirateurs d'*Homère* font plus d'attention à sa personne qu'à ses ouvrages, & que le considérant comme l'inventeur du Poëme épique, dès-lors la difficulté de l'invention, l'étendue du dessein, la nouveauté des idées & le temps où ce Poëte a écrit, le rendent *personnellement* estimable. Mais ces admirateurs jugent d'*Homère* d'après ses ouvrages mêmes, & non d'après sa personne qu'ils n'ont jamais connue, ni d'après le temps où il a vécu, qui ne fait rien à la beauté de ses vers. Mille autres Poëtes ont vécu dans le même siècle que lui, & peut-être plusieurs d'entr'eux n'étoient-ils pas dignes de mépris. Mais comme ils n'avoient point atteint ce degré de perfection auquel s'éleva le Chantre d'Achille, leur nom n'a point passé à la Postérité avec le mê-

me éclat que le ſien. Il eſt à préſumer que la Grèce ſçavante eût pris autant de ſoin de conſerver leurs écrits que ceux d'*Homère*, ſi elle les avoit mis au même rang. Ce n'eſt donc ni la perſonne, ni le ſiècle d'*Homère*, c'eſt ſon mérite, c'eſt ſa belle & rapide imagination, c'eſt ſon ſublime génie qui l'ont fait & qui le feront toujours regarder comme le plus grand Poëte que la nature ait produit.

M. *Boindin* s'eſt permis un parallèle bien ridicule. « Je fais, dit-il, la même » comparaiſon d'un Auteur moderne à » un ancien, que d'un Payſan & d'un » Prince qui naîtroient avec les mêmes » diſpoſitions. Le premier avec des ef- » forts extraordinaires ne parviendroit » qu'à peine aux plus légères connoiſ- » ſances, tandis que l'autre par l'avanta- » ge de ſon éducation, enrichi, pour » ainſi dire, de l'eſprit des autres, *éta-* » *leroi bientôt une érudition* qui ne laiſſe- » roit pas douter qu'il n'y eût dans le » Prince plus de mérite perſonnel que » dans le Payſan qui le ſuivroit de ſi loin. » Nous ſommes dans le même cas à l'é- » gard des Anciens. *Les moindres beautés* » *leur coutoient beaucoup d'attention & de* » *travail*; au lieu que les Modernes ont » un goût de comparaiſon qui leur abrège

» bien du chemin. » C'eſt-à-dire, que les Auteurs modernes ſont des Princes, & les anciens des Payſans ? Je ne ſçais en vérité ſi une pareille extravagance mérite d'être ſérieuſement réfutée. 1°. Il ne s'agit point d'*étaler de l'érudition* dans un Poëme ; mais quand même il en ſeroit queſtion, qui eſt-ce qui en a jamais eu autant qu'*Homère* ? Il poſſédoit tout ce qu'on ſçavoit de ſon temps, & il ne faut pas croire qu'on ſçût peu de choſes. 2°. Qui eſt ce qui a dit à M. *Boindin* que *les moindres beautés coutoient aux Anciens beaucoup d'attention & de travail* ? S'eſt-il trouvé dans le cabinet d'*Homère*, de *Sophocle*, d'*Ariſtophane*, pour être témoin des peines qu'ils éprouvoient en compoſant. Au contraire, à voir l'aiſance & la rapidité avec laquelle marchent ces Ecrivains, n'eſt-on pas porté à croire que les traits admirables dont leurs ouvrages ſont remplis, couloient de ſource & ſans effort. Mais quand même ils ne les auroient enfantés qu'à force de travail, qu'eſt-ce que cela prouveroit contr'eux ? Qui ne ſçait que les moindres beautés veulent être achetées par des veilles. Tous nos grands Ecrivains ſont convenus de la vérité de ce principe, que pour bien écrire il

faut écrire très-difficilement :

Si j'écris quatre mots j'en effacerai trois.

Vraiment nos modernes n'ont pas tant de peine ou dumoins ne s'en donnent pas tant que les Anciens, & il y paroît.

M. *Boindin* réduit tout le mérite d'*Homère* au tour agréable qu'il donne aux choſes, au choix des meilleurs termes d'une Langue dont on peut ſuppoſer que toutes les beautés lui étoient connues ; en un mot, c'eſt l'expreſſion ſeule qui lui a attiré toute l'eſtime dont il jouit depuis tant de ſiècles. Ni le ſublime de ſes idées, ni la beauté de ſa morale, ni le feu de ſes deſcriptions, ni la nobleſſe de ſes comparaiſons, ni l'invention & la conduite de ſes fables, ni la vérité de ſes caractères, &c. n'ont du tout point contribué à ſa réputation !

A l'égard de la fin qu'*Homère* s'eſt propoſée dans ſes Poëmes, M. *Boindin* prétend qu'il n'a jamais penſé à inſtruire, & qu'il n'a eu deſſein que de plaire. Cela ſe peut ; il y auroit autant de témérité à le nier, qu'il y en a dans M. *Boindin* à l'aſſurer. Il faudroit, pour décider cette queſtion, qu'*Homère* lui-même nous eût fait connoître ſes vûes. Tout ce que je

puis dire, & le Critique en convient ; c'eſt que ſi ce grand homme n'a cherché qu'à plaire, il y eſt ſupérieurement parvenu. J'ajouterai que ſi ſon projet n'a pas été d'inſtruire, il l'a fait ſans le vouloir. L'*Iliade* & l'*Odyſſée* ſont des ſources inépuiſables d'inſtructions autant que d'agrémens. J'en appelle aux vrais connoiſſeurs, libres des préjugés trop avantageux à leur nation & à leur ſiècle, & qui ne ſont pas non plus ridiculement prévenus en faveur de tout ce qui nous vient de l'Antiquité.

Le ſecond volume des *Œuvres de M. Boindin* préſente pluſieurs diſſertations grammaticales & hiſtoriques, dont je vous rendrai compte. Je vous dirai d'avance un mot de ſes *Remarques ſur la traduction de l'Appendix du P.* Jouvency, *par M.* du Marſais. Il dit, pag. 80, « que » M. *du Marſais* devoit prendre plus de » ſoin du fond de l'ouvrage, que des ornemens qui l'accompagnent ; qu'il s'eſt » moins embarraſſé de la pureté du ſtyle » & de la juſteſſe des remarques, que » de la beauté & du deſſein des lettres » griſes ; que ſon texte le plus élégant » eſt rempli non-ſeulement de mauvaiſes » phraſes & d'expreſſions impropres, » mais encore de notes qu'il auroit mieux

» fait de rejetter à la marge, & qu'on » ne ſoupçonneroit pas de venir d'un eſ- » prit auſſi philoſophique que le ſien. » En effet, ce que nous avons vû juſqu'ici de M. *du Marſais*, non-ſeulement dans ſon Livre des *Tropes*, mais en dernier lieu dans les articles de Grammaire qui ont paru dans les deux tomes de l'Encyclopédie, tout cela, dis-je, n'eſt pas d'un Auteur dont les ouvrages ſoient *remplis de mauvaiſes phraſes, d'expreſſions impropres*, & de notes peu philoſophiques. Mais, avant que d'examiner en détail les phraſes que M. *Boindin* reprend, l'équité demande que l'on entre dans le deſſein général de l'Auteur. C'eſt ce deſſein que M. *Boindin* devoit combattre s'il le déſapprouvoit, plutôt que de s'arrêter à quelques minuties qui ſouvent vont au but. Le mieux, dit-on, eſt quelquefois l'ennemi du bien. Le projet de M. *du Marſais*, dans l'ouvrage dont il s'agit ici, eſt de faciliter aux jeunes gens les premiers commencemens de l'étude de la langue Latine. Pour cela, au lieu de Rudiment, de Déclinaiſons, &c, il leur préſente d'abord un Latin tout conſtruit, dans l'ordre ſelon lequel ſeul les mots font un ſens. Au-deſſous de chaque mot Latin il y a le mot François qui

est le plus propre pour donner l'intelligence de ce mot Latin : par exemple, sous *Pater ejus*, on trouve *le Père de lui*. Outre cette première version, qui ne doit être que l'image du Latin pour être bien, il y a une traduction Françoise plus conforme à l'usage de notre Langue ; on lit alors *son Père*, au lieu de *Père de lui* Il est vrai que cette traduction doit être exacte, il ne doit point y avoir *de mauvaises phrases*, ni *d'expressions impropres ;* mais il est ridicule, dans un ouvrage tel que celui-ci, de ne point faire grace à une expression peu exacte par rapport au François, quand elle paroît propre à donner l'intelligence du Latin, ce qui est ici le but principal : par exemple, le P. *Jouvency* dit : *Saturni & Opis filia Ceres fuit.* M. *du Marsais*, dans la seconde version, traduit, *Cerés fut fille de Saturne & d'Ops.* M. *Boindin*, pag. 82, dit qu'il falloit *étoit* au lieu de *fut.* Le lecteur judicieux voit bien que le mot latin *fuit* a amené le *fut* François, même dans cette seconde traduction. Il en est de même de *Tellus Gigantes procreavit.* M. *du Marsais* a traduit *la Terre produisit les Geants.* Il a cru que *produisit* répondoit mieux à *procreavit.* M. *Boindin* prétend qu'il

falloit dire *enfanta*, terme peut-être moins convenable à l'imagination de ceux pour qui cette traduction eſt faite. Et encore *Prometheus eum imitatus*, *Promethée ayant voulu l'imiter.* M. *Boindin* veut, pag. 83., *à ſon exemple*, qui eſt moins analogue au Latin.

Mais paſſons à d'autres points. L'excellent abrégé de la Fable que le P. *Jouvency* a intitulé *Appendix*, parce qu'il l'a mis à la ſuite des Métamorphoſes d'*Ovide*, cet abrégé, dis-je, a paru à M. *du Marſais* trop concis en quelques endroits; il a cru qu'il feroit bien alors d'étendre le texte dans la traduction Françoiſe. Par exemple, le P. *Jouvency* s'eſt contenté de dire que *Diane eut à Ephèſe un Temple fameux qui fut mis au nombre des ſept merveilles du monde.* M. *du Marſais* ajoute tout de ſuite dans ſa traduction, que *ce Temple fut brûlé par Eroſtrate le même jour qu'Alexandre le Grand vint au monde, pendant que Diane étoit occupée, dit on, aux couches d'Olympias.* Il ajoute qu'*Eroſtrate mit le feu à ce Temple dans la ſeule vûe de rendre ſon nom célèbre, & que les Ephéſiens défendirent envain que l'on prononçât ſon nom.* Voilà ce que M. *Boindin* appelle des notes, dont il dit qu'on ne les ſoup-

çonneroit pas de venir d'un eſprit auſſi philoſophique, &c. M. *Boindin*, à l'occaſion de celle-ci, dit, pag. 86 : *Pourquoi lier cette longue note au texte ? N'eût-il pas été mieux de l'en détacher ?* Et à la page 81 il a dit, que M. *du Marſais auroit mieux fait de rejetter ces notes à la marge.* Mais entrons toujours dans le deſſein de l'Auteur. Ce ne ſont point ici des notes, ce ſont des additions. Or il faut obſerver qu'après que le Maître a appris à ſon élève à étudier ſeul la verſion interlinéaire, il lui en donne un certain nombre de lignes à apprendre ; & quand le Diſciple eſt en état de rendre compte de ſon travail, on lui préſente un autre Livre plus petit, qu'on appelle le Livre de répétition ; le même latin y eſt imprimé dans le même ordre que dans le grand, mais ſans aucun François. Après le latin expliqué, on interroge le Diſciple ſur la Fable. Or n'eſt-il pas vraiſemblable que ſi les additions avoient été miſes en notes, elles n'auroient pas même été lûes ; ainſi c'eſt de deſſein prémédité qu'on les a miſes dans la traduction comme une ſuite du diſcours, afin d'obliger les Etudians à en apprendre le ſens ; ils ne s'apperçoivent pas même que ce ſont des additions ; ils ne voyent qu'un Diſcours ſuivi.

Mais voici des plaintes plus graves. Le P. *Jouvency* parlant du Dieu *Cælus* (le Ciel) dit, *duo ejus filii celebrantur à Poëtis, Tempus, sive Saturnus, & Titanus.* M. *Du Marsais* traduit, *deux de ses fils, dont l'un s'appelloit le Tems ou Saturne, & l'autre Titan, sont célébrés dans les Poëtes.* M. *Boindin* fait cette remarque : *on ne peut dire en François, deux de ses fils que lorsqu'il y en a plusieurs autres : & la Fable ne donne point d'autres enfans au Ciel que Saturne & Titan.* La superstition des Payens n'avoit pas de système clair & uniforme sur aucun point. La Fable donnoit plusieurs enfans au Ciel ; voici ce qu'en dit *Natalis Comes* au Livre second de sa Mythologie Chapitre 3 *de Cælo. Hujus uxor Vesta fuisse dicitur, quæ cum Cælo nupsisset, insignem filiorum multitudinem illi procreavit ; Cœum, scilicet, Crium, Hyperionem, Iapetum, Thian, Rheam, Themin, Mnemosynem, Phœben, Tethyn, Saturnum, Brontem, Steropen, Argen, Cottum, Briareum Gygan, quos omnes commemoravit Hesiodus in Theogoniâ, & Apollodorus Athenienſis, &c.* Voilà, comme on voit, bien des enfans nés du Ciel.

Le P. *Jouvency* dit que, selon *Eusebe*, il y a eu un Roi de Crète ap-

pellé *Jupiter* qui dépouilla ſon père de ſon Royaume; qu'enſuite il le partagea avec ſes frères *Neptune* & *Pluton* : que les pays ſitués ſur le rivage de la mer, *tractus maritimi* échurent à *Neptune*. *Comment peut-on dire du partage d'une Iſle*, dit M. *Boindin*, *que l'un eut le rivage de la mer ; ce troiſième là renfermeroit les deux autres.* C'eſt pour adoucir cette idée que M. *du Marſais* a ajouté au texte que *Jupiter* avoit donné à *Neptune* le ſoin de la marine de l'Iſle de Crète. Il ne s'agit pas ici, par rapport au Traducteur, ſi le ſens du paſſage d'*Euſèbe* eſt bien raiſonnable; il s'agit uniquement s'il eſt bien rendu. Il y a quelques autres exemples pareils qui ont peut-être donné lieu à la ſurpriſe dont nous avons parlé ; mais il pêche lui-même contre l'eſprit philoſophique d'attribuer ou au P. *Jouvency*, ou à ſon Traducteur, ce qui eſt la faute de la Fable & du peu de raiſon de la ſuperſtition du Paganiſme.

Voici une autre critique qui ne me paroît pas juſte. M. *du Marſais* dit conformément au texte, que *de Nerée & de Doris vinrent les Nymphes, dont les unes étoient appellées Néréides, d'autres Nayades.* M. *Boindin* prétend pag. 88,

qu'au lieu *d'autres*, il falloit dire *les autres* ; mais M. *du Marſais* a cru que s'il avoit dit *les unes Néréides*, *les autres Nayades*, il auroit paru ne diviſer les Nymphes qu'en deux eſpèces, & l'on ſçait qu'outre les *Néréides* & les *Nayades*, il y avoit encore, comme le P. *Jouvency* l'obſerve, *les Napées*, *les Dryades*, *les Amadryades*, *les Oréades Nymphes des montagnes.*

Je finis par la dernière critique de M. *Boindin. Ulyſſe*, dit M. *du Marſais*, *defendit à ſes compagnons de toucher au ſacré troupeau.* M. *Boindin* prétend, pag. 89. qu'il faloit dire *au troupeau ſacré*, & cela *parce que ſacré troupeau a parmi nous* une autre acception : voilà bien de la délicateſſe. M. *du Marſais* a mis *troupeau ſacré* dans la verſion interlinéaire.

Comment a-t-on pû croire que de pareilles minucies feroient honneur à la mémoire de M. *Boindin*, & qu'elles juſtifieroient les qualifications de mauvaiſes phraſes, d'expreſſions impropres, de notes peu dignes d'un eſprit philoſophique ; qualifications que M. *Boindin* donne d'abord à la traduction de M. *du Marſais*. Encore un coup, c'eſt le ſyſtème général qu'il falloit examiner. J'aurai occaſion de vous en entretenir un jour en détail.

Les Fêtes des environs de Paris.

Les *Fêtes Grecques & Romaines*, dont les paroles ſont de feu M. *Fuſelier*, m'ont paru aſſez plaiſamment traveſties dans *les Fêtes des environs de Paris*. La première Entrée du Ballet Héroïque repréſente le Camp des Romains ſur les rives du Cydnus dans la Cilicie. On voit paroître ſur le fleuve une Barque ſuperbe. La Reine d'Egypte, *Cléopatre*, parée avec autant de goût que de magnificence, y eſt aſſiſe ſous un pavillon de pourpre tiſſu d'or, environnée de petits Egyptiens, déguisés en Amours, & d'Egyptiennes en Graces. C'eſt dans ce galant équipage qu'elle vient fléchir *Antoine* qui l'avoit mandée pour rendre compte de ſa conduite : elle avoit ſervi *Brutus*. *Antoine* devient amoureux de *Cléopatre*. Le premier Acte des Fêtes des environs de Paris repréſente la maiſon d'un Intendant de Financier ſur les bords de la Seine. L'on voit arriver un grand Batteau à moulin, orné de Guirlandes de fleurs & de Drapeaux. Une Meunière débarque à la tête de pluſieurs Mariniers & Marinières. C'eſt une Fermière de Charenton qui vient préſenter un placet à M. l'Intendant, pour qu'il lui plaiſe de faire caſſer ſon bail qui la ruine. L'Intendant ne peut

ſe défendre des charmes de *Farinette*, il fait tout ce qu'elle veut, & l'épouſe.

Dans la ſeconde Entrée des *Fêtes Grecques & Romaines*, il eſt queſtion des jeux Olympiques. Le volage *Alcibiade* vainqueur à ces jeux ſe fait couronner par *Aſpaſie*, ſa nouvelle conquête, & abandonne la tendre *Timée*. L'Auteur de la Parodie introduit un Gaſcon inconſtant qui a remporté le prix de l'Arquebuſe, & qui reçoit la couronne, non des mains *d'Eglé* à qui il avoit promis ſa foi, mais de celles de *Nanette* qu'il lui préfère. *Eglé* réclame envain les ſermens du Gaſcon ; envain elle le conjure de lui rendre ſon cœur. Il lui répond d'un ton très comique ſur l'air du Menuet d'*Exaudet* :

Jé né puis,
J'en rougis ;
J'en ai honte ;
Ténez jé ſçai qué j'ai tort ;
Jé vous eſtimé fort ;
Mais né m'en ténez compte.
Dé mon cœur
J'ai d'honneur
A mé plaindre ;
Dé lui je vois tous les jours

Qué j'ai dé malins tours
A craindre.
Attendez, il eſt ma Chére,
Pour arranger cette affaire,
Un moyen
Qué lé bien
Mé ſuggére
Pour vous plaire :
J'ai certain petit Couſin
Qué jé ſçais en chemin
Et qui viendra demain,
J'eſpére.
Il eſt grand
Et galant,
C'eſt un drôle;
Je crois qu'il vous conviendroit;
Il n'eſt pas mal adroit;
Oh vous en ſerez folle,
De l'eſprit....
Il écrit
Comme un Ange;
Saiſiſſez-le en arrivant;
C'eſt gagner, mon Enfant,
Au change.

J'ai toujours vû ce couplet extraordinairement applaudi.

La troiſième Entrée du Ballet eſt conſacrée aux Saturnales ; on ſçait que

pendant ces Fêtes les Eſclaves étoient égaux aux Maîtres. *Tibulle* ſous l'habit & le nom *d'Arcas*, ſoupire pour *Délie*; il ſe croit bien caché; mais *Délie* l'a reconnu à travers ſon déguiſement. Elle veut faire éclater les ſentimens de ſon amant; elle uſe pour cela d'un ſtratagême. Elle lui dit qu'elle n'eſt plus indifférente, & qu'elle aime. *Tibulle* eſt accablé de cette confidence. *Délie*, qui jouit de ſon embarras, le redouble encore, en lui diſant qu'elle a beſoin de lui pour voir ſon amant, & que Mécène favorable à leurs feux doit les unir lui-même. *Tibulle* s'abandonne à toute ſa douleur, & veut immoler à ſa rage l'objet trop heureux des feux de ſon Amante : *Pourrez-vous immoler Tibulle*, lui dit *Délie* ?

L'Auteur des *Fêtes des environs de Paris* met la Foire de Bezons à la place des Saturnales. *Damon*, ſous le nom de *la France*, veut inſtruire *Cénie* de ſes feux. *Cénie*, qui le connoît, prend plaiſir à l'inquiéter un moment. Elle feint de vouloir le charger d'une Lettre pour un homme qu'elle aime. *La France* entre en fureur; il jure de ſe venger. *Eh bien*, lui dit *Cénie*, *vengez-vous ſur vous-même*. Une foule de Laquais, les uns ridicule-

ment habillés, les autres ſous les habits de leurs maîtres, & formant différens Quadrilles, compoſent le Divertiſſement. Chaque Quadrille eſt exprimé par un air qui le caractériſe ; ceux-ci ſont en Romains, & forment un Ballet Héroï-Comique avec des geſtes nobles & une danſe ridicule ; ceux-là en Savoyards, d'autres en Bergers & Bergères, &c.

Cette Parodie a le mérite de l'exactitude ; l'Auteur ne s'eſt point écarté de ſon modèle, & ſon imagination lui a fait trouver dans le bas des oppoſitions heureuſes aux trois Fêtes nobles & galantes de M. *Fuſelier*. Auſſi a-t-il eu la ſatisfaction de voir ſon ouvrage réuſſir ſur le Théâtre Italien. On a trouvé qu'il rempliſſoit les airs les plus difficiles avec beaucoup de facilité. Je ne ſçai par quelles raiſons il a retiré ſon ouvrage après la neuvième Repréſentation, dans le tems qu'il avoit le plus de ſuccès.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 10 *Octobre* 1753.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE XIII.

QUE de richeſſes renfermées, Monſieur, dans l'ouvrage immortel de MM. *de Buffon* & d'*Aubenton* ! Ce que la Philoſophie a de plus ſublime, la Phyſique de plus curieux, l'Eloquence de plus noble, la Poëſie de plus brillant, ſe trouve raſſemblé dans leur *Hiſtoire Naturelle, générale & particulière.* C'eſt le jugement que vous en avez porté vous-même après la lecture des trois premiers volumes ; le quatrième vous confirmera dans cette idée. Il débute par un *Diſcours* très-profond & très-étendu *ſur la nature des animaux.* L'animal a deux manières d'être, l'état de mouvement & Hiſtoire Naturelle. Tom. IV.

l'état de repos, la veille & le ſommeil. Dans le premier état tous les reſſorts de la machine ſont en action ; dans le ſecond il n'y en a qu'une partie, & cette partie eſt d'une néceſſité abſolue, puiſque l'animal ne peut exiſter ſans elle. Par elle auſſi tous les animaux ſe reſſemblent ; ils ne diffèrent entr'eux que par les reſſorts qui ſont en action, & qui produiſent les mouvemens extérieurs ; c'eſt-à-dire, par les ſens. Réduiſons l'animal, même le plus parfait, à cette partie qui agit continuellement, il nous paroîtra, quant aux fonctions extérieures, preſque ſemblable au végétal. Mais revêtons cette partie intérieure d'une enveloppe convenable, donnons-lui des ſens, bientôt la vie animale ſe manifeſtera : & plus l'enveloppe contiendra de ſens, plus l'animal ſera parfait. C'eſt dans les extrêmités que conſiſte la plus grande différence qui ſe trouve entre les animaux. En prenant le cœur pour centre, ils ne diffèrent point les uns des autres ; l'homme même leur reſſemble parfaitement ; mais plus on s'éloigne de ce centre, plus les différences deviennent conſidérables, & c'eſt aux extrêmités qu'elles ſont les plus grandes. C'eſt de ces extrêmités auſſi que naît la plus grande per-

fection des ſens. Dans l'homme, le premier des ſens, pour l'excellence, eſt le Toucher, & l'Odorat eſt le dernier ; c'eſt tout le contraire dans l'animal ; parce que le Toucher eſt plus relatif à la penſée & à la connoiſſance, & que l'Odorat a plus de rapport avec l'inſtinct. Le ſens du Goût eſt bien plus obtus dans les hommes que dans les animaux. L'enfant nouveau né ne ſent que le beſoin de prendre de la nourriture ; mais il ne peut ſe la procurer ſeul ; au lieu que l'animal eſt averti du lieu où il faut la chercher, & qu'il ſe la procure le plus ſouvent de lui-même. Les animaux ont comme nous de la douleur & du plaiſir ; ils ne connoiſſent pas le bien & le mal ; mais ils le ſentent. Dans eux le plaiſir n'eſt que ce qui flatte leurs ſens ; la douleur au contraire n'eſt que ce qui bleſſe leurs organes, & ce qui répugne à la nature. Il y a des Philoſophes qui leur ont attribué de la mémoire ; mais M. *de Buffon* combat cette opinion en diſant que la mémoire n'exiſte que dans la ſuite des idées que l'ame peut tirer de ſes ſenſations, & que les ſenſations toutes ſeules ne ſuffiſent pas pour la produire. Il n'en eſt pas de même des paſſions ; l'Auteur en donne aux animaux avec les reſtric-

tions convenables. Il faut distinguer dans les passions le Physique & le Moral : l'un est la cause, & l'autre l'effet. Les animaux n'ont que le Physique, qui ne suppose aucune connoissance, aucune idée, & n'est fondé que sur l'expérience du sentiment. La colère, ou, si l'on veut, le courage naturel, se remarque dans les animaux qui ont éprouvé la supériorité de leurs forces ; la peur est le partage des foibles ; mais le sentiment de l'amour leur appartient à tous. « Amour, désir » inné ! Ame de la nature ! Principe inépuisable d'existence ! Puissance Souveraine qui peux tout, & contre laquelle » rien ne peut ; par qui tout agit, tout » respire & tout se renouvelle ! Divine » flamme, germe de perpétuité, que » l'Eternel a répandu dans tout avec le » souffle de vie ! Précieux sentiment, qui » peux seul amollir les cœurs féroces & » glacés, en les pénétrant d'une douce » chaleur ! Cause première de tout bien, » de toute société, qui réunis sans contrainte & par tes seuls attraits les natures sauvages & dispersées ! Source » unique & féconde de tout plaisir, de » toute volupté ! Amour, pourquoi fais-» tu l'état heureux de tous les êtres, & » le malheur de l'homme ? » C'est qu'il

n'y a que le Phyſique de cette paſſion qui ſoit bon, & que c'eſt l'unique choſe que les animaux en éprouvent : ils laiſſent à l'homme tout le Moral qui ne peut manquer de le rendre malheureux.

De l'animal pris individuellement, l'Auteur paſſe à l'animal en troupe ou en ſociété. On admire communément l'induſtrie de certains inſectes qui vivent entr'eux comme dans une République, & dont tous les mouvemens ne ſemblent tendre qu'au bien commun. Une ruche d'abeilles eſt l'image du plus parfait gouvernement. C'eſt ainſi que les Naturaliſtes l'ont toujours conſidérée ; & vous ſçavez, Monſieur, avec quelle eſpece d'enthouſiaſme ils ont traité cette partie de l'Hiſtoire naturelle. M. *de Buffon* donne dans un excès tout oppoſé ; une mouche ne tient pas plus de place dans ſon eſprit, qu'elle n'en tient dans la nature ; & il ne voit dans une ruche d'abeilles qu'une foule de petites bêtes qui n'ont d'autre rapport avec nous que celui de nous fournir de la cire & du miel. Je penſe bien comme lui que ce n'eſt par aucune vûe morale que les inſectes ſe réuniſſent, & que cette union ne ſuppoſe en eux ni intelligence, ni prévoyance, ni amour du bien public. Mais je ne puis m'empê-

cher d'y reconnoître un inſtinct qui produit les mêmes effets que produiroient toutes ces qualités. Or c'eſt cet inſtinct (on lui donnera ſi l'on veut un autre nom) que je trouve admirable, & qui mérite certainement d'être admiré. M. *de Buffon* ne traite ſi mal les inſectes que par une ſuite de ſon ſyſteme. Il a poſé pour principe que les animaux qui reſſemblent le plus à l'homme par leur figure & par leur organiſation, ſont ſupérieurs à tous les autres pour les qualités intérieures. De-là il conclut que le ſinge, le chien, l'éléphant & les autres quadrupedes doivent être mis au premier rang, les oiſeaux au ſecond, & les inſectes au troiſième. Il fait la grace à ces derniers de leur donner le pas ſur les huîtres.

Après ce beau diſcours, M. *de Buffon* donne l'hiſtoire naturelle du Cheval, de l'Ane & du Taureau. « La plus noble » conquête que l'homme ait jamais faite » eſt celle de ce fier & fougueux animal, » qui partage avec lui les fatigues de la » guerre & la gloire des combats. Auſſi » intrépide que ſon Maître, le Cheval » voit le danger; il ſe fait au bruit des » armes; il l'aime; il le cherche, & » s'anime de la même ardeur. Il partage » auſſi ſes plaiſirs; à la chaſſe, aux tour-

» nois, à la courſe, il brille, il étincelle ;
» mais docile autant que courageux, il
» ne ſe laiſſe point emporter à ſon feu ;
» il ſait réprimer ſes mouvemens ; non-
» ſeulement il fléchit ſous la main de
» celui qui le guide, mais il ſemble con-
» ſulter ſes déſirs ; & obéiſſant toujours
» aux impreſſions qu'il en reçoit, il ſe
» précipite, ſe modère ou s'arrête, &
» n'agit que pour y ſatisfaire. C'eſt une
» créature qui renonce à ſon être, pour
» n'exiſter que par la volonté d'un autre ;
» qui ſçait même la prévenir ; qui par la
» promptitude & la préciſion de ſes mou-
» vemens l'exprime & l'exécute ; qui ſent
» autant qu'on le déſire, & ne rend
» qu'autant qu'on veut ; qui ſe livrant
» ſans réſerve ne ſe refuſe à rien, ſert de
» toutes ſes forces, s'excède, & même
» meurt pour mieux obéïr. »

Voilà le Cheval dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, & qui dès le premier âge a été dreſſé au ſervice de l'homme. Diſons mieux ; voilà le Cheval réduit en ſervitude. La nature eſt plus belle que l'art ; & dans un être animé la liberté des mouvemens fait la belle nature. " Voyez ces Chevaux qui ſe ſont
„ multipliés dans les contrées de l'Amé-
„ rique Eſpagnole, & qui y vivent en

„ Chevaux libres. Leur demarche, leur
„ courſe, leurs ſauts ne ſont ni gênés ni
„ meſurés ; fiers de leur indépendance,
„ ils fuyent la préſence de l'homme, ils
„ dédaignent ſes ſoins, ils cherchent &
„ trouvent eux-mêmes la nourriture qui
„ leur convient ; ils errent, ils bondiſſent
„ en liberté dans des prairies immenſes
„ où ils cueillent les productions nou-
„ velles d'un printems toujours nou-
„ veau. . . . Le naturel de ces animaux
„ n'eſt point féroce ; ils ſont ſeulement
„ fiers & ſauvages. Quoique ſupérieurs
„ par la force à la plûpart des autres ani-
„ maux, jamais ils ne les attaquent ; &
„ s'ils en ſont attaqués, ils les dédai-
„ gnent, les écartent ou les écraſent. Ils
„ vont auſſi par troupe, & ſe réuniſſent
„ pour le ſeul plaiſir d'être enſemble ;
„ car ils n'ont aucune crainte ; mais ils
„ prennent de l'attachement les uns pour
„ les autres. . . . Ils ont les mœurs dou-
„ ces & les qualités ſociales ; leur force
„ & leur ardeur ne ſe marquent ordinai-
„ rement que par des ſignes d'émula-
„ tion ; ils cherchent à ſe devancer à la
„ courſe, à ſe faire & même à s'animer
„ au péril en ſe défiant à traverſer une
„ rivière, ſauter un foſſé ; & ceux qui
„ dans ces exercices naturels donnent

„ l'exemple, ceux qui d'eux-mêmes „ vont les premiers, ſont les plus géné- „ reux, les meilleurs, & ſouvent les „ plus dociles & les plus ſouples, lorſ- „ qu'ils ſont une fois domptés. »

La nature du Cheval, ſes différentes eſpèces, ſes propriétés, ſes inclinations, ſes maladies, la manière de l'élever, de le nourrir, de l'exercer, de l'inſtruire, de l'accoupler, de le ſoigner & de le guérir; en un mot tout ce qui a été dit & tout ce qu'on peut dire ſur cette vaſte matière eſt ici traité dans un fort grand détail.

L'Ane paroît à quelques-uns n'être qu'un Cheval dégénéré. L'Auteur fait une queſtion auſſi inutile que difficile à réſoudre : ſi ces deux animaux viennent originairement de la même ſouche ? Pluſieurs raiſons le font pancher pour la négative ; il inſiſte principalement ſur celle-ci : ſi l'on admet une fois que l'Ane ſoit de la famille du Cheval, on pourra dire également que le ſinge eſt de la famille de l'homme, & que même tous les animaux ſont venus d'un ſeul animal, qui, dans la ſucceſſion des tems, a produit, en ſe perfectionnant & en dégénérant, toutes les races des autres animaux. " L'Ane eſt donc un Ane, & n'eſt

„ point un Cheval dégénéré ; il n'eſt ni
„ étranger, ni intrus, ni bâtard. Son
„ ſang eſt pur ; & quoique ſa nobleſſe
„ ſoit moins illuſtre, elle eſt toute auſſi
„ bonne, toute auſſi ancienne que celle
„ du Cheval. Pourquoi donc tant de mé-
„ pris pour cet animal ſi bon, ſi patient,
„ ſi ſobre, ſi utile ? Les hommes mépri-
„ ſeroient-ils juſques dans les animaux
„ ceux qui les ſervent trop bien & à trop
„ peu de frais ? .... Abandonné à la
„ groſſiereté du dernier des valets, ou
„ à la malice des enfans, l'Ane ne peut
„ que perdre par ſon éducation ; & s'il
„ n'avoit pas un grand fond de bonnes
„ qualités, il les perdroit en effet par la
„ manière dont on le traite. Il eſt le
„ jouet, le plaſtron, le bardeau des ru-
„ ſtres, qui le conduiſent le bâton à la
„ main, qui le frappent, le ſurchar-
„ gent, l'excédent ſans précaution, ſans
„ ménagement. On ne fait pas attention
„ que l'Ane ſeroit par lui-même & pour
„ nous le premier, le plus beau, le mieux
„ fait, le plus diſtingué des animaux, ſi
„ dans le monde il n'y avoit point de
„ Cheval. Il eſt le ſecond au lieu d'être
„ le premier, & par cela ſeul il ſemble
„ n'être plus rien. C'eſt la comparaiſon
„ qui le dégrade. On le regarde, on le

„ juge, non pas en lui-même ; mais re-
„ lativement au Cheval : on oublie qu'il
„ eſt Ane, qu'il a toutes les qualités de
„ ſa nature, tous les dons attachés à ſon
„ eſpèce ; & on ne penſe qu'à la figure
„ & aux qualités du Cheval qui lui man-
„ quent, & qu'il ne doit pas avoir.

Il y a parmi les Anes différentes races comme parmi les Chevaux ; mais on les connoît moins, parce qu'on ne les a pas ſuivis avec la même attention. Seulement on ne peut guère douter qu'ils ne ſoient originaires des Pays chauds ; car on remarque qu'ils ſont moins forts & plus petits, à meſure que les climats ſont plus froids. On croit qu'ils ont paſſé d'Arabie en Egypte, d'Egypte en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie en France, de France en Allemagne, & enſuite en Angleterre, en Suede & en Dannemarck. Tout le monde connoît les différens uſages auxquels on emploie ces animaux, & les divers avantages que l'homme en retire.

Le Taureau eſt encore pour lui d'une plus grande utilité. Il nous ſert & nous nourrit tout à la fois : il fait plus ; il améliore le fond ſur lequel il vit, & engraiſſe ſon paturage. " C'eſt ſur „ lui que roulent tous les travaux de la

„ campagne ; il eſt le domeſtique le plus
„ utile de la Ferme, le ſoutien du ménage
„ champêtre ; il fait toute la force de
„ l'agriculture. Autrefois il faiſoit toute
„ la richeſſe des hommes, & aujourd'hui
„ il eſt encore la baſe de l'opulence des
„ Etats.... Il ne convient pas autant
„ que le Cheval & l'Ane pour porter des
„ fardeaux ; la forme de ſon dos & de
„ ſes reins le démontre ; mais la groſſeur
„ de ſon cou & la largeur de ſes épaules
„ indiquent aſſez qu'il eſt propre à tirer
„ & à porter le joug ; c'eſt auſſi de cette
„ manière qu'il tire le plus avantageu-
„ ſement.... Il ſemble avoir été fait
„ exprès pour la charrue. La maſſe de
„ ſon corps, la lenteur de ſes mouve-
„ mens, le peu de hauteur de ſes jam-
„ bes, tout, juſqu'à ſa tranquillité & ſa
„ patience dans le travail, ſemble con-
„ courir à le rendre propre à la culture
„ des champs, & plus capable qu'aucun
„ autre de vaincre la réſiſtance conſtante
„ & toujours nouvelle que la terre op-
„ poſe à ſes efforts. „

Dans les eſpèces d'animaux où la multiplication eſt l'objet principal, la femelle eſt plus utile que le mâle. La Vache eſt d'un produit beaucoup plus conſidérable que le Taureau. Qui pourroit

compter tous les biens qu'elle nous procure ? Le Veau eſt une nourriture auſſi abondante que ſaine & délicate ; le lait eſt l'aliment des enfans; le beurre, l'aſſaiſonnement de la plûpart de nos mêts ; le fromage, la nourriture la plus ordinaire des habitans de la campagne ; & comme ſi ce n'étoit pas aſſez de fournir de quoi ſatisfaire à nos plus preſſans beſoins, on veut encore que la Vache partage avec le Taureau tous les travaux du labourage. Je ne répéterai pas ici ce que vous avez pû voir dans la *Maiſon Ruſtique* touchant la manière de ſoigner ces animaux.

Les morceaux qui appartiennent à M. d'*Aubenton* dans ce Volume, ſont deux Diſcours très-inſtructifs ; l'un enſeigne les qualités d'une bonne deſcription ; on apprend dans l'autre en quoi conſiſte la meilleure méthode pour la diſtribution des animaux quadrupèdes. L'Auteur expoſe avec beaucoup d'ordre & de netteté les différentes diſtributions méthodiques indiquées juſqu'à préſent par les Naturaliſtes. M. d'*Aubenton* les rejette toutes, & prévient le Lecteur que dans leur Hiſtoire Naturelle & dans la deſcription des animaux quadrupèdes, M. *de Buffon* & lui ne ſuivront que l'ordre le plus ſimple & le

plus éloigné de toute diſtribution méthodique. Ils commencent par les animaux domeſtiques ; enſuite viendront les animaux ſauvages,& enfin les animaux étrangers. M. d'*Aubenton* a donné de plus des deſcriptions particulières & détaillées de chaque animal dont il eſt queſtion dans ce volume, avec des deſcriptions de la partie du Cabinet du Roi qui a rapport à l'Hiſtoire naturelle de chacun de ces animaux.

Ce quatrième volume ſe fait lire avec beaucoup de plaiſir, quoique l'on y traite des matières rebatues. Le Cheval, l'Ane & le Taureau ſont ſi connus, que peu de perſonnes ignorent ce que les ſçavans Auteurs n'ont pû ſe diſpenſer de répéter dans une hiſtoire générale de la Nature, pour remplir toute l'étendue de leur ſujet.

Eglogues de Pop. *David* le jeune, Libraire, Quai des Auguſtins, vient de mettre en vente *les Paſtorales d'Alexandre Pope avec ſon Diſcours ſur la Poëſie Paſtorale & le Poëme ſur la Forêt de Windſor, traduits de l'Anglois* en proſe Françoiſe. Le Traducteur, M. *de Luſtrac*, paroît dans ſon Avertiſſement fort content de ſon ouvrage. Il dit *que nous avons très-peu de traductions qui méritent quelque eſtime.* Celles de l'*Eſſai ſur*

l'homme & de *l'Eſſai ſur la Critique*, par M. l'Abbé *du Reſnel*, ne ſont point *de véritables traductions*, parce que, ſelon M. *de Luſtrac*, il eſt impoſſible de traduire en vers. *La Boucle de cheveux enlevée*, par l'Abbé *Desfontaines*, eſt qualifiée d'*élégant verbiage*. Si l'on en doit croire le nouvel interprète de *Pope*, " ce n'eſt pas „ le tour le plus élégant & l'expreſſion „ la plus gracieuſe qu'on doit choiſir en „ traduiſant les penſées d'autrui : il faut „ s'attacher à ce qui peut les repréſenter „ ſous l'image la plus fidèle. „ M. *de Luſtrac* ignore-t-il qu'il ne ſuffit pas que cette image ſoit *fidèle* ; qu'elle doit encore être *gracieuſe* ; qu'une fidélité ſcrupuleuſe à laquelle on ſacrifie ſa propre langue, eſt une infidélité réelle ; qu'il faut, pour bien traduire, être tout à la fois élégant & fidèle, & que, ſi l'on ne peut réunir ce double mérite, il vaut encore mieux être infidèle avec grace, que d'être mauſſadement fidèle ?

Le Diſcours de *Pope* ſur la Poëſie Paſtorale eſt mis par M. *de Luſtrac* fort au-deſſus de tout ce que nous avons ſur cette matière. J'ai éprouvé en le liſant que l'on doit ſe défier du jugement d'un Traducteur. Ce Diſcours m'a paru ne renfermer que des choſes communes,

mille fois dites & repétées avant *Pope*. On y fait l'éloge de *Théocrite*, de *Virgile*, du *Tasse*, & de *Spenser*, Poëte Anglois qui a fait *le Calendrier*, c'est-à-dire, douze Eglogues, une pour chaque mois. On en fait beaucoup de cas en Angleterre. Je ne vois cependant pas que l'année soit assez variée pour fournir à chaque mois une description particulière qui le caractérise.

Pope me paroît plus judicieux; il n'a composé que quatre Pastorales sur les quatre saisons, qui, par leur différence sensible, répandent une très-grande variété dans ses Eglogues. Ajoutez à cela que le Poëte s'est encore attaché à marquer les travaux champêtres de chaque saison, les scènes rustiques ou les lieux propres à ces travaux, les différens âges de l'homme, les passions de chaque âge, &c. Ce n'est pas à ce titre seul que ces Pastorales sont estimables. Tous les connoisseurs y retrouvent le bon goût de l'Antiquité. L'esprit n'y pétille point mal-à-propos; les pensées sont naturelles, les vers très-doux & très-harmonieux pour des oreilles Angloises. Ce qui en relève encore le mérite, & ce que le Traducteur ne dit pas, c'est que *Pope* les composa à seize ans, & que dans un

âge plus avancé il en fut content, & les regarda toujours comme ce qu'il avoit fait de mieux.

A l'égard de la version de M. *de Lustrac*, vous en jugerez, Monsieur, par une Lettre que j'ai reçue, écrite par une Femme, à ce qu'on m'assure. Je l'insere ici d'autant plus volontiers, qu'elle m'a paru judicieuse, & qu'elle peut engager la foule de nos Traducteurs à travailler avec plus de soin, de discernement & de goût. Cette Lettre est adressée à l'Auteur même de la traduction des Eglogues Angloises.

„ Me seroit-il permis, Monsieur, de „ vous demander quel a été votre but „ en nous donnant la traduction qui vient „ de paroître sous votre nom ? Avez- „ vous voulu flatter notre goût pour la „ Littérature Angloise ? Avez-vous „ voulu l'anéantir ? Je n'ose décider : „ je vous avouerai cependant que la le- „ cture de votre ouvrage ne peut, selon „ moi, que nuire aux bonnes intentions „ qu'on voudroit vous prêter. En effet, „ Monsieur, vous venez de jouer un „ cruel tour à notre ami *Pope*, & j'ai „ peine à croire que ses admirateurs „ vous le pardonnent. Convenez-en, „ Monsieur, vous apprenez l'Anglois ;

„ votre brochure eſt la collection de vos
„ thèmes, & votre Maître, qui vrai-
„ ſemblablement ne ſçait pas plus notre
„ langue que vous ne ſçavez la ſienne, en
„ a été le ſeul correcteur : il a vérifié,
„ autant qu'il étoit en lui, ſi vous n'a-
„ viez point fait de contreſens. Ceux
„ dont votre ouvrage eſt plein ne l'ont
„ pas frappé, parce que ſans doute il
„ n'eſt que Maître d'Anglois ; il vous a
„ paru content, & vous avez livré vos
„ cahiers à l'Imprimeur. Falloit-il, pour
„ le ſeul mérite de Traducteur (mé-
„ rite toujours très-petit, ſuivant l'Abbé
„ *Terraſſon*) falloit-il agir avec auſſi peu
„ de réfléxion ? Mais je veux pour un
„ moment qu'il y ait plus de mérite
„ qu'on ne l'a penſé juſqu'à préſent à
„ travailler ſur les penſées d'autrui,
„ croyez-vous l'avoir acquis ce mérite ?
„ Le ton de votre avertiſſement ne me
„ laiſſe pas douter de votre façon de
„ penſer à cet égard. Cependant quel-
„ que humeur que cela puiſſe vous don-
„ ner, je ne puis m'empêcher de vous
„ tirer d'erreur. Si vous voulez que
„ votre ouvrage vous faſſe quelque hon-
„ neur, montrez-nous la Muſe de *Pope*
„ ſous un habit qui la contraigne moins
„ que celui dont vous venez de la revê-

„ tir. C'eſt une ſeconde édition que le
„ Public payera ? Hé bien, il y eſt ac-
„ coutumé. Riſquez-la donc, Monſieur,
„ cette édition ; & pour la perfection-
„ ner, prenez la peine de lire dans le
„ Mercure de Février de cette année
„ 1753 la traduction des mêmes Eglo-
„ gues qu'on y a inſérée, quoique vous
„ affectiez de l'ignorer dans votre Pré-
„ face. Je vous en conſeille d'autant
„ plus la lecture, que, verification faite,
„ je l'ai trouvée fort littérale, &, ſoit
„ dit ſans vous fâcher, beaucoup plus
„ élégante que la vôtre. Indépendam-
„ ment de cela, pour vous mettre en-
„ core plus en état de faire les corre-
„ ctions que je vous propoſe, je vais
„ vous remettre ſous les yeux quelques
„ endroits des plus choquans de votre
„ ouvrage. Je ne les prendrai aujour-
„ d'hui que dans les Paſtorales, ſauf à
„ faire le même choix dans la *Forêt de*
„ *Windſor*, & à vous le communiquer
„ par une ſeconde Lettre *, ſi vous liſez
„ celle-ci avec les ſentimens qui me l'ont
„ dictée.

„ Première Paſtorale, premier Vers :

* Le Public liroit ſûrement cette ſeconde Lettre avec plaiſir. J'invite l'Auteur inconnu à me l'envoyer.

„ Je tente le premier de faire réſonner
„ dans ces champs les airs des forêts.
„ Comme ce début eſt froid & languiſ-
„ ſant ! D'ailleurs a-t-on jamais dit, *les*
„ *airs des forêts* pour des airs champê-
„ tres ? Vers 7 & 8 *You that*, &c.
„ Vous rendez ces vers par : Vous qui
„ trop ſage pour être orgueilleux, trop
„ bon pour être élevé en puiſſance,
„ mettez votre gloire à ne plus oc-
„ cuper le rang de Grand à l'avenir.
„ Voilà une phraſe bien traînante, & qui
„ ne rend pas l'énergie qui doit vous
„ frapper dans *Good for pow'r*, & *Enjoy*
„ *the glory*.

„ V. 17. Vous dites : *Tandis que les*
„ *troupeaux ſecouoient la roſée de la nuit.*
„ Quelle image ! V. 28. Qu'eſt-ce que
„ c'eſt, je vous prie, que *la nature pro-*
„ *digue qui nous trace une année de pour-*
„ *pre ?* Cela ne me paroît que du Gali-
„ mathias. Je n'entends pas davantage
„ la traduction du diſcours que fait *Stré-*
„ *phon* en offrant de gager un de ſes
„ agneaux. Je ſuis choqué d'y trouver
„ *des violettes rougiſſantes qui brûlent d'ar-*
„ *deur.* Je crois que vous n'avez pas pris
„ le ſens de votre Auteur, qui a voulu
„ peindre la fermentation qu'excite le

„ Printems, ſaiſon de la reproduction „ générale. Le Vers 35 & les ſuivans „ ſont rendus d'une manière ſi littérale, „ qu'elle en eſt inſipide. N'auriez-vous „ pas pû donner au lierre une autre „ épithete que celle de *laſcif* ? Et à pro- „ pos d'épithètes, permettez que je „ vous exhorte à être plus délicat ſur „ leur choix. La plûpart de celles dont „ vous avez fait uſage ſont fauſſes, & „ toutes en général ne ſont que peu ou „ point d'effet. Par exemple, des flots „ *rafraîchiſſans*, des Satyres *biſarres*, & „ mille autres qu'il ſeroit trop long „ de vous indiquer.

„ Vous employez une infinité d'ex- „ preſſions qui ne ſont pas Françoiſes. „ Vous parlez de Marguerittes qui *bour-* „ *geonnent*, d'arbres qui *pleurent l'ambre*, „ *d'air vital*, *de rivage doré d'un nouvel* „ *éclat*, de gazon *couronné de mets délicats*, „ de *troupeaux pautelans*, au lieu de *hale-* „ *tans*. En vérité une traduction ſi ſer- „ vile a dû vous couter bien peu.

„ La *Sylphie* de *Daphnis* me paroit bien „ aimable, quoique vous nous la peigniez „ *verte* comme le Printemps. La couleur „ vous plaît ſans doute. Je ne diſpute „ jamais ſur les goûts ; je vous obſerve „ ſeulement que vous avez préféré le

„ votre à celui de *Pope*, dont le *Mildas*
„ *May* ſignifie *douce* & non pas *verte* com-
„ me le mois de Mai.

„ Dans la ſeconde Eclogue, au vers
„ 83, *Pope* fait dire à ſon berger, que
„ ſi ſa maîtreſſe vouloit chanter, les fo-
„ rêts étonnées danſeroient encore une
„ fois, les montagnes dociles à ſa voix
„ ſe mettroient en mouvement, &c. Vous,
„ Monſieur, vous nous préſentez *des*
„ *montagnes mouvantes qui entendroient la*
„ *voix puiſſante*, &c.

„ Si je m'aſtraignois abſolument à re-
„ lever toutes vos fautes, que n'aurois-je
„ pas à vous dire ſur les rochers qui *ont*
„ *appris à pleurer, ſur les profonds murmures*
„ *qui rempliſſent les rivages retentiſſans*, &
„ ſur les brillantes métaphores répandues
„ dans votre traduction; par exemple,
„ celle des *bois flottans*, pour exprimer
„ l'effet du vent ſur les arbres? Mais je
„ ne finirois pas, & j'ai bien peur de
„ n'en avoir déja que trop dit: car ſans
„ doute vous ne voudrez voir en moi
„ qu'un critique; & quel critique en-
„ core? Une femme. Cette dernière
„ qualité ſuffit ſeule pour que vous me
„ refuſiez la reconnoiſſance que je crois
„ mériter. Vos réfléxions me ſeront peut-
„ être favorables. Au reſte, quoi qu'il en

„ puiſſe arriver, je vais encore vous faire
„ ſentir combien vous avez gâté la plus
„ belle image qui ſe trouve dans *Pope*.
„ C'eſt au vers 89 de la troiſième Pa-
„ ſtorale. Le Berger *Egon* dans ſon dé-
„ ſeſpoir s'adreſſe à l'Amour, & lui dit;
(autant qu'il eſt poſſible de le rendre en
„ François) je te connois, Amour! tu
„ es auſſi terrible que la mer en fureur,
„ plus cruel que les tigres de la Lybie:
„ tu fus arraché des entrailles brûlantes
„ de l'Ætna, conçu dans les orages, &
„ tu nâquis dans le tonnerre. En liſant
„ dans le Mercure la traduction que je
„ vous ai indiquée, vous y trouverez
„ ce morceau. Je ſuis de bonne foi com-
„ me vous voyez. Agiſſez-en de même,
„ & convenez que celui que je viens de
„ vous citer a beaucoup mieux ſaiſi la
„ penſée de *Pope* que vous ne l'avez fait
„ en diſant: je te connois, Amour! fu-
„ rieux comme la mer en courroux, tu
„ es plus féroce que les tigres des plai-
„ nes Lybiennes. Serois-tu ſorti des
„ entrailles brûlantes de l'Ætna? Aurois-
„ tu été engendré dans le ſein des tem-
„ pêtes, & ſerois-tu né dans le ton-
„ nerre?

„ C'en eſt aſſez, Monſieur; tous les
„ endroits dont je vous fais grace vous

„ frapperont aiſément en reliſant votre
„ ouvrage avec attention. Mais avant
„ que d'en venir à la réimpreſſion que je
„ vous conſeille, ou (ſi vous n'êtes pas
„ de mon avis) avant que de traduire un
„ autre ouvrage, daignez vous perfe-
„ ctionner dans la connoiſſance de votre
„ propre langue. C'eſt une partie qui me
„ paroît vous manquer abſolument, &
„ dans laquelle cependant un traducteur
„ doit exceller, puiſque c'eſt le ſeul
„ moyen de ſuppléer à des beautés qu'il
„ eſt ſouvent impoſſible de faire ſentir,
„ ſi ce n'eſt par d'autres beautés em-
„ pruntées de la langue même dans la-
„ quelle on traduit. Je crois les beautés
„ Angloiſes beaucoup plus difficiles à
„ rendre que celles de toutes les autres
„ langues ; & puiſque votre goût vous
„ détermine pour les Auteurs Anglois,
„ je penſe que vous ne pouvez trop pro-
„ fiter de mon conſeil. Gardez-vous au-
„ tant d'un ſtyle emphatique que d'un
„ ſtyle trop ſimple, qui tombe toujours
„ dans le bas comme celui de votre
„ traduction. J'ai l'honneur d'être avec
„ la plus parfaite conſidération, Monſieur,

Votre très-humble & très-
obéiſſante ſervante, SOPHIE C.

Malgré

Malgré la juſteſſe de la critique qu'on vient de lire, cette verſion des Eglogues de *Pope* a un mérite ; c'eſt qu'on a mis les vers Anglois à côté de la traduction ; ce qui pourra faire plaiſir à quelques François qui apprennent l'Anglois, & qui ſe contenteront de lire l'original. C'eſt dommage que la copie n'offre pas le même agrément aux Anglois qui apprennent le François.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 13 *Octobre* 1753.

LETTRE XIV.

L'*INTRODUCTION à l'Hiſtoire moderne, générale & politique de l'Univers, commencée par le Baron de* PUFENDORFF, *augmentée par M.* BRUZEN DE LA MARTINIERE, *& continuée juſqu'en* 1750 *par M.* DE GRACE, eſt de la nature de ces écrits que le temps perfectionne, & qui ſont ſuſceptibles d'accroiſſemens. *Puſendorff*, en traitant l'hiſtoire par rapport à la politique, n'avoit point étendu

Introduction à l'Hiſtoire, &c.

ſes recherches au-delà de l'Europe, & ſon ouvrage finiſſoit à la Paix de Nimègue. En ſuivant le même plan, M. *de la Martiniere* en perfectionna l'exécution. Il refondit entièrement l'article de l'Eſpagne, augmenta celui de la France, fit pluſieurs additions aux autres Parties, continua ſon Hiſtoire juſqu'en 1743, & y ajouta l'abrégé de celle de l'Aſie, de l'Afrique, & de l'Amérique. Malgré cela, il n'étoit point encore content de ſon travail; & il déſiroit que quelqu'un remaniât le tout, & y donnât une forme plus parfaite. On n'a fait que ſuivre ſes vûes en exécutant cette nouvelle édition. Mais avant de vous dire en quoi elle differe des précédentes, il eſt bon de vous faire connoître plus particuliérement le premier Auteur de cet ouvrage.

Samuel Pufendorff, fils d'un Miniſtre Luthérien, naquit en Saxe dans un petit Village où ſon père étoit Curé. Ceux qui l'ont cru d'une naiſſance diſtinguée ont ſans doute été trompés par le titre de Baron que lui confera l'Empereur, ou par l'éclat des charges dont il fut revêtu par pluſieurs Souverains. La fortune de ſon père étoit médiocre ainſi que ſa naiſſance. Prévoyant qu'il ne pourroit laiſ-

ſer d'autre bien à ſon fils qu'une bonne éducation, il voulut être ſon premier maître, & le garda chez lui juſqu'à ce qu'il fut en état d'aller prendre des grades dans quelque Univerſité. *Samuel* ſe rendit à Leipſick, où il fut obligé d'inſtruire des jeunes gens pour s'entretenir; mais après un ſéjour de quelques années dans cette Ville, on lui offrit une place de Précepteur chez un Gentilhomme Suédois; il l'accepta. Le ſoin de ſes élèves ne le détourna pas de ſes études particulières; il s'appliqua principalement à la connoiſſance du Droit Germanique, parce qu'il la regardoit comme la plus utile pour ſon avancement. Il y fit de grands progrès en peu de temps; & il n'avoit que trente ans lorſqu'il publia ſes *Elémens de la Juriſprudence univerſelle.* Il les dédia à l'Electeur Palatin, qui ne tarda pas à lui donner des marques ſolides de ſa bienveillance. Il le nomma Profeſſeur en Droit dans l'Univerſité de Heidelberg. Ce fut dans cette Ville qu'il écrivit ſon fameux Livre *de l'état de l'Empire d'Allemagne*, par l'ordre & ſur les Mémoires de l'Electeur. Vous ne ſerez pas fâché, Monſieur, d'apprendre une anecdote ſur cet ouvrage. Comme il contenoit des choſes trop fortes, *Puſen-*

dorff n'oſa ni s'en déclarer l'Auteur, ni le faire imprimer en Allemagne. Il envoya ſon manuſcrit à ſon frère, qui étoit alors à Paris Envoyé de la Cour de Suède. Un Libraire, à qui on propoſa de l'imprimer, le communiqua à *Mezerai*. Cet Hiſtorien en parut très-ſatisfait ; il ſouhaita même que ce Livre devînt public ; mais il ne voulut jamais prendre ſur lui de l'approuver. Le Libraire rendit le manuſcrit, qui parut imprimé à Génève & enſuite à la Haye ; & l'on n'en a connu l'Auteur qu'après ſa mort.

La réputation de *Pufendorff* s'étant répandue dans toute l'Allemagne, *Charles* XI, Roi de Suede, lui offrit la Chaire de Profeſſeur en Droit dans l'Univerſité de Lunden avec des appointemens conſidérables. L'Electeur Palatin lui permit d'accepter ce nouveau poſte, dont il n'auroit pû aiſément le dédommager. Il occupoit cette place lorſqu'il publia ſon grand ouvrage *du droit de la nature & des gens*. Tout le monde y applaudit d'abord, & lui donna de grands éloges ; il n'y eut que quelques envieux, ou quelques ennemis de l'Auteur qui l'accablèrent de ſatyres violentes. *Pufendorff* ne ſe défendit pas avec plus de modération. Cette guerre littéraire parta-

gea tout le Nord, & dura plusieurs années. Les Princes eux-mêmes prirent part à cette dispute; & un des adversaires de *Pufendorff* fut obligé de se réfugier en Dannemarck, pour éviter le juste ressentiment du Roi de Suède.

Le droit de la nature & des gens ne sçauroit se passer de l'histoire; sans elle ce n'est qu'une spéculation abstraite, qui le plus souvent porte à faux. Cette considération engagea *Pufendorff* à dresser une *introduction* qui pût servir de guide à ceux qui veulent connoître les divers Etats de l'Europe. Cet ouvrage parut en Allemand en 1682. Il fut bientôt traduit en Latin, en Hollandois, en Flamand, en Anglois & en François. Cette dernière traduction de *Claude Rouſſel*, toute defectueuse qu'elle étoit, eut un grand débit, & l'on en fit plusieurs éditions en Hollande. On se disposoit à la réimprimer en 1719, lorsque M. *de la Martinière* entreprit d'y faire des augmentations. *Pufendorff* travailloit pour les Suédois, à qui l'histoire de leur Patrie devoit être plus utile que celle des autres Etats de l'Europe. Aussi en fit-il une particulière de la Suède. Elle ne parut d'abord que sous le titre de *continuation de l'introduction*; & on la traduisit dans

les mêmes Langues. Tant d'ouvrages glorieux à la Suède éleverent l'Auteur à la dignité de Conſeiller de la Cour, & lui mériterent la place d'Hiſtoriographe du Roi. Dès-lors il abandonna ſa Chaire de Profeſſeur, & vint s'établir à Stockholm. Son hiſtoire de Suède lui fit une reputation ſi brillante, que l'Electeur de Brandebourg l'attira à Berlin, & l'engagea d'écrire celle de *Frédéric Guillaume*, ſon père, ſurnommé *le Grand*. Il reçut à la Cour de Pruſſe de plus grands honneurs encore qu'à celle de Stockholm; mais il écrivit l'hiſtoire de *Frédéric* avec plus de ſincérité qu'on ne vouloit; auſſi l'ouvrage ne parut-il qu'après une ſévère réviſion, où les Cenſeurs rayerent tout ce qui déplut à leur politique. L'Auteur n'eut pas la ſatisfaction de le voir imprimé; un mal qui lui ſurvint au pied, & qu'il négligea, fut la cauſe de ſa mort. Elle arriva en 1694 dans la ſoixante-troiſième année de ſon âge.

De tous les écrits de *Pufendorff* le plus connu en France c'eſt ſon *Introduction à l'Hiſtoire moderne*. L'honneur en eſt du en partie à M. *de la Martinière*; honneur que M. *de Grace* va deſormais partager avec lui. L'objet de cette nouvelle édition eſt d'abord de remettre de

l'ordre & de l'exactitude dans un ouvrage qui, formé sur une ébauche assez simple, s'est accru successivement, & n'a pu conserver les proportions du premier plan. Il s'agit ensuite d'y ajouter tout ce qui peut le rendre plus utile, soit en suppléant aux omissions, soit en conduisant les événemens de l'histoire jusqu'à nos jours. On y trouvera donc un abrégé de l'Histoire universelle assez étendu pour donner une idée complette de toutes les Monarchies du monde, & des révolutions qu'elles ont éprouvées. L'Histoire de France, qui fait la plus grande partie du premier Tome, offre des vûes nouvelles sur l'établissement des Francs dans les Gaules. Un manuscrit de feu M. *Freret* sur cette matière, & les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, ont été pour M. *de Grace* des sources fécondes où il a puisé de grands secours. Il a aussi beaucoup profité de l'excellent *Abrégé Chronologique* de M. le Président *Hénault*, ainsi que de l'*Art de vérifier les dates*, composé par de sçavans Bénédictins. Il n'a pas été moins attentif à ce qui regarde les autres Etats. L'Espagne & le Portugal ont fourni avec la France toute la matière du premier Volume. C'est le seul qui paroisse actuellement;

on délivrera les autres aux Souſcripteurs de ſix mois en ſix mois ; & le tout formera ſix volumes *in-4°*, enrichis de Cartes Géographiques, ornés de frontiſpices, de vignettes & de cul-de-lampes deſſinés & gravés par les plus grands Maîtres.

Pour ne vous laiſſer rien ignorer ſur cette édition, je dois vous dire que M. *Meunier de Querlon* avoit d'abord entrepris ce travail, & que toute la partie qui concerne l'Hiſtoire d'Eſpagne eſt de lui ; mais d'autres occupations l'ayant empêché de continuer, M. *de Grace* a été chargé du reſte de l'ouvrage. Il me paroît que ce dernier Ecrivain a parfaitement ſaiſi l'idée de ſes Prédeceſſeurs, & que la nouvelle édition ne pouvoit guère tomber en de meilleures mains. Pour remplir ſon objet il ne s'en tient pas au ſimple récit des événemens ; il en recherche les cauſes ; il en explique les motifs ; il entre même quelquefois dans des diſcuſſions hiſtoriques, ſans néanmoins paſſer les bornes d'une ſimple introduction. Enfin, pour rendre ſon travail toujours plus curieux & plus inſtructif, il s'applique ſurtout à donner une idée des antiquités de chaque Pays ; & ramenant ſon Lecteur, par une eſpèce de ſommaire raiſonné, juſqu'au temps

où commence l'hiſtoire moderne de ces mêmes Peuples, il lui fait voir d'un coup d'œil les différens changemens que ces contrées ont éprouvés. On ſouſcrit pour cet ouvrage utile chez *Grangé*, au Palais, chez *Hochereau*, Quai de Conti, Chez *Mérigot*, *Robuſtel* & *le Loup*, Quai des Auguſtins. Le prix de la ſouſcription pour le papier ordinaire eſt de ſoixante-douze livres. Le premier volume eſt très-bien exécuté.

Songes Phyſiques.

Les Phyſiciens les plus éveillés ont débité ſouvent de doctes extravagances. Qu'auroient-ils fait s'ils avoient été endormis, & qu'ils ne nous euſſent entretenus que de leurs rêves ? Ce que vient de faire l'Auteur des *Songes Phyſiques*, dont le titre annonce la confuſion qui regne dans cet ouvrage ; tâchons cependant d'en tirer quelque choſe d'intelligible. Je crois d'abord entrevoir au travers d'un galimathias très-obſcur, que notre Phyſicien ſe propoſe d'expliquer le méchaniſme des êtres materiels, & la cauſe générale qui les tient en mouvement ou en repos. La tendance vers le bien, l'éloignement de la gêne, voilà la loi que chaque être doit ſuivre néceſſairement. Le bien pour tous les

corps eſt la façon d'être où ils trouvent le moins de réſiſtance. La gêne eſt tout ce qui s'oppoſe à cette manière d'être. Les efforts que font les animaux pour entretenir l'ordre de leur conformation, ne prouvent pas qu'ils ayent du ſentiment ou de la connoiſſance ; ils ne font que ſuivre le méchaniſme qui les dirige, & qui les force à prendre la ſituation la plus facile, c'eſt-à-dire, celle qui réſiſte le moins. Le mal eſt pour les animaux ce qu'eſt pour un arbre, l'obſtacle qui l'empêche d'étendre ſes branches & de déployer ſes rameaux, ou, pour une montre, la contrainte de ſon reſſort. Voilà donc les bêtes declarées de pures machines ; ſujet ſi rebattu, qu'il n'eſt pas étonnant qu'il ſoit devenu la matière d'un ſonge.

Un corps qui n'eſt point organiſé ſuit la même loi que l'animal par rapport au mouvement & au repos. Pourquoi un boulet de canon ſort-il avec impétuoſité de la priſon qui le retient ? C'eſt qu'il ſe trouve gêné par l'inflammation de la poudre, & que cette gêne le fait tendre à un prompt ſoulagement. Ce même boulet reſte enſuite immobile ſur la terre, parce qu'alors ſon mouvement eſt rendu plus difficile par la réſiſtance

de la terre, qu'il n'eſt rendu facile par l'impulſion de la poudre. La loi qui détourne l'arbre de ſa direction à la rencontre d'un mur, eſt donc la même que celle par laquelle l'agneau eſt détourné de la ſienne à la rencontre du loup. De vous expliquer, Monſieur, comment tout cela ſe fait, ce ſeroit entreprendre de donner de la réalité à des ſonges. L'Auteur étend juſqu'à l'homme cette loi du méchaniſme. Si on lui demande pourquoi un tel eſt quelquefois chagrin, mélancolique & ennuyé de la vie? C'eſt, répond notre rêveur Phyſicien, parce qu'il eſt gêné par ſon foie, ſa rate, ſon pancréas; & que ce qui ſeroit en lui de la gaieté, eſt occupé de l'action forcée du pilore, & d'un embarras dans le canal cholidoque. Voilà ce que je trouve dans le premier ſonge de plus clair ſur la tendance des êtres vers le bien, & ſur leur éloignement général pour la gêne. Les cinq ſuivans ne ſont qu'une répétition des mêmes principes, que l'on applique à mille cas particuliers, où il faut preſque toujours deviner ce que l'Auteur veut dire. Ce qu'on entend le mieux ce ſont certaines conſéquences ſinguliéres, qui, dans leur expoſition, préſentent toujours quelque choſe de bifarre.

Par exemple, la pluie tombe ſur une pièce de bois & la pourrit. L'action de pourrir eſt le ſoulagement par lequel cette pièce de bois maintient ſa conformation en qualité de bois mort. Un cadavre ſe ſoulage par la corruption ; ſi on l'embaume pour l'empêcher de ſe corrompre, il eſt réduit à un état de gêne. Un œuf à l'approche de la chaleur ſçaura employer tous ſes efforts pour devenir un poulet ; par la préſence du froid il ſeroit devenu un œuf pourri, à la façon duquel il n'y eût pas eu moins d'habileté ni moins d'effort de ſa part. Le Volant redouble de vîteſſe pour avoir un ſoulagement proportionnel au degré de gêne que l'impulſion de la raquette lui fait trouver dans l'état de repos. Il y a autant d'habileté dans la manière dont le roſeau ſe ſoulage de l'action du vent qui lui rend difficile l'état de n'être pas plié ou caſſé, qu'il y en auroit à aller ſe cacher ſous terre pour être à l'abri de ce vent. Quelle étrange façon de s'exprimer ſur les choſes les plus ſimples & les plus communes ! Il n'eſt pas permis, même en ſonge, d'affecter un ſtyle auſſi alambiqué ; & quand on le pourroit, ce n'eſt point ſur des matières de Phyſique qu'il faudroit uſer de ce

ridicule privilège. L'Auteur devoit donc établir clairement ſes principes, & ſe ſervir du langage ordinaire pour en faire l'application aux propriétés des différens êtres qui ſont l'objet de cet ouvrage. On fait entendre que notre Phyſicien a deſſein de rêver encore ; & qu'en dormant ſur ſa matière, il comptoit faire un ſeptième ſonge qui pourroit expliquer les ſix autres ; puiſſe-t-il en faire un huitième qui nous apprenne le but & l'utilité de ſon Livre ! ce ſera le mot de l'énygme.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 16 Octobre 1753.

LETTRE XV.

L'Eſquiſſe légère que je vous ai tracée, Monſieur, des Tableaux expoſés cette année dans le grand ſalon du Louvre, n'a pas pleinement ſatisfait votre goût pour la Peinture. Vous voulez que je vous diſe un mot des différens écrits que cette expoſition a fait éclorre. Vous

Divers écrits ſur les Tableaux.

m'impoſez une tâche bien pénible. Ce n'eſt pas un petit ouvrage que de relever toutes les bévûes dont fourmillent ces écrits ridicules ou par les louanges exceſſives, ou par les critiques outrées qu'elles renferment. Mais vous penſez qu'il eſt de mon devoir de venger la Nation de ces mépriſables Zoïles qui deshonorent à la fois la plume & le pinceau, & qui découragent le génie en décriant par des libelles, des chefs-d'œuvres en tout genre que des mains habiles ont formés avec ſoin dans la vûe de la perfection de leur art & de la ſatisfaction du Public.

Le Salon. La première brochure qui a paru eſt intitulée, *le Salon*. L'Auteur fait d'abord le petit *Horace* : il introduit un importun, un prétendu connoiſſeur qui l'aborde, & qui lui récite une litanie de termes de Peinture enrôlés ſans choix ; on lui réplique ſur le même ton. Cette ſcène eſt probablement le fruit de quelques viſites rendues à des Peintres. L'on aura pris à la pipée les mots les moins faits pour s'allier, j'ai penſé dire, les moins nubiles, pour imiter notre Auteur, qui donne beaucoup dans le précieux. Après cette incartade, où l'on a le deſagrément

d'eſſuyer les propos de deux importuns bavards, au lieu d'un ſeul, comme on s'en flattoit, on veut bien donner, ſans doute en faveur des Peintres, des Sculpteurs & des Graveurs, les définitions banales des Arts qu'ils exercent ; on diſtingue trois parties dans la Peinture ; on diviſe les genres différens : en un mot, on remplit exactement la règle de Logique :

Divide, defini, propone, probato, negato.

Enfin l'on entre en matière, & l'on s'arrête d'abord au genre hiſtorique comme au plus noble. Après un lieu commun de louanges dont on aſſomme M. *Carle-Vanloo* au ſujet de ſon grand Tableau repréſentant la Conférence de Saint-Auguſtin avec les Donatiſtes, l'Auteur veut lui perſuader que la tête du Tribun *Marcellin* eſt copiée d'après celle du *Vitellius* de l'Antique ; il trouve mauvais que le Tribun ſoit mêlé avec les ſpectateurs : il auroit ſouhaité ſans doute, & ce déſir eſt d'un fin Connoiſſeur, qu'en plaçant *Marcellin* dans le lieu le plus éminent du Tableau, il eût ſeul attiré les regards, & que Saint Auguſtin & l'Evêque Donatiſte, qui ſont

les figures principales, n'euſſent été que les acceſſoires. *Antiope* & *Jupiter* lui paroiſſent *une glace pour le poli* : nouvelle manière de louer ! Il ſe plaint que le poignet de la main droite d'*Antiope* eſt *trop reſſenti*. Il eſt triſte qu'avant l'expoſition il n'ait pas fait part au Peintre de cette découverte admirable. Au ſujet du Portrait de M. *Vanloo* peint par lui-même, l'Auteur l'accuſe de n'avoir pas bien rendu ſa reſſemblance ; ce qui lui donne occaſion de faire une ſortie ſur les Peintres qui ne ſaiſiſſent que les traits groſſiers. Il dit beaucoup de mal du Tableau d'*Aſſuerus* & d'*Eſther* par M. *Reſtout* ; il écrit toujours *Amand* pour *Aman*, & confond ſans doute *Saint-Amand*, Evêque de Maeſtricht, avec le favori d'*Aſſuerus*. Suit une diſſertation tout-à-fait bien placée ſur les trois genres de vrai qu'il faut ſaiſir dans la Peinture. L'Auteur demande excuſe de ſon écart, & on le voit ſe rengorger de ſa profonde théorie. Selon lui, M. *Hallé* a peu de vigueur ; M. *Vien* manque de chaleur. A peine daigne-t-il parler de cet embarquement d'Evêques & de ſaintes femmes, morceau juſtement admiré des Connoiſſeurs : il lui fait ſentir que ſon coloris eſt négligé. De-là il paſſe à M.

Jeaurat, & il lui reproche tout seul que dans ce Tableau représentant une nôce de Village, la joie n'anime pas assez les Payſans; ce qui amène la comparaiſon inſipide & rebattue du plaiſir qui regne dans les chaumières, & que l'on ne goûte point dans les Palais : des vers mauſſades retournent cette penſée triviale.

On demanderoit volontiers à l'Auteur ce qu'il entend par cette *compoſition auſtère* dont il décore le Tableau des nôces de *Thétis* & de *Pélée*. On ignore ce terme, & l'Auteur auroit fait plaiſir de donner à la tête de ſa brochure un nouveau Dictionnaire de Peinture. Toujours fidèle à la dialectique, en parlant des Portraits, il diviſe, il définit, il propoſe, il croit prouver, & nie. Il apprécie le mérite des Artiſtes en ce genre; il trouve de la grace dans le pinceau de M. *Nattier*; il y remarque même du coloris; il aſſocie MM. *Tocqué* & *Nonnotte*, & compare le petit homme dans le Cabinet au ſçavant Portrait de Madame *Danger*; mais il paroît donner la palme au Portrait de M. *de Marivaux*, malgré le ton gris qui y domine. Après avoir rendu quelque peu de juſtice aux talens de M. *de la Tour*, l'Auteur exalte M. *Jean-Jacques Rouſſeau*, & même M.

Marmontel. Il rappelle en homme de goût les deux vers inimitables que la Muſe de cet incomparable Poëte du Salon a compoſés en l'honneur de l'Illuſtre Génevois. Vous avez, Monſieur, retenu le dernier vers :

Sages, arrêtez-vous : Gens du Monde, paſſez.

Eſt-ce l'épitaphe de M. *Rouſſeau* ? J'aimerois autant ce que nous liſons ſur les tombes : *Siſte viator, tranſi viator.*

Notre Auteur donne à corps perdu dans l'érudition ; & ſemblable au *Catius d'Horace*, il dicte toujours des préceptes, avec cette différence que le Philoſophe du Poëte Romain entendoit mieux la Cuiſine que le nôtre la Peinture. Je ne puis paſſer ſous ſilence une plaiſanterie fine au ſujet de M. *de la Rue*, Peintre de batailles. On peut dire à ſon éloge, dit le ſubtil Epigrammatiſte, *qu'il ſçait bien tuer ſon homme.* PROH PUDOR ! La Mignature n'échappe pas à notre Diſſertateur. Il prodigue les règles & les éloges, égale M. *Rouquet* à l'unique *Petitot*, & compare M. *Drouais* à M. *Venevault.* La Sculpture & la Gravûre ſubiſſent le même ſort. Quelques morceaux trouvent grace aux yeux du Critique. Enfin,

après deux décharges de Poëſies mortelles, on arrive à la fin de cette brochure mêlée de vers & de proſe. L'Auteur ne peut prendre ſur lui de la terminer qu'en réïterant encore ſes conſeils aux Artiſtes.

Lettre à un Ami.

Le ſecond écrit a pour titre : *Lettre à un Ami ſur l'expoſition des Tableaux faite dans le grand Salon du Louvre le 25 Août 1753.* Cette brochure eſt fort au-deſſous de la précédente pour le ſtyle, mais plus audacieuſe dans les jugemens qu'elle hazarde ſur les ouvrages des Artiſtes. L'Auteur commence par les deux grands Tableaux de M. *Boucher.* Il veut bien rendre juſtice à la compoſition de ces deux Pendans, dont la poëſie eſt admirable. Il n'eſt pas content du groupe des Néréïdes, dont il ne trouve pas les attitudes aſſez animées. Il eſt ſurpris de trouver une lyre dans les mains d'Apollon. L'Auteur ſe ſeroit-il flatté de la lui avoir dérobée ? Mais rien n'égale l'indécence & la déraiſon avec leſquelles il parle des ouvrages de M. *Chardin.* Il lui reproche de ne pas s'attacher à la belle Nature ; il s'efforce de tourner en ridicule le beau Tableau de ce Maître repréſentant de jeunes élèves,

dont l'un deſſine d'après le *Mercure* de M. *Pigalle* : il trouve *un air dégoutant* aux deux figures de ce tableau ; & ſon imagination, qui aime ſans doute à ſe promener dans de beaux appartemens, ne voit avec déplaiſir qu'un *mauvais grenier* dans l'attellier des jeunes diſciples. M. *Chardin* peut ſe conſoler de *dégouter* de pareils curieux. Le ſuffrage unanime des vrais connoiſſeurs le dédommage avec uſure. L'Auteur croit réparer ſes froides railleries & ſes pitoyables critiques en louant le petit Quinze-vingt de ce grand Maître, & en prononçant ridiculement : *On peut dire que M. Chardin acquiert tous les jours.*

Les ouvrages de M. *Reſtout* ne ſont point à l'abri des traits de notre Cenſeur. Il ne rougit point d'appeller *mauvais* le tableau d'*Eſther* & d'*Aſſuérus*. Je ne répéterai point ici les lazzis dont il lui plaît d'aſſaiſonner ſon ſentiment. Ils ſont trop injurieux & trop ridicules pour porter la plus légère atteinte aux talens reconnus de M. *Reſtout*. Notre Ariſtarque décide avec le même jugement que le fond du grand tableau de M. *Oudry*, qui repréſente un combat de Loups, de Loups-cerviers & de Dogues, eſt *mauvais* ; qu'il n'y a dans ce

tableau ni ſujet principal, ni unité, ni couleur, ni compoſition, &c.

En parlant de l'Hermite de M. *Vien*, notre grand Connoiſſeur dit que " cet „ *Anachorette* eſt placé dans une ſolitude „ affreuſe, qui eſt ornée par des attri„ buts effrayans. On voit à travers tou„ tes ces horreurs *ce ſaint perſonnage s'a„ bandonner à une douce extaſe.* „ Que de bévûes en peu de lignes ! 1°. L'on ne conçoit pas trop qu'un lieu puiſſe être *orné par des attributs effrayans.* 2°. Perſonne n'a vû dans le tableau de M. *Vien* ces *attributs effrayans*, ces *horreurs*; elles ſont entièrement dans l'imagination du Critique. 3°. Il donne le nom de *ſaint perſonnage* à un faux Hermite, à un yvrogne qui court les cabarets. 4°. Il le croit dans une douce extaſe, tandis qu'il ne fait que dormir, appeſanti par les vapeurs du vin.

Je paſſe quantité de déciſions ſans jugement & ſans goût du même Auteur, & je viens à l'article de M. *Carle Vanloo.* Ce n'eſt qu'en rabaiſſant toute l'Académie de Peinture que l'injuſte Ecrivain peut louer le mérite de ce Maître. Il preſcrit à l'Académie d'ordonner qu'à l'avenir M. *Vanloo* faſſe ſeul ſon expoſition, parce que, ſelon lui,

ſes tableaux ne peuvent ſouffrir de voiſins : louange injurieuſe à M. *Vanloo* lui-même, dont l'amour propre ne doit pas être flatté de l'emporter ſur des Artiſtes incapables d'être ſes rivaux. Indépendamment de M. *Vanloo*, l'Académie peut encore compter de grands Hommes. Les *Boucher*, les *Natoire*, les *Pierre* & beaucoup d'autres ne ſe montrent pas indignes du titre qui les décore. On doit renoncer à louer & à critiquer quand on ne ſçait pas tenir un juſte milieu. Le partage de l'homme ſans connoiſſances eſt d'être extrême dans ſon admiration & dans ſon mépris. Le médiocre Ecrivain n'eſt pas même capable de donner dans de pareils excès. Que M. *Vanloo* ſeroit à plaindre, s'il n'avoit point d'autre garant de ſa gloire !

Mieux lui vaudroit perdre ſa renommée
Que les avoir d'un ſi chetif alloi.

Mais la louange n'eſt qu'un langage d'emprunt pour notre Auteur. Son caractère mordant reprend ſes droits. L'objet de ſes éloges emphatiques devient celui de ſes mauvaiſes plaiſanteries. Les têtes de M. *Vanloo* n'ont point de nobleſſe. Le Comte *Marcellin* reſſemble

à un Magiſter de Village. L'habillement des Evêques n'eſt point pris dans le *Coſtume.* Le Public que l'Auteur fait paſſer pour un ſot, n'a point remarqué ce défaut, qui n'a été palpable qu'à ſes yeux. Ce n'eſt pas là ce qu'on appelle le *Coſtume*, quoiqu'en diſe l'Auteur auſſi peu verſé dans le langage que dans la connoiſſance de la Peinture. Outre qu'il ſeroit aiſé de lui prouver par les anciens Conciles que du tems de Saint-Auguſtin les Clercs avoient des habits de toute ſorte de couleurs pourvû qu'elles fuſſent modeſtes & convenables à leur état, & qu'ils ne portoient pas tous, comme il l'aſſûre, une pièce de drap où il y avoit un trou pour paſſer la tête, on pourroit lui apprendre que les Peintres prennent des licences, & que, par exemple, il ſeroit le ſeul qui oſât reprocher à M. *Vien* d'avoir mis la mitre ſur la tête d'un Evêque, Diſciple de Saint Pierre, vivant par conſéquent dans le premier ſiècle de l'Egliſe, où cet ornement particulier aux Prélats étoit abſolument inconnu.

La troiſième Brochure eſt *La Peinture. Ode de Mylord Telliab, traduite de l'Anglois en proſe Françoiſe par M. ***, un des Auteurs de l'Encyclopédie.* Tout ce titre La Peinture.

n'eſt qu'une ſuppoſition ; car en général ce n'eſt point une Ode ; elle n'eſt pas non plus traduite de l'Anglois, & l'Auteur ne travaille point à l'Encyclopédie. Malgré cela, cet ouvrage annonce du feu, de l'eſprit, du génie même, de l'imagination & de la facilité. Le Poëte avertit dans ſa première ſtrophe qu'il abjure d'anciennes erreurs, & que le plaiſir de médire le cède à celui que produit l'admiration ; c'eſt qu'il fit il y a trois ans des *Lettres ſur la Peinture à un Amateur*, dans leſquelles il critiqua nos Artiſtes ſans ménagement comme ſans juſteſſe. *Louons*, dit-il, *& balançons, s'il ſe peut, par nos ſuffrages les dégouts faſtidieux*, &c. Je n'avois jamais vû cette épithète à *dégoût* ; je n'en connois point qui ne ſoit *faſtidieux*. « L'eſprit lourd & populaire, » dit-il dans un autre endroit, ſe borne à » un ſeul genre, & n'a point d'yeux » pour les autres. L'eſprit ſuperficiel » & inégal voltige indifféremment ſur » tous. Le Bel-Eſprit raiſonne & les » diſcute ſans les ſentir. D'autres con» noiſſent *les acceptions & les exceptions.* » Quels termes pour une Ode !

Après un prélude de ſix ſtrophes, l'Auteur débute par M. *Chardin*. Il lui reproche ſa pareſſe, & métamorphoſe ainſi

ainſi l'Artiſte en Manœuvre qu'on talonne pour achever un ouvrage de Maçonnerie. Qui ne ſçait qu'il eſt des temps de ſéchereſſe où le génie enfante avec peine des ouvrages qu'un autre inſtant plus heureux eût produits ſans effort. Quelle différence à cet égard des Arts aux Métiers! Les jours de l'Artiſan ſont toujours les mêmes. Il ne trouve pas plus de difficulté à reuſſir dans un temps que dans un autre. L'Artiſte au contraire éprouve des momens de ſtérilité. Son génie abattu languit ſans force; plus il s'opiniâtre à triompher des obſtacles qu'il auroit peut-être ſurmontés la veille, plus il s'apperçoit de l'engourdiſſement de ſa verve; & c'eſt alors qu'il doit préférer, s'il eſt ſenſé, une pareſſe utile & néceſſaire à un travail lourd & peſant qui démentiroit ſa gloire, & que le Dieu des Arts deſavoueroit.

Une note, déplacée à l'article de M. *Jeaurat*, fait voir que l'Auteur n'eſt pas entièrement revenu de ſes anciennes erreurs. Il appelle M. *Chardin* le *la Fontaine* de la Peinture, & M. *Jeaurat* n'en eſt que *le Richer*. L'éloge eſt aſſez mince, quoique feu M. *Richer* ait fait quelques jolies fables.

L'Auteur ſe trompe en parlant de M.

Hallé, quand il dit que c'eſt *deſcendre de ſon genre* que de traiter des ſujets de cabinet. Quelque élevé que ſoit le genre hiſtorique, celui des Tableaux de cabinet dans le goût de *Gerard Dow* ne l'eſt pas moins. Ce n'eſt ni *rapetiſſer*, ni *rétrécir* ſon génie que de les traiter, ſurtout quand on le fait avec autant de ſuccès que M. *Hallé*.

La ſtrophe conſacrée à la gloire de M. *Bachelier* met ſes talens dans le plus beau jour. Mais point de comparaiſon entre *Vanhuyſum* & lui ; laiſſons faire au temps. L'Artiſte François eſt jeune ; il donne les plus grandes eſpérances, & peut-être juſtifiera-t-il un jour le parallèle.

M. *de la Tour* reçoit l'encens qui lui eſt dû. Mais dire qu'il *ſçait par ſon tact ſubtil & magique ſaiſir & fixer le ſel volatil de l'eſprit, ſi facile à s'évaporer des mains de qui que ce ſoit, & de ceux même qui le poſsèdent*, outre que ce n'eſt là qu'un précieux galimathias, c'eſt pouſſer l'hyperbole au dernier dégré. Qui eſt-ce qui croira jamais, par exemple, que le principe qui penſe & qui a dicté à M. *de la Chauſſée* tant de Comédies morales ſoit identifié avec le Paſtel, & réſide ſous la glace de ſon portrait ?

M. *Aved*, Flamand de Nation, eſt appellé *Batave* par l'Auteur, & l'on borne ſes talens à un *inſtinct éclairé*. Ce grand Peintre auroit pû ſe flatter qu'on déſigneroit autrement ſon génie & ſes travaux.

Il y a quatre ſtrophes ſur les femmes qui ſe ſont peindre ; & ces ſtrophes ne ſont aſſurément pas ſur le ton lyrique. Le Poëte proſateur introduit une *Cydaliſe* qui ſe plaint de ſon Peintre, & à qui il échappe quelquefois de mauvaiſes plaiſanteries, telles que celle-ci : *Eſt-ce donc en tuant les gens que vous leur donnez l'immortalité ?* Elle ajoute : « Allons bien » vîte, raccommodez-moi tout ceci : » prenez votre palette, vos pinceaux.... » Remarquez bien mes yeux, qui ſont » une fois plus grands que ceux que » vous me donnez, ma bouche vingt » fois plus petite, mes joues plus mer» veilles.... *Cydaliſe*, en un mot, dit » ingénieuſement l'Auteur, dicte au » Peintre ſon Portrait article par article, » comme elle doit dans peu dicter au » Notaire ſon Teſtament. »

L'invitation aux Artiſtes de ne point ſe ſoumettre aux caprices des femmes, & de s'adonner à l'Hiſtoire où ils peuvent enlaidir impunément *Athalie*, *Jé-*

Jabel & *Eſther*, ſert de tranſition pour parler de *M. Reſtout* que l'on blâme de n'avoir jamais ſçû peindre dans ſes tableaux une figure de femme aimable. Quand ce reproche ſeroit fondé, *M. Reſtout* n'en ſeroit pas moins eſtimable. Le Peintre d'hiſtoire eſt fait pour rendre les grands évenemens : c'eſt là ſa partie principale ; il peut, en faveur du grand, du noble, du majeſtueux, du ſublime, négliger ces graces, ces mignardiſes réſervées aux tableaux de Chevalet, pour ne s'attacher qu'à ces traits mâles & impoſans qui répondent à l'idée que l'on ſe forme des Héroïnes.

L'Auteur ne peut faire ce reproche à *M. Boucher*. Le genre qu'il ſuit, quoiqu'hiſtorique, étant abſolument différent de celui de *M. Reſtout*, il n'a garde de négliger dans ſes tableaux conſacrés à la volupté ces agrémens, ces traits délicats, qui ſeroient peut-être déplacés dans des tableaux où il auroit à repréſenter quelque ſujet tiré de l'Hiſtoire Sacrée.

M. de la Rue, en ſe ſignalant dans le genre des batailles, n'a pas à combattre, quoiqu'en diſe l'Auteur, *l'ingratitude des Citoyens*. Tout le monde a rendu juſtice à ſon mérite naiſſant. Ses

talens ont été récompenſés par une place d'Agréé de l'Academie qu'on lui a donnée un peu avant l'Expoſition. Ce n'eſt pas là certainement le préſage de cette eſpèce d'Oſtraciſme que notre Poëte veut lui faire redouter.

On eſt charmé de voir exciter l'émulation de Meſſieurs *Vien*, *Challe* & *le Lorrain*. Mais il me ſemble que les talens de ces trois Artiſtes ſont ſuſceptibles de quelque différence, & je ne penſe pas que tous trois ſoient *dignes de partager entr'eux la même couronne & les mêmes honneurs.*

La derniere ſtrophe renferme l'éloge de M. *Pierre*, ſi connu par ſon génie. Ce grand Peintre eſt chargé de peindre le plat-fond de Saint Roch, & c'eſt pour cela qu'on dit ici que *les Dieux nous le cachent pour nous le rendre enſuite avec plus de ſplendeur.* Mais, quelques merveilles que le Public ſoit en droit d'attendre de ſon pinceau, parviendra-t-il au ſuccès que lui pronoſtique l'Ode *de frapper & de confondre ſes rivaux*, tels, par exemple, qu'un *Carle Vanloo*? Déſirons qu'il l'égale; c'eſt aſſez pour la gloire des Arts. L'Auteur a bien fait de mettre ſon Ode ſur le compte d'un Anglois.

Sentimens d'un Amateur. Le quatrième Ecrit eſt intitulé: *Sentimens d'un Amateur ſur l'expoſition des tableaux du Louvre, & la critique qui en a été faite.* Ce ſont trois Lettres, dont l'Auteur a la ſage précaution de s'annoncer pour *Amateur.* Il appelle avec juſtice M. *Boucher* Peintre Poëte. Mais il me ſemble qu'il l'attaque bien à tort ſur ſon coloris. Peut-être auroit-il eu plus de raiſon d'en blâmer la qualité, qui pourroit être plus ſemblable à la Nature. M. *Reſtout* n'eſt pas mieux traité par ce Cenſeur que par les autres. Il eſt des beautés qui ne ſont pas faites pour la multitude, & que les connoiſſeurs ſeuls ſçavent apprécier. Quelle étrange manie d'approuver ou de condamner des choſes que l'on ne connoît pas ! La Peinture eſt une eſpéce de pays qui n'eſt encore découvert que par un certain nombre de perſonnes, & dont le reſte des hommes ne peut juger que ſur le rapport des autres.

M. *Vanloo* eſt comblé d'éloges. Mais l'Auteur eſt fâché que le cérémonial ſoit ſi peu obſervé dans le grand tableau de ce Maître, où il auroit déſiré voir préſider le Comte *Marcellin.* Nos Connoiſſeurs, comme vous voyez, Monſieur, ne varient point leurs reproches.

Voici une phraſe au ſujet de M. *Vanloo* qu'il n'eſt pas aiſé d'entendre : *il eſt contre la vraiſemblance que la chaiſe étant ſur le même plan que la figure, celle-ci ſoit aſſez baſſe pour que la main puiſſe porter ſur le dos de la première.* L'Auteur court après le titre de Connoiſſeur, & néglige celui d'écrivain intelligible. Il prétend qu'on peut reprocher à M. *Vernet* de tomber dans une de ces deux extrémités, de faire jaune, s'il ne fait pas gris. Notre Auteur ne doit s'en prendre qu'à l'imperfection de ſon nerf optique qui lui rend les objets jaunes ou gris, quand ils ſont du ton de la belle Nature.

Il commence ſa ſeconde Lettre en philoſophant. Eh qui ne philoſophe pas aujourd'hui, ſi par philoſopher l'on entend ne rien dire de ſolide ! L'Auteur, après avoir promis de ne plus faire de digreſſions, reprend l'examen des Tableaux. Les Nôces de *Thétis* & *Pélée* de M. *Collin de Vermont* ne lui paroiſſent pas d'un bon effet. Il lui fait cependant la grace de convenir que ſes figures ſont bien deſſinées ; mais il lui déclare ſéchement qu'il n'a rien à prétendre pour le coloris. M. *Jeaurat* eſſuye de ſa part le même reproche que lui a fait l'Auteur du *Salon*. Son Tableau des Nôces de

Village ne lui paroît pas aſſez gai. Que le Cenſeur nous indique donc, pour exprimer la joie, d'autres ſignes que les Ris, les Jeux, les Chants & la Danſe. M. *Nattier* a le malheur de n'être pas de ſon goût. Il ne laiſſe pas le tems à M. *Tocqué* de s'enorgueillir des louanges qu'il lui donne, en comparant ſon Portrait de Madame *Danger* à ceux du grand *Rigaud*. Le ton de la tête qu'il prétend plombé, celui du velours qu'il dit triſte & noir, ſervent d'antidote à ſon éloge.

L'exhortation charitable à M. *Aved de ſe défier un peu plus de ſon mannequin, & de travailler davantage d'après la nature*, eſt en vérité bien ſuperflue; c'eſt recommander l'abſtinence à un ſolitaire exténué par le jeûne. Il doit être peu flatté de l'éloge qu'on fait de ſa Laitière; il peut en remercier ſa bonne fortune, & non le jugement du Cenſeur. Si ce critique impitoyable, qui joue le rôle d'Amateur, l'étoit effectivement, il auroit été témoin, comme la plûpart de nos meilleurs Connoiſſeurs l'ont été, du ſoin & de l'application de M. *Aved* à travailler d'après nature dans le temps qu'il compoſoit le Portrait du feu Stathouder. Ce Tableau eſt d'onze pieds de haut. La compoſition & l'ordonnance reſpi-

rent le feu & le génie. Le Prince y eſt repréſenté en cuiraſſe ; à ſes pieds eſt un grouppe d'attributs différens, propres à caractériſer la puiſſance & les titres dont il étoit revêtu. Dans le fond eſt une Marine où l'on voit des Vaiſſeaux remplis de Soldats. Le Prince y paroît donner des ordres. Tous ceux qui ont admiré ce morceau dans le temps que M. *Aved* le finiſſoit, auroient bien voulu le voir au Salon, où il n'auroit pas manqué d'enlever tous les ſuffrages. Ce Tableau eſt actuellement en Hollande.

M. *Aved* eſt pourtant de quelque utilité à notre Auteur ; il lui ſert de tranſition pour parler de M. *Péronneau*, auquel il reproche d'être trop maniéré. M. *Roſlin*, Suédois, qui s'eſt fait honneur par ſon pinceau, tombe, ſelon lui, dans le même vice. Cet Artiſte doit cependant ſçavoir gré à ſon Cenſeur d'apprendre au Public que l'on a pris ſon Portrait de Madame *Boucher* pour un morceau de M. *Tocqué* Je paſſe ſous ſilence les reflexions du Critique ſur les ouvrages de MM. *Challe* & *Michel Vanloo* ; l'un a peu de nobleſſe ; la touche de l'autre n'eſt pas aſſez ferme. Il auroit pû dire quelque choſe de plus vrai au ſujet de M. *Challe*, & qui auroit fait honneur à

ſes lumières : c'eût été de louer le génie de cet Artiſte, multiplié ſous différentes formes dans les beaux deſſeins d'Architecture qu'il a expoſés.

Notre grand Connoiſſeur, au commencement de ſa troiſième Lettre, ſe débat avec un Critique de ſon eſpèce, l'Auteur de la *Lettre à un Ami*, à qui il accorde de l'eſprit. Je n'entrerai point dans cette querelle, & je paſſerai même les digreſſions qui ſe reproduiſent ſous la plume du Cenſeur, malgré la parole qu'il avoit donnée de n'en plus faire. Écoutons-le parler de M. *Chardin*. Selon lui, ſes figures n'ont point d'eſprit ; elles ne ſont pas gracieuſes ; les têtes mêmes ſont louches & peu décidées ; & malgré ces défauts, ſes ouvrages arrêtent & rendent attentif. Si ces défauts ſont réels, il faut convenir que l'Auteur a bien peu de goût de s'arrêter à de pareils ouvrages. L'Auteur, en bon ſcholaſtique & en mauvais Connoiſſeur, diſtingue le bien d'avec le mal dans le Tableau du même Artiſte repréſentant un Aveugle. De-là ſuit un parallèle pour le genre des animaux entre MM. *Oudry* & *Chardin* ; il dit de tous les deux beaucoup de mal, & ne ſçait auquel des deux donner la préférence. M. *Vien* plaît

assez à notre Curieux, déduction faite de sa couleur, qui, quoique vraie, ne lui paroît pas séduisante. Il fait éclater son penchant à secourir les opprimés, en disant charitablement que M. *Hallé* ne lui semble pas, *quoiqu'on en dise*, avoir mal réussi à traiter la Nuit. Il ajoute avec bénignité que son Tableau n'est pas si mal composé. M. *le Lorrain* n'éprouve pas la même indulgence. L'Auteur le dénigre impitoyablement. Sa touche, dit-il, est d'*une dureté à toute épreuve*; j'ai cru d'abord qu'il parloit d'une armure. Dans une digression qui vient ensuite, le Censeur nous menace d'une quatrième Lettre, dont nous préserve le Ciel.

Jugement d'un Amateur.

Le *Jugement d'un Amateur sur l'exposition des Tableaux, Lettre à M. le Marquis de V****, offre un grand détail de presque tous les Tableaux exposés; & c'est la plus considérable de toutes les brochures imprimées à ce sujet. On y remarque un esprit de politesse & de modération qui fait honneur à l'Ecrivain. L'amour des Arts & des Artistes paroît le guider; il ne lui échappe aucun trait épigrammatique ou indécent; & cette qualité seule demande que

l'on fasse grace à quelques jugemens, qui ne donnent pas l'idée d'un Connoisseur parfaitement éclairé. Mais en général cet écrit mérité d'être lû. C'est le plus raisonnable de tous ceux qui ont paru. Je ne m'y arrêterai point, afin d'éviter les répétitions des mêmes choses. J'en userai de même par rapport aux autres écrits qu'il me reste à vous faire connoître. Celui-ci se vend chez Ducheſne, au Temple du Goût

Lettre sur l'exposition, &c.

Ce n'est pas sans peine que je me détermine à vous parler d'une *Lettre sur l'exposition des Tableaux au Louvre, avec des notes historiques.* Les connoissances de l'Auteur, sont on ne peut pas plus bornées ; son style est plat, & c'est sans contredit la plus mauvaise de toutes les critiques. Il y a une affectation d'érudition insoutenable ; on y donne des notes de tous les noms des Héros ou des Héroïnes connus dans la Mythologie, pour peu qu'ils ayent quelque rapport avec les sujets traités ; on diroit que ce sont de nouvelles découvertes faites par l'Auteur ; on y trouve encore les traits historiques les plus rebattus, tels que la grappe de raisins peinte par *Zeuxis*, & becquetée par les oiseaux.

La *Lettre à un Amateur, en réponſe aux Critiques qui ont paru ſur l'expoſition des Tableaux*, ne doit pas être confondue dans la foule. Il n'y eſt queſtion que de trois brochures, la *Lettre ſur l'expoſition des Tableaux au Louvre*, que je viens de vous indiquer tout-à-l'heure, *le Salon*, & la *Lettre à un Ami*. L'Auteur ne donne pas d'abord une grande idée de ſon jugement ; car il dit du bien des deux premières brochures ; heureuſement que cela n'eſt pas long ; il n'y emploie que deux pages ; le reſte de ſon écrit qui en a trente-ſix eſt conſacré à mettre en pièces la *Lettre à un ami*. Il n'y réuſſit que trop bien ; il eſt vrai que cette défaite n'étoit pas difficile. J'aurois voulu que le vainqueur n'eût point inſulté au vaincu par quelques froides ironies, & par des traits durs trop directs. Lettre à un Amateur.

La huitième & dernière brochure qui ſoit venue à ma connoiſſance eſt une *Lettre à M. Chardin* (ſans ſon aveu) *ſur les Caractères en Peinture*. Cette Lettre, quoiqu'aſſez bien écrite, ne renferme que des plaintes vagues & chagrines contre nos Peintres. L'Auteur prétend qu'ils négligent la nature, les caractères & les paſſions ; que la plûpart ſe con- Lettre ſur les Caractères, &c.

tentent d'une ou de deux principales figures qu'ils tournent & remanient en cent façons ; que ces figures sont inanimées, & ne communiquent aucune passion aux spectateurs ; que, par esprit d'orgueil chez les uns & défaut de lumière chez les autres, il leur est presque impossible de sortir du plan resserré d'une nature idéale, qu'ils se sont formé de bonne heure, soit sur l'exemple de leurs Maîtres, soit d'après leurs propres réflexions ; qu'ils songent à créer des attitudes & des contrastes, parcequ'il faut du jeu dans un Tableau ; mais qu'ils s'appliquent très peu à varier leurs caractères, tant cet objet leur paroît peu de chose ; que, pourvû qu'ils présentent un ou deux minois de femmes un peu passables, ils sont contens ; que les figures d'hommes les embarassent moins, parcequ'ils ont un modèle à leur choix ou des *Academies* dans leur porte-feuille ; qu'il leur importe peu qu'on leur reproche l'air ignoble, bas, stupide ou sans intention ; que ce n'est pour eux que l'accessoire, &c. Vous sentez, Monsieur, l'injustice de ces reproches. Eh que seroit-ce qu'un Tableau sans vie, sans passions, sans caractères ? Tous ceux qu'on a exposés au Salon étoient-ils donc denués de ce qui fait l'ame de la

Peinture ? Cette *Lettre ſur les Caractères* eſt ſuivie d'une autre très-courte ſous le nom de *M. des R. à M. le Comte de ***, contenant quelques jugemens ſur le Salon, & les divers ouvrages qui ont paru à ce ſujet.* On y paſſe rapidement en revûe les Tableaux des principaux Artiſtes ; on les loue, on les blâme avec aſſez de légéreté. A l'égard des diverſes brochures, on ne parle que de deux, de celle du *Salon* & de l'*Ode*. Il y a, dit-on, dans le premier ouvrage force vers & point de Poëſie ; dans le ſecond beaucoup de Poëſie, & point de vers. On y donne de juſtes éloges à nos fameux Graveurs, & ſurtout à M. *le Bas*. « Les Fêtes que » ce dernier a gravées d'après les deſſeins » de M. *des Camps*, nous ont paru charmantes ; elles ſont vives, gayes, ingénieuſes, & peuvent paſſer pour des » modèles en ce genre. Son Eſtampe » d'après *Berghem* eſt ſuperbe. »

Tels ſont, Monſieur, les différens écrits auxquels le beau Salon de cette année a donné lieu. Je ne vous parle point du *Mercure de France* dans lequel on a diſtribué des louanges légitimes. J'ai ſeulement remarqué qu'on y avoit omis quelques Artiſtes qui pouvoient y tenir un rang honorable. Je ne dois pas vous laiſſer ignorer qu'en réponſe

à toutes les brochures dont je viens de vous entretenir, on a fait graver une Estampe répresentant un Aveugle conduit par son chien dans le Salon ; il regarde les Tableaux avec des Lunettes, & il met par écrit ce qu'il en pense.

Vers sur M. de Valière.

En vous citant dans ma lettre du 26 Septembre dernier le buste de M. *de Valière* le Père, dont le nom sera immortel dans l'Artillerie, j'ai oublié de vous rapporter quatre vers admirables composés en son honneur :

De rares talens pour la Guerre
En lui furent unis au cœur le plus humain ;
Jupiter **le chargea de lancer son Tonnerre ;**
Minerve **conduisit sa main.**

C'est ainsi qu'il faut faire des vers pour les Portraits des hommes illustres, ou ne point s'en mêler. Croiriez-vous, Monsieur, que ceux que vous venez de lire sont de M. *de Fontenelle* ? Quel feu, quel enthousiasme, quel génie à quatre vingt dix-huit ans ! Et quelle honte pour nos jeunes Rimeurs !

Secret pour fixer le Pastel.

Le secret admirable, imaginé depuis peu pour transmettre à la postérité les Chefs-d'œuvres du Crayon, tient trop

à la Peinture, Monſieur, pour que je laiſſe échaper cette occaſion naturelle de vous en parler. Le ſieur *Loriot*, Méchanicien, déja connu par différentes découvertes, & ſingulièrement par celle d'un nouveau principe applicable à un grand nombre de machines d'hydraulique & de ſtatique, dont il ſe propoſe de faire inceſſamment les démonſtrations en Public, s'eſt appliqué avec un tel ſuccès à chercher un moyen de fixer la Peinture au Paſtel, ſans en alterer l'éclat & la fraîcheur, & ſans tomber dans aucun des inconvéniens que l'on avoit regardés juſqu'ici comme inévitables, que l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, après s'être convaincue de l'excellence de ſa découverte, a pris à ce ſujet la Déliberation qui ſuit :

EXTRAIT des Regiſtres de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

Du Samedi 6 Octobre 1753.

LE ſieur Loriot, qui a trouvé le ſecret de fixer la Peinture au Paſtel, ſans tomber dans le mat, & ſans en ôter ni la fleur ni la fraîcheur des couleurs, s'eſt préſenté à l'Aſſemblée, & lui a montré différentes Epreuves. L'examen fait, la Compagnie a jugé ce ſecret d'autant

Doisy, *Directeur du Bureau des Comptes des Parties Casuelles du Roi.* 44

COMEDIES ITALIENNES de *Charles Goldoni*, Avocat à Venise. 46

DISCOURS EN VERS SUR L'EDUCATION DES PRINCES, par M. *Guérin*, Ex-Recteur de l'Université, & l'un des Professeurs de Rhétorique au Collège Mazarin. 69

SUITE DE L'HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES, par M. l'Abbé *Prévost.* 73

CAUSE INTERESSANTE, plaidée au Collège de Louis le Grand, par six Ecoliers de Rhétorique. 84

THEORIE ET PRATIQUE DU COMMERCE ET DE LA MARINE, Traduction libre sur l'Espagnol de Don *Geronymo de Ustariz*, par M. V... De F... 90

DISCOURS PRONONCÉS A L'ACADÉMIE FRANÇOISE à la réception de M. *de Buffon.* 108

ANNIBAL JUSTIFIÉ, par M. *Dreux du Radier*, Avocat au Parlement. 120

DÉFENSES DU BEAU SEXE OU MEMOIRES HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET CRITIQUES, POUR SERVIR D'APOLOGIE AUX FEMMES. 126

OSTÉOGRAPHIE OU DESCRIPTION DES OS DE L'ADULTE, DU FŒTUS,

&c. par M. *Tarin*, Medecin. 140
MYOGRAPHIE, OU DESCRIPTION DES MUSCLES, par le même. *Ibid.*
VERS à Mlle *Gauſſin* par M. le Chevalier *de Laurès.* 143
SUITE DES NOUVEAUX MEMOIRES D'HISTOIRE, DE CRITIQUE ET DE LITTÉRATURE, par M. l'Abbé *d'Artigny*, 145
RÉTABLISSEMENT DES MANUFACTURES ET DU COMMERCE D'ESPAGNE, Traduit de l'Eſpagnol de Don *Bernardo de Ulloa*, par M. D... Maître d'Hôtel du Roi & Maître des Comptes. 161
SUITE DES DÉFENSES DU BEAU SEXE. 170
EXPOSITION DES TABLEAUX dans le grand Salon du Louvre. 182
SECOND DISCOURS SUR LES AVANTAGES DES SCIENCES ET DES ARTS, en réponſe à *Jean Jacques Rouſſeau*, de Genève, par M. *Borde*, Académicien de Lyon. 198
EPITRE à L'OMBRE DE DESPRÉAUX, ou ESSAI SUR LE GOÛT MODERNE, par M. *Anneix de Souvenel*, ancien Bâtonier de l'Ordre des Avocats au Parlement de Bretagne. 212
SUITE DE L'HISTOIRE GENERALE

DES VOYAGES, par M. l'Abbé *Prévost.* 217

DISCOURS SUR LES DISPOSITIONS ET SUR LES QUALITÉS QU'IL FAUT AVOIR POUR FAIRE DU PROGRÈS DANS L'ETUDE DE LA PHYSIQUE EXPERIMENTALE, prononcé au College de Navarre par M. l'Abbé *Nollet.* 230

EPITRE par M. le Comte *de Treſſan.* 240

COMEDIES NOUVELLES en proſe par le Baron *de Bielfeld.* 242

LE DROIT PUBLIC GERMANIQUE, *où l'on voit l'état préſent de l'Empire, ſes principales Loix & Conſtitutions, l'origine & l'agrandiſſement des plus conſidérables Maiſons d'Allemagne, avec une diſſertation ſur la Juriſdiction de l'Empereur, une autre ſur la forme du Gouvernement Germanique, & une troiſième ſur le Ban de l'Empire*, 2 volumes in-12. 256

ŒUVRES DE M. BOINDIN de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres. 267

LES FESTES DES ENVIRONS DE PARIS, Parodie du Ballet des Fêtes Grecques & Romaines par M. G 284

HISTOIRE NATURELLE, GENERALE & particuliere, Tome IV, par MM. *de Buffon & d'Aubenton.* 289

LES PASTORALES D'ALEXANDRE POPE AVEC SON DISCOURS SUR LA POESIE PASTORALE ET LE POEME SUR LA FORÊT DE WINDSOR, traduits de l'Anglois par M. *de Luſtrac.* 302

INTRODUCTION à L'HISTOIRE MODERNE, GENERALE ET POLITIQUE DE L'UNIVERS, commencée par le Baron *de Pufendorff*, augmentée par feu M. *Bruzen de la Martinière*, revûe, corrigée & continuée juſqu'en 1750 par M. *de Grace.* 313

SONGES PHYSIQUES par M. l'Abbé *Moreau de Saint-Elié*, frère du célébre M. *de Maupertuis.* 321

LE SALON par M. *la Combe*, Auteur du *Dictionnaire portatif des Beaux-Arts.* 326

LETTRE A UN AMI SUR L'EXPOSITION DES TABLEAUX, par M. *Eſtève*, de la Société Royale des Sciences de Montpellier. 331

LA PEINTURE, Ode, ſuppoſée traduite de l'Anglois, par M. *Baillet de Saint-Julien.* 335

SENTIMENS D'UN AMATEUR SUR L'EXPOSITION DES TABLEAUX par M. l'Abbé *Garigue.* 342

JUGEMENT D'UN AMATEUR SUR L'EXPOSITION DES TABLEAUX par le

P. *Laugier*, Jesuite, Auteur de *l'Essai sur l'Architecture*, excellent ouvrage qui a paru cet Eté. 347

LETTRE SUR L'EXPOSITION DES TABLEAUX AU LOUVRE par M. *Huguier*, fils. 348

LETTRE A UN AMATEUR *en réponse aux Critiques qui ont paru sur l'exposition des Tableaux*, attribuée à M. *Jombert*, Libraire. 349

LETTRE A M. CH.... (*Chardin*) SUR LES CARACTÉRES EN PEINTURE par M. *Baillet de Saint-Julien*. *ibid.*

VERS de M. *de Fontenelle* pour mettre au bas du Portrait de M. *de Valiere*, le père. 251

SECRET pour fixer le Pastel, par M. *Loriot*. 352

Fin de la Table des Matières de l'onzième Volume